This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06827338 6

Monod

ZIE

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR A MARSEILLE.

CINQUIÈME SÉRIE.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
Dépôt : rue des Balances, 35, hôtel Sans.

1858.

SERMONS.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'EXPIATION.

Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?
(MATTHIEU, XXVII, 45 et 46).

Il y a dix-huit siècles, sur une des places publiques de Jérusalem, un homme, un chrétien, accusé de blasphème, comparaissait en jugement devant une multitude fanatique, décidée d'avance à le condamner. Sans lui laisser le temps d'achever sa défense, ces furieux se précipitèrent sur lui en grinçant des dents; et le traînant hors de la ville, ils le firent périr par l'horrible supplice de la lapidation. Dans cet affreux moment cet homme, qui n'avait plus rien à attendre sur la terre, se montra non-seulement calme, paisible, mais triomphant : indifférent aux cris de rage qui retentissaient à ses oreilles, comme aux pierres qui meurtrissaient son corps, il tint ses yeux attachés au ciel, et le ciel s'ouvrit à ce regard de sa

foi; il y vit sa place préparée d'avance, et il s'écria, non pour braver ses persécuteurs, qui ne lui inspiraient que de la compassion, mais pour rendre témoignage de l'assurance paisible et glorieuse qui remplissait son cœur : « voici, je vois les cieux ouverts, et le fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! » Cet homme, vous l'avez tous nommé dans votre pensée, c'était Etienne, premier martyr. Dans la voie sanglante à la fois et glorieuse qu'il avait ouverte par sa mort, on vit bientôt se presser une foule de chrétiens de tout rang, de tout sexe et de tout âge, qui donnèrent à leur tour leur vie dans les supplices pour confesser leur foi; et tous ces confesseurs de la foi, sans en excepter un seul, sont morts comme Etienne, la paix dans le cœur et le cantique de triomphe sur les lèvres. Le temps me manquerait si je voulais en signaler seulement quelques-uns : Ignace, l'évêque d'Antioche, qui loin de reculer à l'approche du supplice, impatient qu'il est de quitter ce monde pour aller auprès du Seigneur, court au-devant des bêtes féroces qui allaient le dévorer; Félicité avec ses sept enfants, femme d'un rang illustre, qui reste inébranlable à toutes les promesses comme à toutes les menaces qu'on lui fait pour l'engager à sauver, sinon sa propre vie, du moins celle de ses enfants; qui se tourne vers eux et leur dit : « regardez en haut, mes enfants, voyez le ciel où Jésus vous attend avec ses saints, demeurez fidèles dans son amour, et com-

battez pour vos âmes ! » Polycarpe l'évêque de Smyrne, qui, à l'offre du proconsul de le renvoyer libre s'il consent à injurier le Christ, répond : « il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal : comment pourrais-je blasphémer contre mon sauveur et mon roi ? » qui monte paisiblement sur son bûcher, et du milieu des flammes dont sa tête est couronnée comme d'une auréole de gloire, épanche dans le sein du Dieu qui l'appelle une dernière prière d'actions de grâce; Perpétua, jeune et noble femme, qu'on s'efforce en vain d'ébranler en lui présentant dans sa prison, tantôt son vieux père demeuré païen, tantôt l'enfant qu'elle allaitait encore, et qui, laissée toute sanglante sur l'arène par les bêtes qui n'avaient fait que la moitié de leur ouvrage, guide elle-même vers sa gorge, d'une main assurée, la main tremblante du gladiateur chargé de l'achever ; et les Irénée, et les Cyprien, et les Flavien, et les soldats de la légion chrétienne, et des milliers et des centaines de milliers d'autres dans les premiers siècles de l'église [1], sans compter tous ceux qui les ont suivis : au moyen-âge, ces premiers missionnaires qui payèrent de leur vie la conversion des païens de l'Occident ; plus tard les Vaudois, les Jean Huss, les

[1] Pendant la seule persécution de Dioclétien, qui dura dix ans, et dans la seule province de l'Egypte, cent quarante-quatre mille chrétiens moururent dans les supplices, sept cent mille dans l'exil ou dans les travaux publics.

Jérôme de Prague, les Savonarole, et tant d'autres tombés avec eux sous les coups de cette Rome qui, pour être devenue papale de païenne qu'elle était, n'avait pas cessé de s'abreuver du sang des saints; et tous ceux enfin qui sont tombés ou qui tombent encore de nos jours, fécondant de leur généreux sang le champ de bataille des missions païennes : tous ceux-là sans exception sont morts comme Etienne dans la paix, dans la joie, dans la gloire, dans cette disposition triomphante qui faisait dire à une femme chrétienne au moment de souffrir le martyre : « on distribue aujourd'hui des couronnes, et j'en vais prendre ma part ! »

Il y a pourtant une exception, une seule. Il y a un homme qui est mort pour la vérité, et dont les derniers moments n'ont pas été marqués par cette paix glorieuse et triomphante qui soutenait tous les autres martyrs. Au lieu d'aller comme eux sans trouble au-devant du supplice, il a frémi à la pensée du sort qui l'attendait, et il a dit : « mon âme est troublée, elle est saisie de toutes parts de tristesse jusqu'à la mort. » Au lieu de voir comme eux avec une sainte joie approcher le dernier combat, cette approche lui a causé une épouvantable agonie, elle a fait éclater chez lui des prières mêlées de cris et de larmes, et il a dit à Dieu : « mon père ! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive ! » Telle a été chez lui la crainte de la mort et le frémissement inté-

rieur qu'il en éprouva, que sa sueur, changeant de nature, tombait sur la terre en grumeaux de sang. Et à ses derniers moments, au lieu de rendre témoignage, comme tous les autres martyrs, à la force divine qui les soutenait et les rendait insensibles à la douleur, il a jeté vers le ciel ce cri d'une inexprimable angoisse : « mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Quel est donc le mot de cette énigme morale, quelle est l'explication de cette étrange anomalie ?

Cet homme si troublé en présence du martyre manquait-il, ou de soumission aux ordres de Dieu, ou d'amour pour le genre humain auquel sa mort devait profiter ? non : jamais fidèle ne fut plus parfaitement soumis à la volonté de son père céleste ; jamais cœur d'homme ne brûla d'une plus ardente et plus tendre charité pour ses frères.

Cet homme avait-il sur la conscience quelque grave péché anciennement commis, dont le souvenir se réveillait à ses derniers moments et mêlait de l'amertume dans le calice de sa mort ? non : jamais homme ne porta plus loin l'exercice de toutes les vertus ; son cœur était pur, sa vie était sainte, elle fut remplie tout entière des œuvres les plus excellentes ; jamais ses ennemis ne l'ont pu convaincre d'un seul péché, et seul entre tous les fils d'Adam il aurait eu le droit, s'il n'eût regardé qu'à lui-même, de se présenter sans crainte devant le tribunal de Dieu, et de

réclamer du souverain juge la vie éternelle comme un salaire justement acquis.

Cet homme avait-il une foi chancelante et obscure? y avait-il chez lui quelques doutes sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection, sur le bonheur et la gloire qui l'attendaient après la mort? non : tout au contraire, c'est lui-même qui a révélé au monde l'immortalité et la vie éternelle; il savait en mourant qu'il retournait auprès de son père et de son Dieu; il savait qu'il allait être le jour même dans le paradis; il savait que le père allait « le glorifier de la gloire qu'il avait eue auprès de lui avant que le monde fût fait; » bien plus, il savait que cette gloire allait être augmentée encore par suite de son abaissement; il savait que pour s'être « anéanti jusqu'à la mort de la croix, » Dieu allait « souverainement l'élever et lui donner un nom qui est au-dessus de tous les noms; » il savait qu'une nuée lumineuse allait lui servir de char de triomphe, et que l'église du ciel allait s'écrier à son approche dans les transports de sa joie : « portes, élevez vos linteaux! haussez-vous, portes éternelles! et le roi de gloire entrera. »

Telles étaient les conditions morales dans lesquelles mourait cet homme pour qui, seul entre tous les martyrs, la mort a été accompagnée de crainte et d'angoisse, au lieu d'être transfigurée et rendue triomphante par les espérances de la foi. Quel est donc, je le demande encore, le mot d'un si étrange phéno-

mène? cherchez, examinez, trouvez, s'il se peut, une explication plausible aux angoisses de la mort de Jésus-Christ, car vous l'avez tous nommé ce martyr exceptionnel entre tous; dites-nous, si vous le savez, le secret de ce trouble, de cette crainte, de ce désir d'éviter la mort, de cette agonie, de cette sueur sanglante, de ce sentiment d'abandon de la part de Dieu; dites-nous comment il se fait que celui d'entre tous les confesseurs de la vérité qui avait le plus de motifs de mourir en paix, de mourir triomphant, c'est celui-là seul qui se trouble, qui tremble, qui est angoissé en présence de la mort?....

Ah! c'est qu'il y avait autre chose dans la mort de Jésus que le supplice d'un martyr! c'est qu'il n'a pas donné sa vie seulement pour confesser la vérité, pour sceller la doctrine qu'il avait prêchée, pour nous laisser l'exemple des plus admirables, des plus saintes et des plus touchantes vertus : c'est que sa mort a été une *expiation!* c'est qu'il s'offrait, victime sans tache, aux traits de la justice divine à la place des pécheurs; c'est qu'il ne mourait pas seulement dans son corps, mais dans son âme; c'est que tous les péchés réunis de tous les hommes pesaient sur sa tête innocente, et l'accablaient du fardeau de la malédiction prononcée contre la trangression de la loi; c'est qu'il a dû connaître tout ce qu'il y a d'inexprimable angoisse dans le sort d'une âme abandonnée de Dieu; c'est qu'il a dû souffrir, à part les sentiments d'im-

piété et de révolte, ce que nous aurions souffert nous-mêmes dans l'enfer si nous eussions été laissés sous la puissance du péché; c'est que les ténèbres qui en ce moment enveloppaient la croix n'étaient que l'image d'autres ténèbres, bien autrement redoutables, qui enveloppaient en ce même moment l'âme du crucifié, de ces « ténèbres du dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents! »

L'expiation! telle est la seule explication possible à ce cri d'angoisse que nous entendons aujourd'hui jeter sur la croix; à ce dernier trait, le plus poignant de tous, qui couronne la passion du sauveur et la porte à son comble; à cette douleur suprême qui fait déborder sa coupe d'amertume, et qui l'emporte autant sur toutes les autres souffrances de la croix que les tourments de l'enfer l'emportent sur les épreuves de la terre. Vous avez entendu Jésus s'écrier : « j'ai soif! » et vous avez frémi à la pensée des tortures horribles qu'il endurait dans son corps. Vous l'avez entendu dire à Jean : « voilà ta mère! » à Marie : « voilà ton fils! » et vous avez été douloureusement émus à la pensée de la souffrance morale qui devait transpercer en ce moment son cœur de fils et d'ami; vous l'avez entendu injurier jusque sur la croix par ses bourreaux, par un brigand, et votre cœur s'est serré à la pensée des humiliations sans nom qui aiguisaient encore toutes ses souffrances : mais qu'est-ce que ces humiliations, qu'est-ce que cette douleur

de fils et d'ami, qu'est-ce que ces tortures du supplice de la croix, qu'est-ce que tout cela réuni et l'accablant à la fois, auprès de cette angoisse spirituelle, profonde, insondable, inexprimable, qui a pu porter le fils bien-aimé de Dieu à se plaindre en quelque sorte de son père céleste et à lui dire : « pourquoi m'as-tu abandonné ? » que sont toutes les souffrances humaines auprès de la malédiction divine !

Arrêtons-nous au bord de cet abîme, qu'aussi bien nous essaierions en vain de sonder. Ne prétendons pas pénétrer le mystère de l'expiation ; ne demandons pas comment l'innocent a pu remplacer le coupable devant la justice divine ; comment la malédiction du péché a pu peser, même pour un moment, sur la nature toute sainte de Jésus-Christ ; comment, la grandeur de la victime suppléant au nombre, un seul, qui est Dieu, a pu payer pour toute une race coupable ; comment, l'intensité compensant la durée et les souffrances du fils de Dieu ayant un prix infini, les peines éternelles qui étaient réservées au pécheur ont pu être condensées en quelque sorte dans un temps limité, et s'épuiser tout entières dans la passion du rédempteur ; comment Jésus-Christ a pu sentir les angoisses du péché sans être atteint de sa souillure ; si la nature divine a pu réellement souffrir, ou si elle n'a fait que donner un prix infini aux souffrances de la nature humaine qui lui était unie : laissons à l'écart toutes ces questions et toutes les autres qu'on pour-

rait soulever encore au sujet de ce mystère des mystères; consentons à ignorer ce que l'Ecriture ne révèle point, à ne pas expliquer ce qui est inexplicable pour nous, au moins dans la vie présente; contentons-nous de retenir avec une foi inébranlable le fait de l'expiation, ce fait qu'il n'est plus possible de mettre en doute quand on a seulement assisté aux scènes de Gethsémané et de la croix; quand on a seulement entendu s'échapper des lèvres mourantes du sauveur ce cri unique dans toute l'histoire des serviteurs de Dieu : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! »

Au reste, ce n'est pas seulement dans la passion du sauveur que cette grande vérité nous est enseignée; et il nous serait facile de l'appuyer sur une foule de déclarations de l'Ecriture, tant sous l'ancienne économie que sous la nouvelle. L'alliance de la loi est toute pénétrée de la doctrine de l'expiation; et les minutieuses cérémonies du culte lévitique n'ont aucune valeur ni aucun sens, si elles n'ont point pour but de prêcher cette grande vérité. Que signifient cet agneau pascal, ces animaux égorgés, ce sang des victimes incessamment répandu, ce sacrifice perpétuel qui commençait et terminait chaque journée dans le temple de Jérusalem, ce bouc maudit et chargé des péchés du peuple avant d'être mis à mort, toutes ces purifications faites par l'aspersion du sang, et cet axiome qui se trouve à la base de tout le culte lévitique :

« sans effusion de sang il ne se fait point de rémission du péché, » — que signifie tout cela, si ce ne sont pas autant de vivants symboles du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ? Dieu ne prend point plaisir à voir verser le sang des animaux; la mort des taureaux et des boucs n'a jamais effacé un seul péché; et il est impossible de voir dans tout cela autre chose que des pratiques à la fois sanguinaires et puériles, indignes de la sagesse de Dieu, si l'on n'y voit pas la prédication perpétuelle, adressée à un peuple enfant et grossier, de la nécessité d'une expiation par un sacrifice plus excellent. Aussi voyons-nous les prophètes déclarer tout à la fois que les victimes lévitiques ne peuvent pas concilier aux hommes la faveur de Dieu, et annoncer le sacrifice d'une autre victime, seule efficace pour effacer les péchés. Dans le même psaume prophétique où l'écrivain sacré met dans la bouche du Seigneur ces paroles : « je n'ai pas besoin de tes sacrifices, ni de tes holocaustes; si j'avais faim, je ne t'en dirais rien, car la terre est à moi avec tout ce qu'elle contient; mangerais-je la chair des taureaux et boirais-je le sang des boucs? » dans ce même psaume le Seigneur dit aussi : « assemblez-moi mes bien-aimés, qui ont traité alliance avec moi sur *le sacrifice* [1]. » Le même Esaïe qui annonce clairement l'abolition des sacrifices lévitiques et leur inutilité en

[1] Psaume L, 5, 8, 12, 13.

disant : « qu'ai-je à faire, » dit l'Eternel, « de la multitude de vos sacrifices? je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes grasses; je ne prends point plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs, » le même prophète annonce, dans les termes les plus clairs et les plus précis, une autre victime qui doit expier les péchés : « il a porté nos langueurs et il a chargé nos douleurs; il a été navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. La plaie lui a été faite pour le forfait de mon peuple; il mettra son âme en oblation pour le péché, et lui-même portera leurs iniquités [1]. » Dans le nouveau-testament, les témoignages rendus à cette vérité capitale de la foi chrétienne sont tellement nombreux que mon seul embarras serait de choisir entre eux. Laissez-moi pourtant vous en rappeler quelques-uns; car je tiens à mettre hors de toute contestation, au moins pour ceux qui soumettent leur cœur et leur intelligence à la parole de Dieu, cette base unique et éternelle du salut, autrefois « scandale au Juif et folie au Grec, » et qui est aujourd'hui encore une pierre d'achoppement pour bien des hommes portant le nom de chrétiens. Ecoutez d'abord le sauveur lui-même : « le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi,

[1] Esaïe, I, 11; LXVI, 3; LIII, 4, 5, 6, 8, 10, 11.

mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » « Je suis le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. » Ecoutez saint Jean : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du père, savoir Jésus-Christ le juste. » « Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » Ecoutez saint Pierre : « Vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non point par des choses périssables, comme l'argent ou l'or, mais par le précieux sang de Christ, l'agneau sans défaut et sans tache; lequel même a porté nos péchés en son corps sur le bois; et par la meurtrissure duquel vous avez été guéris. » Ecoutez saint Paul : « Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ; lequel Dieu a établi de tout temps pour être une victime de propitiation par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans la rémission des péchés. » « Ce qui était impossible à la loi parce qu'elle était faible en la chair, Dieu l'a fait en envoyant son propre fils dans une chair semblable à celle des hommes pécheurs, et pour le péché; et il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous.» « Car il a fait celui qui n'a point connu

le péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justes devant Dieu en lui. » « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, quand il a été fait malédiction pour nous. » « Car le bon plaisir du Père a été de réconcilier par lui toutes choses avec soi, ayant fait la paix par le sang de sa croix. » Je laisse de côté l'épître aux Hébreux, parce qu'il faudrait la citer en quelque sorte tout entière. Ecoutez enfin l'église triomphante dans les cantiques du ciel : « Tu as été mis à mort, et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple [1] ! »

Cette grande vérité, qui est si clairement enseignée dans l'Ecriture, est d'ailleurs en parfaite harmonie avec les données de la philosophie chrétienne, comme aussi avec les besoins les plus impérieux et les plus intimes du cœur humain.

C'est le seul moyen de pardonner le péché qui laisse intacte la perfection du caractère de Dieu. Dieu ne serait point parfait, il serait en contradiction avec lui-même, si sa justice n'était pas absolue dans ses exigences; s'il pouvait « tenir le coupable pour innocent; » si sa loi pouvait être impunément violée; si, après qu'il a dit : « le salaire du péché c'est la mort,

[1] Marc, X, 45. Jean, VI, 51. 1 Jean, II, 1, 2. 1 Pierre, I, 18, 19; II, 24. Rom., III, 23, 24; VIII, 3. 2 Cor., V, 21. Gal., III, 13. Col., I, 20. Apoc., V, 9.

maudit est quiconque ne persévère pas dans l'observation de la loi, » il pouvait y avoir péché sans qu'il y eût à la suite mort et malédiction. Les hommes peuvent être *indulgents* et doivent l'être ; ils peuvent pardonner sans expiation et ils le doivent, parce qu'ils sont pécheurs : Dieu ne le peut point, parce qu'il est saint. Sans doute il reste toujours un impénétrable mystère dans la substitution de l'innocent au coupable : mais du moins ce mystère laisse intacte la sainteté de Dieu. — Qui ne voit d'ailleurs que l'expiation, si elle relève la justice de Dieu, ne relève pas moins son amour : car l'amour qui ne pardonne qu'au prix du sacrifice, combien n'est-il pas plus grand que celui qui pardonnerait purement et simplement, sans qu'il lui en coûtât rien ?

Si l'expiation était nécessaire eu égard aux exigences du caractère de Dieu, elle ne l'était pas moins relativement aux hommes et à la création morale tout entière. Il fallait qu'un châtiment fût irrévocablement attaché à la transgression de la loi, pour que la haine éternelle de Dieu contre le péché fût proclamée aux yeux des hommes et des anges, pour que l'ordre moral ne fût pas ébranlé dans l'univers. Si le péché eût été pardonné sans expiation, l'idée morale eût reçu dans la création intelligente une irréparable atteinte, la règle du bien et du mal ne serait plus absolue ni inflexible : l'homme pourrait aimer alors le péché que Dieu ne haïrait plus, et Dieu n'aurait eu rien à ré-

pondre au pécheur qui dirait : « péchons, afin que la grâce abonde ! » Le sacrifice de la croix prévient ces conséquences funestes et rend le pardon sans danger ; en punissant la transgression dans la personne du fils de Dieu, la croix proclame la haine de Dieu contre le péché d'une manière bien plus éclatante encore que si c'était le pécheur lui-même qui eût souffert.

Il faut ajouter que l'expiation est le moyen de pardon le mieux calculé pour produire chez le pécheur sauvé l'amour du Dieu qui pardonne. La grâce relevée par le sacrifice est bien autrement émouvante, elle enfantera de bien autres prodiges d'amour et de dévouement que la grâce pure et simple. Qu'un père pardonne à son fils coupable sans qu'il lui en coûte rien, ce fils aimera sans doute un père si tendre : mais si ce père, pour lui épargner le châtiment, a dû sacrifier ou sa fortune, ou sa santé, ou sa vie, que ne se passera-t-il point dans le cœur du fils, et comment croira-t-il jamais pouvoir assez reconnaître un si merveilleux amour !

Enfin l'expiation était nécessaire pour apaiser le cri de la conscience humaine, et pour que rien ne manquât à la sécurité du pécheur pardonné. S'il est un besoin profond et universel dans le cœur des hommes, c'est celui d'une expiation ; nous le trouvons écrit partout dans l'histoire de l'humanité. Depuis l'Indou fanatique qui se fait écraser sous le char de

son idole, jusqu'au meurtrier qui, pressé par l'aiguillon du remords, vient dénoncer volontairement un crime resté secret — comme cela s'est vu bien des fois — afin de s'infliger à lui-même l'expiation de l'échafaud, il y a dans tout cœur d'homme un immense, un irrésistible besoin que le péché soit puni. Si le péché était pardonné sans expiation, le pécheur pardonné ne serait pas tranquille, sa paix ne serait pas complète et sans arrière-pensée; il aurait le sentiment que l'ordre moral troublé par la transgression n'a pas été sérieusement et définitivement rétabli; il ne se contenterait pas d'un salut fondé uniquement sur l'amour de Dieu et qui laisserait dans l'ombre sa justice; il conserverait comme une crainte vague que cette justice non satisfaite ne se réveillât quelque jour, et qu'il ne lui fût demandé compte de ces péchés qui seraient restés sans châtiment. Le sacrifice de la croix répond à ce besoin profond et impérieux de nos cœurs. En vertu de ce sacrifice notre paix est fondée sur la justice de Dieu aussi bien que sur son amour, et toutes les perfections qui constituent le caractère de Dieu sont intéressées à la fois à notre salut.

Mes frères, appliquons-nous par la foi un si grand salut, un salut si complet, si parfait, si merveilleusement propre à satisfaire notre conscience, à sanctifier notre âme, à pénétrer notre cœur d'amour pour celui qui nous a sauvés. Nous avons maintenant le secret de la croix, et nous pouvons répondre à ce

soyez tentés au-delà de vos forces : celui-là est victorieux du monde, qui croit que Jésus est le fils de Dieu. »

Nous sommes souvent obligés dans cette vie d'avoir recours à la prière : et la prière aussi devient parfois une lutte, un combat violent et douloureux. Le Seigneur ne juge pas toujours à propos de nous exaucer immédiatement. Il y a tel moment où il cache sa face, où un nuage semble arrêter notre prière ; nous ne sentons pas la présence de Dieu, nous ne pouvons pas pénétrer jusqu'à lui, notre prière retourne dans notre sein sans nous apporter la consolation et la paix. « Tu t'es couvert d'une nuée, » disait Jérémie à l'Eternel, « afin que la requête ne passât point. » Mais dans ces moments-là regardons à la croix de Jésus, écoutons le cri de sa détresse, et disons-nous que si Dieu l'a abandonné pour un moment et n'a pas répondu à sa prière, c'est afin qu'il pût toujours répondre à la nôtre ; disons-nous que s'il tarde à nous exaucer, il ne veut par là qu'éprouver notre foi ; que notre persévérance ne peut manquer de vaincre cette apparence de refus ; et que les douleurs, et les larmes, et les angoisses de notre sauveur nous ont valu ces douces paroles : « puisque nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, qui est le chemin nouveau et vivant qu'il a consacré pour nous au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair, allons donc avec assurance au trône de la grâce pour être aidés dans nos besoins. »

Nous avons tous en perspective un dernier combat, et le plus redoutable de tous. Il nous faudra bientôt prendre « le chemin de toute la terre » et traverser « la vallée de l'ombre de la mort ; » il faudra faire connaissance avec « le roi des épouvantements ; » il faudra dire un dernier adieu à tout ce que nous aimons ici-bas, rompre tous les liens qui nous attachent à la terre pour comparaître devant Dieu. Si à ce moment-là notre chair frissonne à l'approche de la dissolution, si notre cœur se trouble à la pensée du jugement — ah ! nous regarderons alors à la croix de Jésus, nous entendrons une dernière fois son cri d'angoisse, et nous nous rappellerons que si Dieu l'a abandonné un moment à cette malédiction du péché qui fait l'amertume de la mort, c'est afin que cette amertume nous fût épargnée ; que si les terreurs du jugement sont tombées sur lui, c'est afin que nous pussions aller sans crainte au-devant de ce jugement ; nous sentirons alors que les angoisses de sa mort assurent la paix de la nôtre, et son cri de défaillance deviendra pour nous le cantique de triomphe : « ô mort ! où est ton aiguillon ? ô sépulcre ! où est ta victoire ! Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la puissance du péché c'est la loi : mais grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » Amen.

Avril 1852.

LA BONNE MÉTHODE.

Surmonte le mal par le bien.

(Rom., XII, 21.)

Il y a beaucoup de mal dans le monde, il y en a beaucoup dans nos propres cœurs. Combattre et vaincre le mal, en nous et autour de nous, c'est le but le plus excellent que nous puissions nous proposer dans cette vie. Je voudrais aujourd'hui rechercher avec vous, mes frères, quelle est la voie la plus sûre pour arriver à ce but, la meilleure méthode pour combattre le mal. En méditant sur cette matière importante, j'ai été conduit à distinguer deux méthodes qu'on peut employer à combattre le mal : une méthode négative et une méthode positive. J'appelle négative la méthode qui consiste à attaquer le mal directement en démontrant, soit la fausseté des principes sur lesquels il repose, soit le danger des consé-

quences qu'il entraîne. J'appelle positive la méthode qui consiste à combattre le mal indirectement, en s'efforçant d'inculquer à l'âme de bons principes qui, par cela seul qu'ils y seront reçus, en chasseront les principes du mal; car le bien et le mal ne peuvent pas subsister ensemble chez le même individu, étant aussi incompatibles que la lumière et les ténèbres. En deux mots, on peut combattre le mal en l'attaquant directement; on peut aussi le combattre en mettant le bien à sa place. Supposons, par exemple, que vous vouliez détruire chez un homme la passion de l'avarice. Il y a deux manières de vous y prendre. Si vous employez la méthode négative, vous vous efforcerez de lui rendre sensibles tous les inconvénients attachés à cette passion; vous lui prouverez que l'avarice est une aberration de l'esprit, une véritable folie, puisqu'elle amasse des biens sans en faire usage, et que la valeur de ces biens consiste uniquement dans l'usage qu'on en fait: tellement qu'il est exactement vrai de dire que l'avare trouverait autant de profit à ramasser des pierres que des pièces d'or; vous lui montrerez, en outre, que ce vice de l'esprit influe nécessairement sur le cœur, qu'il le resserre et le ferme à la compassion, que l'avare est nécessairement un égoïste; enfin vous lui ferez comprendre que l'avarice place l'homme sur le chemin de toutes les iniquités : que l'avare ne reculera pas devant une action déshonnête pour satisfaire sa triste passion, et

que la plupart des crimes qui se commettent dans le monde ont pour mobile l'amour de l'argent. Ce sont là des considérations puissantes, assurément, pour combattre dans une âme la passion de l'avarice. Mais il y aurait une autre méthode qui consisterait à faire pénétrer dans cette âme un principe nouveau, la foi, et avec la foi le désir de ces trésors célestes « que les vers et la rouille ne consument point. » Il est évident que dans l'âme où règnera l'amour des biens célestes il ne restera plus de place pour la passion de l'argent; celui qui possède le trésor de la vie éternelle ne s'inquiètera plus d'amasser sur une terre qu'il doit bientôt quitter de stériles monceaux d'argent et d'or. D'un côté l'amour de l'argent, de l'autre la foi qui met en possession des biens éternels, ce sont là deux principes opposés qui ne peuvent pas subsister ensemble dans une âme; et pour chasser le premier il suffira d'introduire le second. Il en arrive de même toutes les fois que deux principes, l'un bon l'autre mauvais, se trouvent en présence et se heurtent mutuellement : il est dans la nature des choses, et dans l'ordre établi de Dieu, que le bien triomphe du mal lorsque la lutte s'engage entre eux sérieusement. Cette méthode élevée et vraiment divine, qui surmonte le mal par le bien, est bien autrement puissante, en même temps qu'elle est plus insinuante et plus douce, que la méthode négative, qui s'attaque directement au mal. C'est la différence

entre ces deux méthodes qui distingue proprement la nouvelle alliance de l'ancienne, et l'évangile de la loi. La loi combat le mal par la méthode négative, et aussi est-elle restée impuissante à en triompher : l'évangile le combat par la méthode positive, de là sa puissance divine et sa victoire infaillible sur le mal. Comparez sous ce rapport le décalogue, qui résume le ministère de Moïse, au discours sur la montagne, ce décalogue de l'évangile, qui résume le ministère de Jésus-Christ. Les commandements de Moïse ont pour but de défendre le crime, et ils affectent la forme négative : « tu ne tueras point, » « tu ne déroberas point, » « tu ne commettras point adultère; » les commandements de Jésus ont pour but de prêcher la vertu, et de faire pénétrer dans les âmes un principe nouveau et régénérateur; ils n'ont pas même la forme de commandements, et se contentent de signaler le bonheur attaché à ces vertus toutes nouvelles que le sauveur vient enseigner à la terre : « heureux les pauvres en esprit! » « heureux les débonnaires! » « heureux ceux qui procurent la paix! » « heureux ceux qui ont faim et soif de la justice! » Que ces principes-là viennent seulement à prévaloir dans les cœurs, et le mal qui était l'objet des défenses de la loi disparaîtra de lui-même, comme le triste oiseau des nuits s'enfuit devant la clarté du jour.

Et de fait c'est par la méthode positive que le christianisme a produit dans le monde tous ses mer-

veilleux effets. C'est en prêchant le bien qu'il a vaincu le mal, c'est en révélant la vérité qu'il a triomphé de l'erreur, c'est en répandant la lumière qu'il a chassé les ténèbres. Voyez par exemple de quelle manière il a combattu le paganisme. Jamais l'évangile n'attaque directement les erreurs païennes; jamais les apôtres ne dirigent leur prédication contre les vices de la religion qu'ils venaient renverser; Paul lui-même, le prédicateur des Gentils, Paul si versé pourtant dans la littérature profane, ne perd pas son temps à relever les turpitudes et les absurdités du polythéisme; il ne s'attache pas à démontrer, comme il aurait été si facile de le faire, que les prétendus dieux du monde païen n'étaient que les passions humaines divinisées; il ne renverse pas leurs statues; il ne flétrit pas les dérèglements inouïs de ces trente mille dieux, comptés par Varron, qui peuplaient l'Olympe antique: non, il dédaigne, il laisse dans leur fange tous ces dieux impurs, cruels ou risibles; il se contente d'annoncer au monde un Dieu nouveau, « un Dieu inconnu, » le Dieu saint, le Dieu qui est amour, le Dieu dont le nom est Jésus; et devant ce seul nom de Jésus, symbole de charité et de pureté, toutes les impures idoles du paganisme vont se cacher dans l'ombre et tomber le front dans la poudre comme Dagon devant l'arche de l'Eternel : tant il est vrai que les ténèbres ne peuvent subsister avec la lumière, ni la souillure avec la sainteté !

Voulez-vous un autre exemple, entre un grand nombre que je pourrais citer ? voyez de quelle manière le christianisme a combattu et aboli l'esclavage. Jamais les apôtres n'attaquent directement cette institution barbare ; jamais ils ne prêchent l'émancipation des esclaves ; jamais ils ne disent à un maître : « il ne t'est pas permis de posséder un homme en propriété : » non, ils emploient une méthode à la fois plus douce et plus sûre : ils se contentent de jeter dans le monde un principe nouveau, celui de la valeur infinie de l'âme humaine ; ils se contentent de dire : « l'esclave a comme son maître une âme immortelle, une âme que le monde matériel tout entier ne suffirait pas à payer. » Laissez seulement ce principe faire son chemin, laissez-le développer graduellement et paisiblement toutes ses conséquences, et bientôt l'esclavage deviendra impossible dans les pays chrétiens. Et pour le dire en passant, c'est là ce qui fait toute la force d'un ouvrage célèbre, publié il y a quelques années contre l'esclavage. Au point de vue littéraire, on ne trouve rien dans cet ouvrage qui suffise à expliquer l'effet prodigieux qu'il a produit. Ce qui fait la véritable originalité de ce livre, et ce qui en a fait la puissance, c'est que l'auteur, pour combattre l'esclavage, s'est placé au point de vue chrétien. S'il s'était borné à signaler, comme on l'a fait tant de fois, les abus de l'esclavage ; s'il s'était contenté de flétrir les cruautés exercées contre les esclaves, il n'aurait pas

atteint son but : car alors on aurait pu le réfuter en traitant les esclaves avec douceur ; et on lui eût répondu victorieusement en démontrant, comme on l'a fait, que dans bien des cas le sort de l'esclave est plus doux, matériellement parlant, que celui du travailleur libre. Mais il s'est élevé plus haut, il est parti du principe de la dignité de l'âme humaine, il a imprégné tout son livre de ce principe divin, et par cela seul il s'est mis au-dessus de toute réfutation. S'il est vrai que l'esclave a comme son maître une âme immortelle, une âme pour laquelle Christ est mort sur la croix ; si en réalité et devant Dieu il est l'égal de son maître, racheté par le même sauveur, appelé aux mêmes destinées éternelles, alors l'esclavage en lui-même est un crime, un attentat contre les droits sacrés de l'âme, peu importe la manière dont il s'exerce ; et le propriétaire d'esclaves transgresse par ce fait seul la loi divine, soit que, maître barbare, il fasse expirer son serviteur sous le fouet sanglant, soit que, clément par caractère ou par principe, il traite avec douceur son bétail humain.

C'est par une méthode semblable, n'en doutez pas, que le christianisme, après avoir aboli l'esclavage dans les pays chrétiens, y abolira aussi la guerre. Vous aurez beau signaler tout ce qu'il y a d'horrible et d'absurde à la fois dans la guerre ; vous aurez beau flétrir les atrocités qui l'accompagnent, hélas !

et qu'on a vues se renouveler de nos jours; vous aurez beau montrer avec une généreuse indignation les fleuves de sang et de larmes qu'elle fait couler : toutes ces considérations n'avancent guère la cause de la paix universelle, aussi longtemps qu'elles s'adressent à l'homme irrégénéré, à cet homme qui, selon l'expression de l'Ecriture, a « les pieds légers pour répandre le sang. » Au lieu de combattre le mal directement, attachez-vous à mettre le bien à sa place; faites pénétrer dans les cœurs le principe évangélique de la charité, et la guerre deviendra impossible, par cette raison toute simple qu'on ne peut pas aimer les hommes et les tuer.

Et c'est encore la même méthode qui pourra seule guérir toutes les plaies morales de notre époque et de notre patrie : la soif de l'or et des jouissances matérielles, l'impatience de faire rapidement fortune et par tous les moyens, les progrès effrénés du luxe, la démoralisation de la littérature, l'absence de convictions fortes, le manque de courage moral pour supporter les épreuves de la vie, la manie croissante du suicide qui gagne tous les âges et qui dévore, chose horrible à dire ! jusqu'à des enfants. Il n'est pas un esprit sérieux qui n'ait envisagé avec anxiété ces misères morales, et qui ne se soit demandé parfois s'il n'y aurait pas quelque chose à faire pour y porter remède. C'est ici surtout, en présence de ce mal immense et profond, qu'on sent l'impuissance de la mé-

thode négative pour le combattre. Essayez de prendre une à une toutes ces plaies de la société et de les attaquer directement, vous y perdrez votre temps et vos peines, eussiez-vous avec l'éloquence d'un Chrysostôme le pouvoir d'un Napoléon. Vainement vous prêcherez contre les vices de la société actuelle, vainement vous en signalerez les conséquences douloureuses ou terribles : aussi longtemps que le cœur de la société ne sera pas changé, vous prêcherez dans le désert. Vous aurez beau changer la législation, supprimer la liberté, interdire les mauvais livres, défendre les spectacles immoraux, le mal, recouvert pour un moment par ces vains palliatifs tout en restant au fond des cœurs, le mal se créera bientôt d'autres issues, il éclatera avec une violence d'autant plus effrayante qu'il aura été momentanément comprimé. C'est la méthode négative, la méthode de la loi, la méthode impuissante, la méthode qui combat le mal directement et qui le laisse subsister. Il faut toujours en revenir à la méthode positive, à la méthode de l'évangile, à celle qui détruit le mal en inspirant l'amour du bien, à cette méthode qui fut et qui sera toujours la seule efficace, qu'il s'agisse d'un seul pécheur ou d'un peuple entier. Je vais dire une banalité; mais cette assertion, toute banale qu'elle soit, est la vérité même : l'unique remède aux plaies morales de notre époque est dans la foi chrétienne. La société ne deviendra morale, et paisible, et satis-

faite, et heureuse, qu'en devenant croyante, en se convertissant de cœur à l'évangile de Jésus-Christ. Les vrais éléments de la régénération morale de notre patrie ne sont pas dans les régions élevées de la politique, ils sont tout près de nous, ils sont entre nos mains, et nous pouvons tous contribuer pour notre part à cette œuvre excellente. Ils sont dans ces humbles sociétés qui travaillent à faire pénétrer dans toutes les familles la parole de Dieu; ils sont dans ces évangélistes qui s'occupent, chacun dans sa petite sphère à répandre les principes chrétiens; ils sont dans ces instituteurs chrétiens qui s'efforcent de les inculquer à une partie du moins de la jeunesse française; ils sont dans ces modestes colporteurs qui s'en vont de rue en rue et de village en village, offrant à bas prix le nouveau-testament et la bible; ils sont enfin et surtout dans la vie des chrétiens; et c'est dans ce sens que je disais, mes frères, que vous pouvez tous, chacun pour votre part, contribuer à la régénération morale de la société. Si notre vie était conséquente avec notre profession; si nous formions véritablement un peuple de Dieu au milieu du monde, vivant dans le monde sans être du monde, le jugeant et le condamnant, non par nos paroles, mais par la sainteté de notre vie, glorifiant sans cesse à ses yeux par nos bonnes œuvres l'évangile de notre Dieu sauveur, — alors, soyez-en sûrs, nous serions des instruments puissants pour faire pénétrer dans la so-

ciété cette vie nouvelle qui peut seule la délivrer de ses maux. Je vous propose à tous, mes bien-aimés frères, cette noble et sainte ambition. Ne dites pas qu'il y a trop à faire, que le mal est trop grand, que vous pouvez trop peu, que vous êtes trop faibles et en trop petit nombre. Il est impossible de calculer le bien que peut produire un seul chrétien dont la vie est conséquente avec ses principes. Le bien a sa contagion comme le mal, et plus puissante encore en définitive que celle du mal; car, comme je le disais tantôt, il est dans la nature des choses, il est dans l'ordre établi de Dieu que le bien triomphe du mal. Si chacun de nous ramenait pendant sa vie seulement deux pécheurs de leur égarement, et si ces deux pécheurs convertis devenaient eux-mêmes des instruments de conversion pour d'autres hommes, qui travailleraient à leur tour à répandre autour d'eux les principes de l'évangile, il ne faudrait pas beaucoup d'années pour que cette progression croissante amenât la conversion de la nation entière. Ne vous découragez donc pas, mes frères, et ne désespérez pas de l'avenir. « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais surmontez le mal par le bien. »

Mais il est temps de laisser ces considérations générales, et d'en venir à des applications qui nous touchent de plus près. Une des formes les plus fréquentes du mal qui est autour de nous et que nous sommes appelés à combattre, c'est l'erreur; et la forme d'er-

reur avec laquelle nous nous trouvons le plus habituellement en contact dans un pays comme le nôtre et dans la ville que nous habitons, c'est cette église qui se nomme elle-même catholique, et dont le vrai nom est l'église romaine. J'ai dit que nous sommes tous appelés à combattre les erreurs de l'église romaine : c'est là une conséquence inévitable de notre foi. On a souvent blâmé l'esprit de prosélytisme; mais un tel blâme ne prouve qu'une chose, c'est l'indifférence de ceux qui l'adressent aux croyants. La foi, quand elle est vivante, cherche nécessairement à faire des prosélytes. Si nous croyons réellement posséder la vérité, et si nous attachons du prix à sa possession, nous éprouverons impérieusement le besoin d'en faire part aux autres. Un tel trésor n'est pas de ceux qu'on garde égoïstement pour soi. A cet égard l'église romaine peut souvent être proposée pour modèle à la nôtre. Loin de nous la pensée de blâmer chez nos frères d'une autre communion leur ardeur de prosélytisme : c'est un zèle qui les honore, c'est un hommage qu'ils rendent eux-mêmes à la sincérité de leur foi. Ce que nous blâmons chez eux, ce n'est pas leur esprit de prosélytisme, ce sont les moyens qu'ils emploient trop souvent pour faire des prosélytes. S'ils n'employaient que les voies d'une persuasion légitime; s'ils n'avaient recours ni à la contrainte, ni à la ruse, ni aux mobiles intéressés, nous n'aurions que des éloges pour leur conduite, et

nous dirions à nos protestants : ayez seulement pour la vérité le même zèle que ceux-là déploient pour l'erreur. Nous qui, par la grâce de Dieu, avons puisé directement dans sa parole une foi pure et sans alliage humain; nous qui avons le bonheur de rendre à Dieu dès notre enfance le culte en esprit et en vérité, comment pourrions-nous voir d'un œil indifférent ce triste mélange de la superstition et de la foi, ce culte tout matériel que tant de pauvres âmes autour de nous acceptent de confiance comme la religion de Jésus-Christ! comment ne nous sentirions-nous pas pressés de combattre pour notre part d'aussi funestes erreurs, et de hâter par tous les moyens le triomphe du pur évangile! La question n'est donc pas de savoir si nous devons combattre l'église romaine : cette question n'en est pas une pour un membre vivant de l'église de Christ. Il s'agit uniquement de savoir quels sont les meilleurs moyens à employer pour combattre et pour renverser l'église romaine : car elle doit être renversée, et elle le sera tôt ou tard, comme tout ce qui est fondé sur l'erreur. Ici nous nous retrouvons en présence des deux méthodes que j'ai signalées dès le commencement de ce discours. La méthode négative, c'est la controverse proprement dite : elle consiste à attaquer directement les erreurs romaines et à démontrer, comme il est si facile de le faire, que l'église qui enseigne de telles choses est condamnée par la parole de Dieu. Mais cette méthode-là, bien qu'elle

puisse avoir son utilité et même sa nécessité dans certaines circonstances, obtient généralement peu de succès. Elle a le grave inconvénient de soulever tout d'abord l'opposition de ceux que nous voulons convaincre, en s'attaquant à des erreurs qui leur sont chères. Elle tend de plus à confirmer chez eux ce préjugé si funeste et si injuste, que la foi protestante n'est qu'une négation, et que puissante pour renverser, elle ne sait guère édifier. Ici encore il vaut bien mieux recourir à la méthode positive, à celle qui combat indirectement le mal par le bien et l'erreur par la vérité. Il faut nous poser non pas en protestants, mais en chrétiens, en chrétiens bibliques; prêcher simplement notre foi telle que nous l'avons puisée dans la sainte parole de Dieu, laissant à l'erreur le soin de se reconnaître et de se condamner elle-même, par le simple contact de cette foi vivante et pure. Il faut travailler à répandre de plus en plus la parole de Dieu, cette source unique et éternelle de la vérité religieuse; et ici nous ne devons pas nous laisser arrêter par l'opposition que pourra rencontrer cette œuvre de la diffusion de la bible: car si nous devons bien souvent par charité, et dans l'intérêt même de la vérité, nous abstenir d'attaquer directement l'erreur, cette condescendance ne doit pas aller jusqu'à laisser sous le boisseau la lumière que Dieu lui-même a donnée au monde; que si quelqu'un redoute l'approche de cette lumière divine, ce n'est pas nous alors qui le condam-

nons, c'est lui-même qui se condamne. Mais surtout il faut prêcher notre foi par nos œuvres, par une vie sainte, dévouée, pleine de charité, de sacrifices et de bonnes œuvres; c'est par là surtout que nous prouverons que notre foi n'est pas une négation, mais bien un principe vivant et fécond. Il faut fermer la bouche par des faits à ceux qui prétendent que le dévouement n'est pas dans l'église protestante; il faut montrer à tous les yeux que la foi la plus pure, la plus dégagée d'alliage humain, la plus conforme à la parole de Dieu, est en même temps la foi la plus puissante, la plus active, la plus pratique, la plus féconde en fruits de dévouement et de charité. Voilà, mes frères, la vraie méthode pour combattre l'église romaine ; et si tous les chrétiens évangéliques marchaient dans cette voie-là, nous verrions bientôt arriver ces temps glorieux annoncés par la prophétie, où le bien aura surmonté le mal dans le royaume de Jésus-Christ [1].

Resserrons encore davantage le cercle de nos applications, cherchons plus près de nous le mal à combattre, prenons-le dans cette église. Il est un mal que j'ai souvent entendu déplorer comme propre à notre église, et qui retarde assurément nos progrès dans la vie chrétienne : je veux parler de l'esprit de mondanité. N'est-il pas vrai, chers amis, qu'il y a encore beaucoup de mondanité dans notre église, même

[1] Apoc., XIV, 7, 8.

chez les familles qui à certains égards donnent le plus de joie aux ministres de l'évangile? n'est-il pas vrai que notre jeunesse, même celle qui fait profession de piété, aime encore trop les plaisirs, le luxe, les parures, les dissipations du monde? Bien du temps est perdu dans les plaisirs frivoles; bien de l'argent est prodigué pour des dépenses inutiles. Mais quel sera le meilleur moyen de combattre ce mal? faudra-t-il l'attaquer directement, laisser tomber des paroles sévères contre les dissipations du monde, interdire expressément et nommément tel ou tel plaisir, comme la danse ou le spectacle? Nous ne pensons pas, mes frères, qu'on obtînt beaucoup de succès par une telle méthode. C'est toujours la méthode négative, celle qui soulève tout d'abord l'opposition. Je ne dis pas qu'il ne puisse y avoir telle circonstance où ce blâme direct jeté sur les dissipations du monde soit un devoir pour le chrétien; mais en général il vaut bien mieux, ici comme toujours, surmonter le mal par le bien. Vous n'aurez rien gagné à condamner les plaisirs du monde, aussi longtemps que le goût de ces plaisirs restera au fond des cœurs. Faites seulement pénétrer dans les cœurs des joies plus élevées, celles de la foi, de l'amour de Dieu, de la charité, et il n'y restera plus de place pour l'amour du monde et de ses faux plaisirs. C'est à vous que Dieu confie cette œuvre excellente, membres de cette église qui connaissez par expérience le prix des joies qui sont en Christ, vous

qui avez votre trésor dans le ciel, qui vivez dans l'attente de la gloire à venir, et qui ne trouvez plus de saveur aux joies du monde. Travaillez à répandre autour de vous vos principes, qui sont ceux de l'évangile, non point en blâmant ceux qui ne les partagent pas, mais en leur montrant par votre exemple qu'il y a plus de joie au service de Christ que dans tous les plaisirs du monde. Rappelez-vous et mettez en pratique cette exhortation de l'apôtre : « soyez toujours joyeux. » Que votre piété n'ait rien de frondeur ni de chagrin. Que la sérénité de votre front, l'égalité de votre humeur, votre douceur, votre support, votre charité, votre oubli de vous-mêmes, votre empressement à rendre service, que tout cela fasse de votre vie une apologie perpétuelle de votre foi. Montrez à tous et à chaque instant que vous possédez un bonheur intérieur et profond, auprès duquel tout ce qu'on appelle joie dans le monde ne mérite pas même d'être nommé. Que votre christianisme, par son caractère heureux et paisible, fasse envie à ceux qui puisent encore dans les fausses joies du monde, et qu'ils soient amenés à dire : si de tels principes étaient les miens, je serais plus heureux que dans ma condition présente. Dès-lors vous les aurez gagnés à la cause que vous défendez, et sans secousse, sans paroles sévères ni blessantes, les habitudes de la mondanité feront place d'elles-mêmes à celles de la vie chrétienne.

Enfin, mes frères, à force de resserrer le cercle des applications de notre méthode, nous arrivons à la plus importante de toutes, à celle qui nous concerne personnellement. Après avoir cherché le mal à combattre dans le monde, dans notre patrie, dans notre ville, dans notre église, il est temps de le chercher en nous-mêmes. Nous avons tous des péchés à extirper de notre cœur et de notre conduite; nous avons à réaliser, chacun pour soi, une œuvre de réforme morale qui est le grand but de notre vie. Je m'assure que votre désir à tous est d'accomplir en vous cette réforme : il s'agit de connaître le meilleur moyen d'y parvenir. Ici encore nous allons retrouver les deux méthodes que nous étudions dans leurs applications diverses. Nous avons un exemple célèbre de l'emploi de la méthode négative dans la vie de Benjamin Franklin. Cet homme excellent et digne à bien des égards de nous servir de modèle, mais à qui manquait pourtant quelque chose d'essentiel, avait entrepris de bonne heure de déraciner un à un tous ses mauvais penchants; il fit dans ce but un plan de perfectionnement moral singulièrement ingénieux. Il commença par dresser la liste de tous les défauts qu'il reconnaissait en lui et qu'il voulait combattre, au nombre de treize; puis il passait une semaine entière à se bien surveiller par rapport au premier; la semaine suivante c'était le tour du second, et ainsi de suite. Il notait chaque jour le résultat de ses efforts

sur un tableau synoptique préparé à cet effet ; et après avoir achevé la série de ces exercices il la recommençait toujours, parcourant ainsi quatre fois dans l'année le cercle entier des devoirs qu'il s'était imposés. Il recommençait toujours ! ce seul mot trahit le vice de cette méthode si séduisante et son peu d'efficacité. Nobles efforts que ceux de Franklin, mais efforts impuissants pour atteindre et tarir la source du mal. Bien entendu que je ne condamne ce plan qu'autant qu'on en fait usage d'une manière *exclusive*, comme le philosophe américain, et en s'appuyant comme lui sur les seules forces de l'homme. Pour que ces efforts partiels ne soient pas stériles, ils ont besoin de s'appuyer sur un travail plus général et plus profond. Ce n'est pas en épluchant ainsi notre vie, en attaquant chacun de nos péchés en détail, que nous parviendrons à opérer en nous une réforme sérieuse et durable. Autant vaudrait essayer de faire porter à un arbre sauvage des fruits savoureux, en se contentant d'émonder une à une les branches parasites. Il faut changer la nature intime de cet arbre par l'introduction d'un principe nouveau ; il faut qu'une sève plus généreuse, circulant dans toutes les parties, de la racine au tronc et du tronc aux rameaux les plus déliés, change la saveur des fruits en changeant la nature même de l'arbre. Il en est de même de notre vie morale : pour changer notre vie il faut changer notre cœur. Notre cœur, dans son état na-

turel, est un arbre sauvage qui ne peut que porter de mauvais fruits; il faut faire pénétrer dans ce cœur dégénéré un principe nouveau, qui se manifestera nécessairement par une vie nouvelle. Alors seulement le travail de détail aura son utilité, de même qu'il est toujours nécessaire d'émonder un arbre fruitier, même après qu'il a été greffé. J'en appelle à votre expérience, mes frères : n'avez-vous pas tous éprouvé l'impuissance de vos efforts personnels pour vaincre le péché qui est en vous? combien de fois n'avez-vous pas formé la résolution sincère de vous corriger de tel défaut, de vaincre telle convoitise, et toujours une triste expérience est venue démentir vos résolutions et comme se jouer de vos efforts! C'est qu'il manquait à ces efforts une base solide, le changement de votre cœur par le principe nouveau que proclame l'évangile. Qui n'a éprouvé aussi combien les discours de simple morale, tout excellents qu'ils soient en eux-mêmes, sont impuissants pour nous faire pratiquer les devoirs qu'ils nous prêchent! tandis que la prédication de la doctrine chrétienne, qui n'a qu'un rapport indirect avec les devoirs pratiques, est par le fait bien autrement efficace pour nous porter avec énergie à l'accomplissement de ces devoirs. C'est que cette prédication-là tend à faire pénétrer dans nos cœurs le principe nouveau qui peut seul les régénérer. C'est qu'en nous révélant l'amour immense dont nous avons été les objets de la part de Dieu, elle nous porte à

l'aimer à notre tour, et que l'amour de Dieu comprend en germe tous les devoirs. C'est qu'il est impossible de croire sans aimer, et impossible d'aimer sans obéir. C'est que la méthode de la loi, qui nous charge d'ordonnances négatives et qui nous dit : « ne mange, ne goûte, ne touche point, » doit céder le pas à la méthode de l'évangile qui affranchit le cœur, qui change le devoir même en bonheur et qui nous dit : « aime Dieu, et fais ce que tu voudras ! »

Dire que le mal ne peut être vaincu en nous que par le changement de notre cœur, c'est dire assez que cette victoire ne peut qu'être l'œuvre de la grâce de Dieu. Nous ne pouvons pas plus changer nous-mêmes notre cœur « qu'un More ne peut changer sa peau, » pour parler avec l'Ecriture. C'est toujours au salut par grâce, à la grâce qui pardonne, à la grâce qui sanctifie, qu'il faut en revenir pour accomplir la loi. C'est dans le salut par grâce qu'ont puisé leur force les fidèles serviteurs de Dieu dans tous les temps. C'est le salut par grâce qui faisait la force d'un David. « Je courrai dans la voie de tes commandements *quand tu auras mis mon cœur au large*, » dit-il au Seigneur dans le psaume cent-dix-neuvième. Et après sa chute, abattu, écrasé sous l'humiliation de son double crime, c'est dans le salut par grâce qu'il cherche son relèvement : « O Dieu ! » s'écrie-t-il dans son psaume cinquante et unième, « rends-moi la joie de ton salut, et que l'esprit d'affranchissement me soutienne ! » C'est le

salut par grâce qui faisait la force d'un saint Paul. Dans ce chapitre septième de l'épître aux Romains où il dépeint si vivement la lutte que se livraient en lui les deux hommes, c'est la grâce de Dieu en Christ qui met un terme à son angoisse et qui assure le triomphe de l'homme nouveau : « malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort?... Je rends grâces à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Et ailleurs : « c'est la grâce de Dieu qui m'a fait ce que je suis; » « quand je suis faible, alors je suis fort; » « je puis tout en Christ qui me fortifie. » C'est dans le salut par grâce que vous trouverez la force morale dont vous sentez le besoin, âmes droites et sérieuses qui désirez sincèrement combattre et vaincre le mal. Quand nous parcourions ensemble quelques-unes des occasions où Dieu nous appelle à surmonter le mal par le bien, nous avons été attristés sans doute en comparant tout bas notre devoir avec notre vie, l'idéal avec la réalité; le sentiment qui dominait en nous, c'était la conscience humiliante de notre impuissance pour accomplir la tâche qui nous est proposée : mais qu'il est doux de pouvoir, à la fin, nous réfugier dans la grâce, et trouver dans cette grâce la force que nous cherchions vainement en nous-mêmes ! Je voudrais pouvoir m'adresser ici tour-à-tour à toutes les classes, à tous les âges, à toutes les positions, et vous montrer comment vous pouvez tous, avec le secours de la grâce de Dieu, surmonter par le bien le genre de mal contre lequel

vous avez particulièrement à lutter. Mais le temps me manque, et il faut finir. Je ne descendrai pourtant pas de cette chaire sans vous avoir adressé en particulier quelques paroles d'exhortation et de sollicitude pastorale, jeunes gens de cette église, qui vous êtes engagés solennellement au service de Jésus-Christ. Vous avez promis devant Dieu de combattre et de vaincre le mal; mais où trouverez-vous la force d'accomplir une telle promesse, et de combattre jusqu'à la fin le bon combat? Prétendriez-vous affronter cette lutte terrible avec les seules forces de votre nature? pour triompher de vos passions irez-vous leur opposer seulement vos résolutions et vos efforts? Autant vaudrait essayer d'arrêter la tempête en opposant à ses fureurs le frêle rempart d'une feuille de papier. Non, non : c'est en dehors de vous, c'est en Dieu, c'est dans la grâce du Père, c'est dans le sacrifice du Fils, c'est dans la force du Saint-Esprit qu'il faut chercher ce bien suprême qui vous est nécessaire pour surmonter le mal. Allez vous prosterner au pied de la croix de votre sauveur, et là, abattus sous le sentiment de votre misère, dites comme le péager de l'évangile : « ô Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur! » Allez contempler dans le sacrifice de la croix cet amour éternel et insondable qui est venu vous chercher et vous sauver quand vous étiez perdus; allez apprendre à aimer à votre tour celui qui vous a tant aimés; allez implorer la grâce toute-puis-

sante de ce Dieu sauveur qui, après s'être donné à vous en Christ, veut se donner à vous une seconde fois dans le Saint-Esprit, — et alors relevez-vous forts de la force de Dieu; alors combattez le bon combat; alors attaquez et terrassez vos ennemis spirituels; alors « ajoutez à votre foi la vertu ; » alors « abstenez-vous des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme; » alors glorifiez devant le monde l'évangile dont vous faites profession : vous le pourrez, car vous aurez puisé en Christ le principe invincible d'une vie nouvelle, et vous posséderez le bien par lequel on surmonte le mal. Amen.

Mai 1853.

LE MONDE INVISIBLE.

Nous ne regardons point aux choses visibles, mais aux invisibles; car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles.

(2 Cor., IV, 18.)

Quoi qu'en puissent dire les incrédules et les moqueurs, il y a un monde invisible. L'existence n'est pas bornée aux objets que nous voyons et que nous touchons; il y a quelque chose au-delà de cette barrière sensible contre laquelle nous nous heurtons sans cesse; il y a quelque chose derrière ce voile qui borne pour la vie présente nos facultés et nos désirs.

Pour tout homme réfléchi et sensible, pour tout homme chez qui l'âme n'est pas endormie, le doute ne peut exister à cet égard quand il considère sa nature et ses besoins. Si vaste et si magnifique que soit l'univers visible, nous nous y sentons à l'étroit; sans

cesse nos facultés s'élancent au-delà, vers une sphère plus élevée et plus vaste encore; nous sommes pleins de besoins, de désirs, d'aspirations qui se rapportent à un monde invisible et qui ne sont pas satisfaits ici-bas.

S'agit-il du besoin de connaître? qui pourrait dire que ce besoin-là trouve à s'apaiser dans le monde visible? Que de choses nous voudrions savoir, que nous sommes dans une impuissance absolue de savoir de ce côté-ci du tombeau! quelle disproportion entre cette curiosité immense qui tourmente notre âme, et les moyens de la satisfaire! Qui nous dira ce qu'est Dieu, ce qu'est l'âme, ce qu'est le souffle mystérieux de la vie? qui nous dira quelles sont les vraies lois qui président à la nature, et quelle est la destination de ce firmament splendide qui chaque soir s'allume sur nos têtes? Nous avons beau contempler, méditer, étudier, creuser autour de nous et au-dedans de nous, nous n'arrivons jamais en définitive qu'à savoir, comme ce philosophe de la Grèce, que nous ne savons rien! Cet immense besoin de connaître, que rien ne peut contenter ici-bas, suppose nécessairement l'existence d'un monde invisible, qui seul pourrait le satisfaire, et qui nous sera révélé un jour.

S'agit-il de la faculté d'aimer? qui pourrait dire que cette faculté trouve dans le monde visible de quoi remplir sa destination? Quand nous avons été en

rapport dans la vie présente avec des êtres auxquels nous unit l'attrait le plus intime et le plus puissant; quand chaque année, chaque jour qui s'ajoutait à notre vie est venu fortifier et consacrer cette affection; quand elle est arrivée au point que nous voudrions qu'elle durât toujours, et que nous éprouvons le besoin de passer non pas quelques jours, ni quelques années, mais l'éternité avec ceux que nous aimons, — est-il possible d'admettre un seul instant qu'un tel besoin doive aboutir à une misérable déception; qu'un tel lien ait été formé pour être brisé subitement et à jamais? quoi donc! après que nous avons vu mourir une personne qui nous était chère, en vain nos yeux ont cessé de la voir et nos oreilles de l'entendre, notre cœur et notre âme s'élancent encore après elle et vont la poursuivre encore de l'autre côté du tombeau, — et tout cela ne serait qu'illusion et mensonge! un tel besoin n'aurait pas une réalité invisible qui lui correspond, et qui doit le satisfaire dans une autre économie! Demandez-le à ceux qui pleurent la perte d'un être bien-aimé; demandez-le chacun à vous-même — car il n'est personne d'entre vous qui n'ait vu mourir quelqu'un qui lui était cher, personne qui n'éprouve le besoin de retrouver ailleurs quelqu'un qu'il ne verra plus jamais ici-bas — et vous direz tous avec moi qu'*il faut* que le monde invisible soit une réalité.

S'agit-il du besoin de perfection morale? qui pourrait dire que ce besoin-là est satisfait dans le monde

visible ? Quelle distance infinie entre l'idéal parfait que nous portons tous dans notre conscience, et le degré si imparfait de moralité auquel nous arrivons ici-bas ! Quand nous passons notre vie, tous du plus au moins, à lutter contre le mal sans pouvoir en triompher ; à désirer le bien et à faire le mal ; à former sans cesse de bonnes résolutions sans cesse démenties par notre conduite ; à sentir que la sainteté seule pourrait nous satisfaire, hélas ! et que nous restons toujours pécheurs, — qui ne reconnaîtra que cette vie de luttes, d'imperfections, de chutes et de souillures n'est pas notre véritable vie, et qu'il doit y avoir un autre monde, un monde invisible où, affranchis des liens du mal, nous pourrons nous abreuver et nous rassasier de sainteté !

La contemplation de la nature visible suffirait pour démontrer l'existence de cet autre monde. J'en appelle à l'expérience de tous ceux qui aiment à contempler la nature : n'est-il pas vrai que lorsque nous nous abandonnons à cette contemplation, notre pensée et nos désirs se portent bientôt vers un autre univers, dont la nature visible n'est que le pâle reflet ? La vraie beauté des scènes de la nature, leur beauté la plus intime et la plus pénétrante, n'est pas dans ces formes et ces couleurs, dans ces sons et ces parfums qui s'adressent à nos sens : elle est dans ce quelque chose d'insaisissable qui est caché derrière les objets sensibles, qui s'adresse à notre âme, et

qu'on sent partout transparaître à travers la nature visible, comme on entrevoit l'azur du ciel à travers les branches sombres d'une forêt. En présence de l'immensité des cieux ou des eaux, des splendeurs du jour ou des clartés paisibles de la nuit, des riches beautés de la verdure et de l'éclat varié des fleurs, en présence de toutes ces harmonies de la nature qui nous environnent comme un enchantement perpétuel, tour-à-tour touchantes ou sublimes, riantes ou terribles, on se sent entraîné vers une rêverie pleine de charme et de tristesse tout ensemble, qui n'a plus pour objet la nature visible et qui se perd dans un autre monde, monde mystérieux mais réel vers lequel nous voudrions nous élancer, et qu'un sentiment intime nous assure devoir nous être révélé un jour. Nos regards avides rencontrent partout un voile impénétrable : mais nous sentons qu'il y a quelque chose derrière ce voile, et qu'un jour il sera levé. Il y a partout un grand secret dans la nature ; nous le poursuivons vainement ici-bas, mais nous le saurons un jour : c'est le secret du monde invisible [1].

[1] Ce sentiment du monde invisible qui est si profondément empreint dans la nature, se retrouve toujours dans les œuvres des poètes vraiment dignes de ce nom.

Un souffle épure notre fange,
Le monde est à Dieu, je le sens.
Toute fleur est une louange,
Et tout parfum est un encens.

Il n'y a pas jusqu'aux superstitions populaires qui ne prouvent l'existence de ce monde invisible. Chez tous les peuples on trouve le besoin d'entrer en relation avec un monde supérieur; tous ont une vague idée qu'il existe des êtres invisibles qui exercent une influence sur le monde que nous habitons, et avec lesquels on s'efforce de se mettre en rapport. Bien des idées fausses, absurdes même, règnent au sujet des rapports entre ces deux mondes, entre les êtres de chair et de sang et ceux qu'on appelle des esprits; et nous avons vu se produire de nos jours encore d'étranges aberrations à cet égard, quand on a prétendu se mettre en communication avec les esprits en interrogeant les meubles de nos maisons; mais ce besoin en lui-même est quelque chose de sérieux et de significatif; et il n'existerait pas s'il n'y avait pas une réalité correspondante. Comme la présence de la fausse monnaie suppose qu'il existe un argent de bon aloi, de même la superstition prouve le monde invisible.

C'est ainsi que nous retrouvons partout, soit dans la nature, soit au-dedans de nous-mêmes, des voix intérieures qui nous parlent des choses invisibles.

La nuit, on croit sentir Dieu même
Penché sur l'homme palpitant.
La terre prie et le ciel aime,
Quelqu'un parle et quelqu'un entend !

(V. Hugo. *Rayons et ombres.*)

Toutefois, aussi longtemps que nous sommes laissés sur ce point à nos lumières naturelles, l'idée du monde invisible reste plus ou moins dans le vague; elle reste à l'état de rêverie stérile, et nous laisse livrés à un doute mélancolique sur la place qui nous attend dans ce monde inconnu, vers lequel nous tendons par toutes les facultés de notre âme. La bonté de Dieu a pourvu à cette insuffisance de nos lumières naturelles en se révélant à nous dans l'Ecriture sainte. C'est dans l'Ecriture que la croyance au monde invisible se précise, qu'elle sort du vague et des généralités pour devenir une réalité personnelle et salutaire. L'Ecriture nous met en communication directe avec Dieu et le monde supérieur; elle substitue à la rêverie la prière, à de vagues aspirations une espérance positive et infaillible; elle nous enseigne le moyen de nous assurer une place heureuse dans cette économie invisible et à venir qui est notre vraie destination. Il est vrai que l'Ecriture, qui n'est pas destinée à satisfaire notre curiosité, et qui ne renferme que les choses vraiment utiles à notre salut, ne soulève pas encore le voile qui nous cache le monde à venir; ce voile ne sera levé qu'au dernier jour, et cette révélation soudaine du secret de Dieu sera sans doute un des éléments les plus riches et les plus beaux de la félicité du ciel. Mais si l'Ecriture ne nous dit pas tout ce que doit être, quant à sa nature, l'ordre de choses à venir, elle nous donne du moins l'assurance que cet ordre de

choses sera heureux pour les enfants de Dieu, heureux au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, et cette assurance suffit pour attendre en paix le grand jour des révélations.

Il y a une pensée profonde dans cette déclaration de l'apôtre : « nous ne regardons point aux choses visibles — c'est-à-dire nous n'en tenons point de compte, nous n'y attachons point d'importance — mais aux invisibles : car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles. » Contrairement à la pensée qui dirige la plupart des hommes, le monde invisible est le plus important, le plus solide, le plus certain, le plus vrai, puisqu'il renferme l'état de choses qui doit durer toujours. Toutes les choses de la vie présente, plus ou moins belles ou imperfections, n'ont qu'une existence secondaire et incomplète, une demi-existence, puisqu'elles doivent bientôt finir. Les choses les plus solides et les plus réelles sont les choses invisibles, puisque celles-là sont éternelles. Que dans le monde visible il y ait des imperfections, des taches, des choses qui semblent accuser la bonté, ou la justice, ou la sagesse de Dieu, cela ne doit pas nous inquiéter ni nous surprendre : car toutes ces choses ne sont que pour un moment, elles changent et elles passent : attendons la révélation du monde invisible, le monde vrai, le monde permanent : c'est dans ce monde-là que les choses sont à leur vraie place, et que Dieu, réhabi-

lité en quelque sorte aux yeux de ses créatures, nous apparaîtra dans toute la splendeur de ses perfections. Quand nous serons entrés dans l'ordre de choses à venir, l'économie actuelle, cette économie imparfaite et fugitive, tiendra si peu de place dans l'ensemble de notre existence, qu'elle s'effacera en quelque sorte pour nous, comme s'efface la lueur d'une lampe devant l'éclat du soleil.

Vous pouvez comprendre maintenant, mes frères, pourquoi l'apôtre déclare que les enfants de Dieu ne doivent pas regarder aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles : par où il ne veut pas dire que nous ne devions nullement nous occuper des intérêts de la vie présente, mais simplement que ces intérêts-là ne doivent pas tenir la première place dans nos préoccupations, et que cette première place doit être donnée aux choses invisibles et éternelles. Sans doute nous sommes appelés à pourvoir à notre subsistance et à celle de notre famille; et Dieu ne nous défend même pas de rechercher, avec modération, ces jouissances que sa main paternelle a voulu semer au milieu des épreuves de la terre; mais comme il y a un autre monde, qui échappe à nos sens, et qui nous intéresse bien plus que le monde visible puisqu'il doit durer toujours, il faut aussi qu'il y ait en nous une autre vie, une vie invisible, cette vie « cachée avec Christ en Dieu, » comme l'appelle saint Paul, une vie de recueillement, de méditation, de prière, d'amour de

Dieu, d'aspiration vers les choses du ciel. Il faut, non pas en théorie mais en réalité, non pas en paroles mais dans le secret de nos pensées, subordonner les biens de la vie présente à ceux de la vie éternelle, et sacrifier toutes les richesses, tous les plaisirs et toute la gloire de ce monde pour acquérir la « seule chose nécessaire, » pour saisir comme Marie « la bonne part qui ne nous sera jamais ôtée. » Il faut en venir à pouvoir nous reposer en paix dans l'assurance de l'amour éternel dont Dieu nous a aimés en Jésus-Christ; il faut, humiliés sous le fardeau de nos péchés, chercher et trouver l'apaisement de notre conscience dans le sang qui a été versé sur la croix; il faut entendre dans notre cœur la voix de Jésus qui nous dit : « mon fils, ma fille, va en paix, tes péchés te sont pardonnés; » il faut que ce cœur rebelle et mauvais soit purifié par le Saint-Esprit et renouvelé de jour en jour à l'image de Dieu; il faut de jour en jour lutter contre le mal sous toutes ses formes, et acquérir, à force de vigilance, de combats et de prières, cette « sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur; » il faut contempler par la foi la félicité éternelle, et déjà en posséder les avant-goûts dans cette paix ineffable que Dieu répand au cœur de ses enfants. Telle était la vie de saint Paul. Il pouvait dire : « c'est par la foi que nous marchons, et non par la vue; nous sommes remplis de confiance, et nous aimons mieux quitter ce corps pour être avec

le Seigneur. » Et encore : « Christ est ma vie, et la mort m'est un gain; mon désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur. » Telle était la vie de saint Jean. Il pouvait dire : « mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu. Ce que nous serons n'a pas été encore manifesté; mais nous savons que quand il paraîtra nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » Telle était la vie de saint Pierre. Il pouvait dire : « béni soit le Dieu et père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a fait renaître, en nous donnant par la résurrection de Jésus-Christ une espérance vive de posséder l'héritage qui ne se peut corrompre, ni souiller, ni flétrir, et qui est réservé dans les cieux pour nous, qui sommes gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour obtenir le salut qui est prêt à être manifesté dans les derniers temps. » Telle était la vie de David. Il pouvait dire : « ô Dieu, je te cherche au point du jour! Comme le cerf brame après le courant des eaux, ainsi mon âme soupire ardemment après toi! mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant : ô quand entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu! »

Telle a été la vie des fidèles serviteurs de Dieu dans tous les temps. Cette vie, mes frères, est-elle la vôtre? Pouvez-vous dire que vous regardez avant tout, non pas aux choses visibles qui ne sont que

pour un temps, mais à celles qui sont invisibles et éternelles? avez-vous appris à rechercher avant tout les richesses qui sont à venir, ou vos premières préoccupations sont-elles encore pour les biens de la vie présente ? votre trésor est-il sur la terre, ou dans le ciel ?..... Ah ! si vous ne possédiez pas encore cette vie intérieure qui correspond au monde invisible, cherchez-la sans retard comme le plus précieux des biens, comme la seule chose nécessaire! Ne vous donnez point de repos jusqu'à ce que par la prière, par la lecture et la méditation de la parole sainte, par des efforts sincères et persévérants vous soyez parvenus, avec le secours de la grâce de Dieu, à secouer ce fardeau des préoccupations matérielles qui pèse sur votre âme et l'empêche de voler vers le ciel! Comprenez enfin la grandeur de votre destination, et ouvrez-vous les trésors de ce monde invisible qui peut seul répondre aux aspirations secrètes, aux besoins infinis de votre cœur.

Et si, comme c'est assurément le cas pour un grand nombre d'entre vous, il y a déjà chez vous un commencement de vie intérieure, mais un commencement faible encore et qui ne vous satisfait pas vous-mêmes, travaillez à développer et à fortifier cette vie divine : donnez plus de temps à la méditation, à la prière, à l'adoration, au combat intérieur, au soin de votre âme immortelle; mettez les choses à leur vraie place dans vos affections et dans vos efforts : le ciel avant

la terre, l'éternité avant le temps, les choses invisibles avant les visibles ; au milieu de vos occupations journalières et des détails de votre vie domestique, conservez toujours une pensée pour le monde invisible, un regard tourné vers le ciel; rappelez-vous toujours que vous êtes ici-bas étrangers et voyageurs, et que chaque jour de votre pélerinage terrestre doit vous préparer pour votre patrie éternelle. Quelle que puisse être votre position dans ce monde, quelles que soient les épreuves ou les joies que vous avez à traverser, vous avez besoin de contempler sans cesse le monde invisible, pour y puiser à la fois des leçons salutaires et de précieuses consolations.

Etes-vous pauvre? avez-vous à gagner jour après jour, à la sueur de votre visage, ce qui suffit à peine aux nécessités de la vie? C'est là sans doute une épreuve douloureuse et qui a droit à nos plus vives sympathies : que ne pouvons-nous faire davantage pour vous soulager! Mais rappelez-vous que les choses visibles ne sont que pour un temps, que votre pauvreté est une souffrance passagère qui doit porter en vous des fruits immortels; regardez aux choses invisibles; relevez-vous en contemplant le ciel; saisissez d'avance par la foi ces richesses impérissables, cet héritage incorruptible, cette couronne de gloire éternelle qui attendent les enfants de Dieu, et que Christ a donnés au prix de son sang à tous ceux qui ont leur confiance dans sa croix.

Etes-vous au contraire dans l'aisance? pouvez-vous facilement et abondamment vous procurer les nécessités de la vie et même les jouissances du superflu? Jouissez en paix et avec actions de grâce de ce bienfait du créateur : mais vous aussi rappelez-vous que les choses visibles ne sont que pour un temps, que ces biens de la terre n'ont qu'une existence fugitive et qu'ils ne sont pas les vrais biens; n'y mettez pas votre confiance; n'en faites pas l'objet essentiel de votre vie, soyez toujours prêts à les quitter, détachez-vous-en d'avance en élevant vos pensées vers les biens invisibles et éternels, faites part de vos richesses temporelles à ceux de vos frères qui en sont privés, enrichissez-vous de charité et de bonnes œuvres, « faites-vous, » selon le conseil de Jésus-Christ, « des bourses qui ne s'usent point, et un trésor dans les cieux qui ne manque jamais; » rappelez-vous que le jour vient où de tous vos biens temporels il ne vous restera rien, sinon ce que vous aurez donné pour le service du Seigneur et pour le bien de vos frères.

Possédez-vous les jouissances du cœur et des affections? êtes-vous entourés d'êtres bien-aimés dont la vie fait comme partie de la vôtre, et dont l'affection est pour vous un trésor auprès duquel toutes les richesses du monde ne sont rien? Jouissez en paix et avec action de grâces de ce bienfait du créateur, mais en vous rappelant toujours que les cho-

ses visibles ne sont que pour un temps; qu'ici-bas les objets de vos affections vous sont prêtés seulement pour quelques jours, et qu'il faut les aimer en vue de l'éternité; éternisez vos affections et le bonheur qu'elles vous procurent, en les transportant dans la sphère des choses invisibles; soyez unis à vos bien-aimés par le lien de cette foi qui triomphe de la mort, et de cette espérance qui ne confond point; préparés d'avance à une séparation inévitable, donnez-leur rendez-vous par la foi dans ces demeures bienheureuses où il n'y a plus de séparation.

Etes-vous du nombre des affligés? avez-vous vu se briser déjà ces liens si puissants et si tendres qui vous unissaient à ceux que Dieu vous avait donnés à aimer ici-bas? Ah! rappelez-vous que les choses visibles ne sont que pour un temps, et que votre douleur n'est pas pour durer toujours; consolez-vous par la pensée de la délivrance éternelle qui attend les enfants de Dieu; anticipez sur ce glorieux séjour où la mort, ni le deuil, ni les larmes ne seront plus; si vos liens se brisent du côté de la terre, renouez-les du côté du ciel; si un vent de tempête vous poursuit ici-bas, réfugiez-vous dans la contemplation plus habituelle de ces choses invisibles qui sont éternelles.

Mais une voix plus puissante que celle de l'homme s'est chargée de vous rappeler de nos jours que les choses visibles sont pour un temps. Est-ce auprès

de vous, mes frères, qu'il serait nécessaire d'insister sur l'incertitude des espérances qui se rapportent à la vie présente, quand vous sortez à peine d'un jugement redoutable du tout-puissant [1]? quand la mort, sous une de ses formes les plus mystérieuses et les plus terribles, a frappé tant de coups au milieu de vous? quand vous avez vu tant de vos semblables, naguère pleins de vie et de santé, enlevés subitement et pour toujours aux scènes du monde visible? quand chacun de vous a dû se dire chaque jour qu'il n'était pas assuré de voir le lendemain? De tels avertissements pourraient-ils rester sans fruit dans vos cœurs? seraient-ils déjà oubliés, parce que la main de Dieu a cessé de s'appesantir sur vous? et voudriez-vous, par votre insouciance et votre endurcissement, l'obliger en quelque sorte à redoubler ses coups? A Dieu ne plaise, mes bien-aimés frères, qu'il en soit ainsi! Ouvrez vos cœurs et vos âmes à cet appel douloureux qu'il a voulu vous adresser dans sa justice, mais aussi dans son amour; écoutez cette voix de Jésus qui se fait entendre tour-à-tour dans le calme et dans la tempête. Il est temps de vous préparer sérieusement à la rencontre de votre Dieu. Il est temps de vous assurer une place dans ces demeures invisibles et bienheureuses où sont recueillis à jamais les rachetés de Jésus, — mais seulement les ra-

[1] Le choléra de 1854.

chetés de Jésus. Prenez-y garde : si le monde à venir est plein de consolation et de félicité pour les enfants de Dieu, il est plein de terreur pour les incrédules. Dans ce même jour de gloire et de délivrance où commenceront les alléluias éternels, il y aura des voix d'angoisse qui crieront aux rochers et aux montagnes : tombez sur nous, et dérobez-nous à la colère de Dieu et de l'agneau ! Tout le reste n'est rien auprès de tels intérêts. Pussiez-vous acquérir toutes les richesses du monde visible, toutes les jouissances de la vie terrestre, de quoi tout cela vous servira-t-il au grand jour des rétributions? de quoi cela vous servira-t-il quand vous serez en présence de cette mort que vous avez vu frapper tant de fois si près de vous, et qui viendra bientôt pour vous comme elle est venue pour tant d'autres? Ne suivez pas la multitude. Rappelez-vous que le chemin du grand nombre conduit à la perdition, et que celui de la vie éternelle est étroit. Apprenez à vivre en présence du monde invisible, vous qui connaissez le monde invisible; recueillez-vous en vous-mêmes au milieu des vains bruits du siècle, et répétez de jour en jour, dans le saint tremblement des enfants de Dieu : « veillons et prions; car nous ne savons ni le jour ni l'heure où le fils de l'homme doit venir ! » Amen.

Septembre 1854.

LA

CONVERSION DANS LA JEUNESSE.

(RÉCEPTION DE CATÉCHUMÈNES.)

Souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et que les années arrivent, desquelles tu diras : je n'y prends point de plaisir.

(Ecclésiaste, XII, 3).

Mes bien-aimés frères,

Désirant aujourd'hui, comme mon texte m'y appelle, m'adresser exclusivement aux jeunes gens, je dois dès l'entrée prévenir une interprétation fausse et décourageante qu'on pourrait donner aux paroles qui vont suivre. Tout en pressant mes jeunes auditeurs de donner leur cœur au Seigneur dès leur jeunesse, je ne prétends pas dire — et loin de moi une telle pensée ! — qu'il ne soit plus temps de vous tourner

vers Jésus-Christ, vous qui auriez passé l'âge de la jeunesse sans vous convertir. Je sais qu'il y a des ouvriers de toutes les heures, et que ceux-là même qui viennent à la onzième heure ne sont pas repoussés par le père de famille. Mais ce dont je voudrais vous convaincre, parce que j'en suis convaincu moi-même, parce que tel est l'enseignement de l'Ecriture, c'est qu'il faut vous donner au Seigneur dès à présent, dès que vous entendez son appel, si vous voulez le faire jamais. Appliquez chacun à votre âge actuel, quel qu'il puisse être, ce que je dirai de la jeunesse. Aujourd'hui même, quel que soit votre âge, il dépend de vous de vous convertir et d'être sauvé; mais si vous renvoyez volontairement à l'avenir pour vous occuper de cette « seule chose nécessaire, » plus tard vous ne le voudriez plus, vous ne le pourriez plus!

« Souviens-toi de ton créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et que les années arrivent, desquelles tu dirais : je n'y prends plus de plaisir. »

On se figure généralement que le monde ne veut pas de la religion : c'est une erreur. Le monde a trop le sentiment des convenances pour proscrire entièrement la religion; il trouve qu'il est un certain âge de la vie où la piété, ou pour mieux dire la dévotion, est parfaitement à sa place. Le monde dit à l'homme, aussi bien que la bible : « souviens-toi de ton créa-

teur; » il ne diffère de la bible que sur l'époque où il convient de s'occuper de son âme et de son Dieu.

Le monde dit : « souviens-toi de ton créateur *aux jours de ta vieillesse.* La jeunesse est le temps des plaisirs; et ce serait la perdre que de la donner à la religion. Jeunes gens, jouissez le plus possible de vos belles années, sans souci des réalités sérieuses de la vie, sans vous attrister des pensées de la mort : plus tard il sera temps de songer à tout cela. Cette exubérance de force et de vie que vous sentez en vous-mêmes vous dit assez quelle est votre destination actuelle. Il faut laisser à vos passions le temps de s'affaiblir par la jouissance; il faut accorder quelque chose à ce monde qui vous appelle et vous admire. Qu'y a-t-il de plus contre nature qu'une jeunesse rigide, sérieuse, austère, qui met la prière à la place du plaisir, qui ne s'occupe qu'à réprimer ses passions, au lieu de s'y abandonner librement et joyeusement? Plus tard, quand les rides auront creusé votre front, quand vos cheveux auront blanchi, quand votre sang circulera plus lentement dans vos veines, quand vos organes émoussés seront devenus inhabiles aux jouissances, quand le monde, en un mot, vous quittera, il sera temps alors de quitter le monde, et de consacrer à la piété les dernières années de votre vie. La piété est comme les vêtements de couleur sombre, qui seraient déplacés dans le jeune âge, mais qui conviennent à l'âge avancé. La vieillesse est triste, et

elle a besoin des consolations de la religion. Il convient d'ailleurs de ne pas quitter la vie sans s'être préparé à ce départ, et de ne pas mourir comme la brute; et comme il peut se faire après tout que la religion soit vraie et que le jugement à venir soit une réalité, il est de la prudence de se mettre, à tout hasard, en état d'y comparaître. »

Voilà, mes jeunes amis, le langage que vous tient le monde, ce prédicateur qui habituellement est mieux écouté que ceux de l'évangile. La bible, de son côté, vous tient un langage directement opposé: « souviens-toi de ton créateur, vous dit-elle aussi, mais *dans les jours de ta jeunesse.* Ce sont les belles années de votre vie que Dieu réclame pour son partage. Si vous êtes dans l'âge de la force et de l'ardeur, c'est pour employer ces dons précieux au service de votre divin maître; vous n'avez pas trop de force ni de vie pour ce qu'il réclame de vous. C'est à présent même, quand le monde vous environne de ses séductions, quand vous avez tout ce qu'il faut pour en jouir, c'est à présent qu'il faut y renoncer pour le Seigneur; c'est quand les passions vous dominent et vous entraînent, qu'il faut vivre d'une vie de prière, de bonnes œuvres, de renoncement et de sanctification. La jeunesse vous est donnée, non pour savourer les plaisirs du monde, mais pour la dépenser au service de Dieu. Cette exubérance de vie et de force que vous sentez en vous, c'est à combattre vos

passions et à les vaincre que vous devez l'employer. Vous êtes appelés non à jouir, mais à combattre; non à vous enivrer de l'admiration du monde, mais à vous humilier dans le sentiment de vos péchés. »

Telles sont, ô mes jeunes frères et mes jeunes sœurs, les deux voix qui vous appellent à l'entrée de la vie, et vous sollicitent dans deux directions opposées. Laquelle de ces deux voix voulez-vous, laquelle devez-vous écouter?... Je voudrais vous aider aujourd'hui à résoudre cette question sérieuse, solennelle, à laquelle est suspendu tout votre avenir. Puissé-je, avec le secours de ce Dieu que j'implore du fond du cœur, parvenir à vous démontrer que tous les motifs qui peuvent agir sur le cœur de l'homme se réunissent pour vous porter du côté où la bible vous appelle; que la raison, que votre intérêt, que toutes les nobles tendances de votre nature morale vous pressent à la fois d'écouter la voix du Seigneur, et de repousser la voix du monde!

Je dis qu'il est raisonnable de se souvenir de son créateur aux jours de sa jeunesse, de s'occuper sérieusement de religion dès notre entrée dans la vie. Au premier abord, je l'avoue, cette assertion peut paraître un paradoxe, et il semble qu'il y a quelque chose de fondé dans cette maxime du monde que la jeunesse est l'âge des plaisirs. Il semble que cet âge où les impressions sont les plus vives, où les passions

ont toute leur force, les organes toute leur fraîcheur, l'imagination toute sa puissance, le cœur toute sa capacité d'aimer, il semble, dis-je, que cet âge où l'homme se sent porté avec une force presque irrésistible vers le monde extérieur, doive être donné en effet au monde et à ses jouissances. Mais il suffit d'un instant de réflexion pour sentir qu'une pareille manière de raisonner est fausse autant qu'elle est dangereuse. Ce raisonnement, fondé sur les dispositions naturelles à la jeunesse, serait juste si l'existence de l'homme était bornée à cette vie. Si tout finissait pour nous à la mort, si toute notre félicité se concentrait entre le berceau et la tombe, alors, j'en conviens, il serait parfaitement raisonnable d'oublier les réalités sérieuses aux jours de notre jeunesse, et d'accumuler le plus de jouissances possible dans cette jeunesse qui ne reviendra plus. Mais s'il est vrai, comme la parole de Dieu le déclare, et comme le confirme notre conscience, que nous sommes des êtres immortels; s'il est vrai que toute la vie présente n'est que l'enfance de notre jeunesse éternelle, si la terre n'est que le marchepied du ciel, alors l'affaire essentielle pour nous, la seule chose vraiment nécessaire, c'est de nous préparer à l'éternité; et il serait insensé d'attendre pour songer à cette éternité que nous soyons déjà avancés dans la vie. Dès notre entrée dans la vie, dès que nous sommes capables de discerner le bien du mal, dès que nous sommes en état

de comprendre les choses de l'âme, c'est alors qu'il faut nous en occuper. Laisser de côté pendant la jeunesse la pensée de Dieu et de l'éternité pour ne songer qu'au monde et à ses plaisirs, ce serait oublier l'essentiel pour l'accessoire; ce serait agir comme un homme qui négligerait de s'assurer une immense fortune pour s'amuser avec un hochet d'enfant. Par cela même que la religion touche à cette vie éternelle qui est notre véritable vie, ce doit être la première chose qui nous occupe à notre entrée dans la carrière. Il y a donc une sagesse divine, il y a une haute et sublime philosophie dans cette exhortation de l'Ecriture : « souviens-toi de ton créateur *aux jours de ta jeunesse.* »

Mais peut-être cette considération, tirée de la nature des choses, a-t-elle un caractère trop abstrait pour frapper vos esprits. Je m'empresse d'en ajouter une autre tirée de votre intérêt. Votre intérêt le plus sérieux, le plus pressant, est d'accord avec la raison pour vous engager à donner votre cœur au Seigneur dès votre jeunesse.

En effet, le plus puissant de tous vos intérêts, c'est votre intérêt éternel. La chose la plus importante pour vous, celle qu'on peut appeler à bon droit la seule chose nécessaire, c'est que votre âme soit sauvée. Or, vous n'êtes pas actuellement en état de salut : et vous le sentez bien, jeunes gens et jeunes filles qui ne

vivez pas encore pour le Seigneur, mais pour le monde. Vous sentez que pour être sauvés vous avez besoin d'un changement, d'une conversion : mais vous renvoyez cette conversion à l'avenir. Plus tard, quand vous serez au déclin de la vie, les circonstances, pensez-vous, seront plus favorables, le sacrifice deviendra moins difficile : et c'est alors que vous comptez vous occuper de votre conversion et de votre salut. Ainsi votre salut dépend d'un changement, et ce changement dépend de l'avenir... Mais l'avenir ne dépend pas de vous. Vous ne pouvez pas disposer de la moindre portion de l'avenir. Vous ne savez pas si vous vivrez jusqu'à ce moment auquel vous ajournez votre conversion. Vous ne savez pas si vous vivrez dans dix ans, ni dans un an, ni dans un mois, ni dans une semaine, ni dans un jour. A toute heure, en tout lieu, sous toutes les formes, la mort plane sur votre tête : elle a mille moyens de vous enlever cet avenir qui fait tout votre salut. Une mort dans la jeunesse n'est pas chose si rare; et il ne faut pas reprendre vos souvenirs de bien haut pour en trouver des exemples qui vous touchent d'assez près. Toutes les années il y en a dans tous les pays un certain nombre : qui sait si le doigt de Dieu n'a pas marqué d'avance l'un de vous pour fournir dans notre pays un de ces exemples?.... Il n'est donc rien de plus incertain, ni dont vous puissiez moins disposer, que l'avenir. Et c'est à cet avenir incertain et inconnu que vous abandonnez

la décision de votre sort éternel! c'est sur cette base flottante et sans appui que vous fondez l'édifice où vous habiterez à toujours! vous ne voudriez pas confier au hasard de l'avenir le soin de votre bonheur terrestre, et vous lui abandonnez celui de votre salut! Est-ce là, mes jeunes frères et sœurs, une conduite conforme à votre intérêt véritable? est-il sage, est-il prudent de jouer votre éternité sur une chance inconnue de vie ou de mort, de maladie ou de santé? et quand vous n'auriez contre vous que l'incertitude de l'avenir, ne serait-ce pas agir contre vos premiers intérêts que de renvoyer votre conversion?

Mais pour vous faire mieux sentir le danger de ce renvoi, je veux bien supposer un moment que vous puissiez compter sur l'avenir, et que vous soyez assurés de conserver la vie jusqu'au moment où vous projetez de vous convertir : même alors, mes chers amis, votre espérance de conversion serait chimérique et illusoire. Car cette conversion deviendra plus difficile à mesure que vous la renverrez davantage; et si les motifs qui la sollicitent ne triomphent pas aujourd'hui de vos résistances, il n'y a pas de raison pour qu'ils en triomphent jamais. Cela résulte de la nature même de l'homme, et de la puissance inévitable des habitudes. Il est dans la nature de l'homme qu'une habitude quelconque devient plus difficile à vaincre ou à contracter à mesure qu'on avance dans la vie. Ce qui était facile dans la jeunesse devient difficile

dans l'âge mûr, et plus difficile encore pour le vieillard. C'est ainsi que le jeune homme apprend sans peine une langue étrangère; mais le même travail est très-difficile pour l'homme fait, et absolument impossible pour le vieillard. Cela est vrai aussi des habitudes relatives à la piété. La vie chrétienne est pour vous une langue étrangère. Pour apprendre cette langue, vous avez certaines habitudes à vaincre et des habitudes contraires à acquérir. Pour accomplir cette double tâche, vous êtes placés d'autant plus favorablement que vous êtes moins avancés dans la vie. A mesure que vous passerez ou de la jeunesse à l'âge mûr, ou de l'âge mûr à la vieillesse, les habitudes contraires à la piété deviendront plus fortes et plus nombreuses, l'activité de votre esprit se concentrera de plus en plus dans les intérêts matériels, votre conversion sera plus difficile et moins probable. Il est donc vrai, quoi qu'en dise le monde, que la jeunesse est l'âge de la vie le meilleur pour la conversion. Il faut profiter de cet âge, si fugitif et si précieux, où le cœur, dans son ardeur généreuse, dans toute la fraîcheur de ses sentiments, ne demande qu'à se donner, il faut en profiter, chers amis, pour vous donner tout entiers au Seigneur. Plus tard vous ne le pourriez plus; plus tard viendraient ces « jours mauvais » dont parle le Saint-Esprit, où vous diriez : « je n'y prends plus de plaisir. » Plus tard vous ne pourriez plus secouer ce fardeau de l'indifférence re-

ligieuse, des préoccupations terrestres et matérielles, qui se seraient accumulées sur votre âme jour à jour durant de longues années. Après une longue vie passée dans l'indifférence religieuse, vous reconnaîtriez avec douleur peut-être qu'il n'est plus temps pour vous de changer. Heureux, diriez-vous alors, ceux qui peuvent sentir vivement les choses de la foi : quant à nous, nous reconnaissons bien la vérité de tout ce qu'on nous dit, nous sommes forcés de nous condamner nous-mêmes ; mais nous avons perdu la faculté d'éprouver des impressions profondes et durables. Voilà, mes chers amis, ce qui vous attend dans cet avenir auquel vous ajournez votre conversion. L'ajourner, c'est presque la rendre impossible. L'avenir ne vous apportera rien que vous ne possédiez déjà aujourd'hui. Dans vingt ans, dans quarante ans, rien n'aura changé du côté des motifs qui sollicitent votre conversion ; la valeur des objets de la foi sera la même qu'aujourd'hui : le salut de votre âme ne sera pas plus nécessaire; l'éternité ne sera pas plus solennelle, ni le ciel plus désirable, ni l'enfer plus à craindre. Mais de votre côté quelque chose aura changé : les habitudes contraires à la piété seront plus fortes et plus nombreuses, et il sera devenu plus difficile d'y renoncer. Ainsi les obstacles à la conversion auront augmenté d'un côté, sans que la force des motifs à vous convertir ait augmenté de l'autre. Si donc aujourd'hui ces motifs ne peuvent pas triompher de ces

obstacles, comment pourraient-ils triompher alors d'obstacles plus considérables? Il devient donc presque impossible que vous soyez jamais en état de salut si vous n'y travaillez pas aujourd'hui, si vous ne vous souvenez pas de votre créateur aux jours de votre jeunesse.

Je pourrais aller plus loin encore, et poussant les choses à l'extrême pour vous faire encore mieux toucher au doigt la folie et le danger du renvoi de la conversion, je pourrais vous démontrer que, dans la supposition même où, par une exception unique dans l'histoire de l'humanité, vous eussiez pu échapper à l'influence inévitable des habitudes, même alors votre espérance d'une conversion à venir serait chimérique et illusoire. Je pourrais vous dire que la conversion n'est pas une œuvre qui dépende de vos propres forces, que c'est la grâce de Dieu qui seule peut l'accomplir en vous, et que cette grâce vous n'en disposez pas : vous ne pouvez pas ajourner son œuvre au gré de votre bon plaisir, et lui dire comme Félix à Paul : « pour le présent va-t'en : quand j'aurai du loisir je te rappellerai. » Je pourrais vous dire, appuyé sur de tristes expériences en même temps que sur la parole de Dieu, que sa patience a des bornes, que cette grâce toute-puissante qui aujourd'hui vous prévient, vous appelle, vous offre la conversion et le salut, qui met entre vos mains tous les trésors de la vie éternelle, que cette grâce qui vous

promet tout pour aujourd'hui, ne vous promet rien pour l'avenir; qu'elle n'attendra pas toujours à la porte de votre cœur qu'il vous convienne d'écouter sa voix, qu'elle va se lasser et s'éloigner si vous la négligez plus longtemps. Je pourrais vous rappeler ces paroles du Seigneur pleurant sur Jérusalem : « ô si tu eusses connu, *dans ce jour qui t'était donné*, les choses qui appartiennent à ta paix ! mais désormais elles sont cachées devant tes yeux : » preuve évidente qu'il y a pour les âmes un temps de visitation et de salut, après lequel il est trop tard [1]. Je pourrais même vous citer des exemples effrayants de personnes qui, après avoir repoussé ou dédaigné la grâce de Dieu pendant leur vie, l'ont vainement cherchée à l'heure de la mort. Je pourrais ainsi vous démontrer, avec une évidence surabondante, qu'une conversion volontairement ajournée est, selon toutes les probabilités humaines, une conversion impossible ; que la question de savoir si vous voulez vous souvenir de votre créateur aux jours de votre jeunesse revient à celle-ci : voulez-vous perdre votre âme ou la sauver ? et que j'avais deux fois et trois fois raison d'affirmer que votre intérêt le plus pressant vous engage à donner votre cœur au Seigneur, à le lui donner sans retard, à présent même, aux beaux jours de votre vie.

[1] Luc, XIX, 41, 52. Voyez encore Esaïe, LV, 6. Psaume XXXII, 6. Prov., I, 24-28.

Mais je rougis de m'appesantir aussi longtemps sur des considérations d'intérêt. Oh ! qu'il me tarde de laisser là tous ces raisonnements qui ne s'adressent qu'à l'égoïsme, tous ces tristes calculs fondés sur l'intérêt, et de faire appel dans vos cœurs à un mobile plus généreux, à la reconnaissance, à l'amour que vous devez éprouver pour un Dieu sauveur ! qu'il me tarde de te faire intervenir dans la cause que je plaide, et de t'appeler à mon aide pour entraîner mes jeunes auditeurs, sauveur adorable et bien-aimé, toi dont je n'ai pas encore prononcé le nom, et dont la fête d'aujourd'hui nous rappelle la mort sanglante, cette mort dont le seul mobile fut l'amour ! Que vais-je vous parler d'intérêt, quand la croix de Jésus-Christ est dressée devant vos yeux ! Qui d'entre vous, jeunes frères et sœurs, aura le triste courage de mesurer, de marchander son dévouement à un sauveur qui l'a tant aimé ! Ah ! ce sauveur n'a pas calculé ni marchandé avec vous, il n'a pas mesuré ce que lui coûterait son amour, quand pour vous sauver il a changé son trône de gloire contre une croix ; quand il a quitté pour les humiliations de la terre une félicité immense, parfaite, éternelle ; quand il vous a donné toute sa vie, une vie qui s'est consumée lentement dans les souffrances et terminée par la plus cruelle des morts ; quand il a fait tout cela, lui le créateur, le roi des rois, le seigneur des seigneurs,

pour vous sa créature, imperceptible vermisseau dans l'immensité de son univers ; lui le saint des saints, dont les yeux sont « trop purs pour voir le mal, » pour vous qui étiez ses ennemis par vos péchés ! Et vous, en présence d'un tel amour, vous refuseriez de quitter pour lui les faux biens de la terre et les courtes joies du péché ; vous iriez calculer, avec une mercenaire exactitude, ce que vous pouvez lui accorder ou lui refuser sans compromettre votre salut ; votre seule crainte serait de faire trop pour lui, de lui trop donner ; vous renverriez le plus possible le moment de vous consacrer à lui ; vous vous laisseriez arracher comme par force tout ce que vous donnez à Dieu, vous lui disputeriez pied à pied votre cœur et votre vie ; vous voudriez ne lui abandonner que les tristes restes d'une vie usée déjà dans le service du monde : ce seraient les mauvais jours de votre vieillesse, ce serait une vie déjà à demi glacée par la mort, ce seraient les débris de vous-mêmes que vous aspirez à lui consacrer ! Ah ! mes chers amis, si vous en agissiez ainsi, quand bien même, par impossible, il serait temps encore de vous convertir à la fin de votre vie, vous vous prépareriez pour l'avenir des regrets douloureux et des larmes amères. Le regret le plus amer que puisse éprouver celui qui se convertit dans l'âge avancé, c'est d'avoir passé une longue vie loin du service du Seigneur, et de ne pouvoir plus ramener sa jeunesse pour la lui donner.

Si vous avez un cœur capable de sentir et d'aimer ; si jamais vous avez compris ce qu'il y a de délicat, de généreux, de désintéressé dans l'amour, ne balancez plus, ne calculez plus, donnez à un si tendre ami vie pour vie, cœur pour cœur, renoncement pour renoncement, dévouement sans réserve pour dévouement sans réserve. Estimez-vous trop heureux de pouvoir lui donner encore votre jeunesse, vos forces, votre ardeur, la fleur de votre vie, d'avoir encore beaucoup à lui sacrifier ; et n'attendez pas, de peur que le sacrifice ne soit moins grand, qu'il ne réponde plus au besoin de votre amour ! L'amour porte en lui-même sa propre récompense : il se plaît dans les sacrifices, et plus le sacrifice est grand, plus il y trouve de douceur. Quel précieux privilége de pouvoir encore vous donner à Dieu tout entiers ! qu'y a-t-il de plus beau sous le soleil qu'une jeunesse consacrée à Dieu ! quel sort plus digne d'envie que celui d'un jeune homme qui, dans l'âge des passions, triomphe de ses passions ; d'une jeune fille qui, dans l'âge où le monde l'entoure de ses séductions, renonce aux séductions du monde, pour se donner à Jésus-Christ sans réserve et sans partage ! Ah ! lorsqu'en présence de Dieu seul et des anges du ciel qui vous contemplent, dans la solitude de votre cabinet et dans le secret de la prière, vous fléchissez les genoux devant le Dieu qui vous a aimés ; quand, pressés par les compassions de votre père céleste, vous lui pro-

mettez, dans la sincérité de votre cœur, de lui être fidèles jusqu'à la mort et de lui tout sacrifier; quand vous prenez l'engagement, vis-à-vis de votre conscience, de fuir une tentation qui vous entraîne, d'arracher de votre cœur une convoitise coupable, de crucifier ces péchés qui ont crucifié votre sauveur; quand vous répandez votre cœur à ses pieds comme Marie, et que vous pouvez lui dire comme Pierre : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime! » — dites-le-nous, jeunes serviteurs et jeunes servantes de Jésus-Christ, ce que vous éprouvez dans ces moments-là ne vaut-il pas mille fois mieux que toutes les joies de la terre et tous les applaudissements du monde? Mes amis, laissez donc les joies du monde et cherchez les joies de la foi, les joies de l'amour de Jésus. Goûtez l'ineffable bonheur d'aimer de toutes les puissances de votre âme celui qui vous a aimés le premier quand il s'est donné pour vous, et qui chaque jour encore vous environne, vous presse, vous comble des témoignages de son amour. Accueillez cette voix si douce et si pénétrante qui vous crie : « Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur! ne crieras-tu point désormais vers moi : mon père, tu es le conducteur de ma jeunesse! [1]. »

Quelle crainte pourrait vous arrêter encore et vous faire hésiter, ô mes jeunes frères et sœurs, à vous

[1] Prov., XXIII, 26. Jér., III, 4.

donner sans réserve à Jésus-Christ? Craindriez-vous, en vous consacrant dès à présent à son service, d'assombrir les beaux jours de votre vie, de vous faire une jeunesse austère et triste? Ah! si telle était votre pensée, que vous auriez mal compris la nature et le caractère de la vie chrétienne! Bien loin que vous puissiez être malheureux dans cette vie-là, c'est là seulement que vous pouvez trouver le bonheur, la sérénité, la pure et véritable joie. Les dissipations du monde vous ont-elles jamais donné un vrai bonheur? que laissent-ils après eux ces plaisirs bruyants et étourdissants qui vous font oublier Dieu, sinon la satiété, la fatigue, et le sentiment amer que vous n'avez pas employé votre temps d'une manière utile, approuvée de Dieu, digne d'une créature morale et immortelle? Pour les joies de la piété, c'est tout le contraire. Quand vous vivrez d'une vie de devoir, de bonnes œuvres, de prière, de saintes lectures, de renoncement, de lutte contre vos passions; quand vous chercherez vos meilleures joies dans les œuvres de la charité; quand vous pratiquerez cette dévotion pure et sans tache dont parle l'apôtre, qui consiste à visiter la veuve et l'orphelin dans leurs afflictions et à vous préserver de la corruption du monde, — alors, et seulement alors, vous serez véritablement et profondément heureux. Heureux dans le sentiment que vous accomplissez votre devoir et la destination immortelle pour laquelle Dieu vous plaça sur la terre;

heureux dans le sentiment que votre vie est une vie utile, généreuse, dévouée à la gloire de Dieu et au bien des hommes ; heureux dans le sentiment que Dieu vous aime, qu'il n'y a plus pour vous de condamnation, et que, dussiez-vous mourir aujourd'hui même, votre place est marquée avec Jésus dans le paradis ! L'approbation de votre conscience et de votre Dieu vaudra bien les joies fugitives du péché. Les bénédictions des pauvres que vous aurez secourus, des malades et des affligés que vous aurez consolés ; les prières qu'ils feront monter pour vous au trône de la grâce, tout cela vaudra bien les applaudissements du monde, et les couronnes sitôt flétries qu'il pourrait placer sur votre tête. D'ailleurs le monde lui-même ne peut s'empêcher d'honorer les jeunes gens religieux. A la jeunesse légère et frivole, il prodigue ses applaudissements perfides et ses flatteries mensongères : mais il réserve pour la jeunesse pieuse son estime et son respect.

Il est donc vrai que tous les motifs possibles se réunissent pour vous presser de donner dès aujourd'hui votre cœur au Seigneur, de vous souvenir de votre créateur aux jours de votre jeunesse. Vous savez à présent quelle est la voix qu'il vous faut écouter et suivre, celle de la bible ou celle du monde. Vous souvenir de votre créateur, c'est aussi vous souvenir de votre sauveur : car le Dieu qui vous donna l'existence

est aussi le Dieu qui vous a sauvés. Ce jour, plus qu'un autre, vous appelle à vous souvenir de votre sauveur, et la cène à laquelle vous allez participer est une voix nouvelle qui s'unit aux paroles de notre texte et qui vous crie avec nous : Souvenez-vous de votre Dieu ! « Faites ceci *en mémoire* de moi ; » telles furent les paroles de Jésus quand il institua la sainte cène. Venez donc, chers amis, à la table sacrée, pour vous souvenir de Jésus.

Souvenez-vous de la charité de Jésus. « Etant riche il s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis. Il allait de lieu en lieu faisant du bien. Lorsqu'on lui disait des outrages, il n'en rendait point, et quand on lui faisait du mal, il n'usait point de menaces. Personne n'a un plus grand amour sur la terre que de donner sa vie pour ses amis : mais Christ a fait éclater son amour envers nous en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, il est mort pour nous. »

Et vous, à son exemple, jeunes disciples de Jésus, « marchez dans la charité. Ajoutez à la piété l'amour fraternel, et à l'amour fraternel la charité. N'ayez tous qu'un même sentiment, étant pleins de compassion l'un envers l'autre, vous entr'aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux. Si l'un a sujet de se plaindre de l'autre, comme Christ vous a pardonné, vous aussi usez-en de même. Aimez votre prochain comme vous-mêmes. Tout ce que vous vou-

lez que les hommes vous fassent, faites-le de même pour eux; comme Christ a donné sa vie pour vous, soyez prêts aussi à donner votre vie pour vos frères. »

Souvenez-vous de l'humilité de Jésus. Lui qui était « la splendeur de la gloire du père et l'image empreinte de sa personne, » lui qui « soutenait toutes choses par sa parole puissante, » lui qui « était avec Dieu et qui était Dieu, » il s'est « anéanti lui-même, ayant pris la forme d'un serviteur, fait à la ressemblance des hommes; et ayant paru comme un simple homme il s'est abaissé lui-même, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. »

Et vous, à son exemple, jeunes disciples de Jésus, « n'aspirez point aux choses relevées, mais marchez avec les humbles. Ne soyez point sages à vos propres yeux. Soyez parés d'humilité. Que chacun de vous, par humilité, estime les autres plus excellents que lui-même. Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous sont commandées, dites : nous sommes des serviteurs inutiles, car nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire. Souvenez-vous que vous n'avez rien que vous ne l'ayez reçu du Seigneur, et que, si quelqu'un pense être quelque chose, encore qu'il ne soit rien, il se séduit lui-même. »

Souvenez-vous de la pureté de Jésus. Il est « l'agneau sans tache. » Il a été fait « semblable à nous en toutes choses excepté le péché. » Il a pu dire en face à

ses ennemis : « qui de vous me convaincra de péché? » Ce n'est pas seulement son amour pour les pécheurs qui l'a fait monter sur la croix, c'est aussi son horreur pour le péché : car il a voulu verser tout son sang plutôt que de laisser le péché sans châtiment.

Et vous, à son exemple, jeunes disciples de Jésus, « ayez en horreur le mal, vous tenant fortement attachés au bien. Ne vous conformez point au siècle présent : mais soyez transformés par le renouvellement de votre esprit, et offrez vos corps à Dieu en sacrifice vivant et saint. Abstenez-vous des convoitises de la chair qui font la guerre à l'âme. Qu'aucune souillure ne soit même nommée parmi vous, ainsi qu'il convient à des saints. Abstenez-vous de toute apparence de mal. Fuyez les désirs de la jeunesse. Que personne n'ait sujet de mépriser votre jeunesse: mais soyez le modèle des fidèles en paroles, en conduite, en pureté. »

Souvenez-vous du zèle de Jésus. Le zèle pour la maison de son père « le dévore, » selon la parole d'un prophète; seul contre une multitude, armé seulement de son zèle, il chasse les profanateurs du temple de Dieu. Il se lève avant l'aurore pour s'en aller sur la montagne prier son père; toutes ses journées sont remplies par le service de Dieu, tous ses moments sont occupés par les travaux de son ministère, à tel point qu'il oublie même la nourriture et le repos.

Et vous, à son exemple, jeunes disciples de Jésus, « soyez en tout temps zélés pour le bien. Soyez fervents d'esprit, servant le Seigneur. Quelque chose que vous fassiez, faites-la de tout votre cœur, comme pour le Seigneur. Hâtez-vous et ne différez point à garder ses commandements. Pendant que vous en avez le temps, faites du bien à tous, et principalement aux membres de la famille de la foi. Ne faites cas de rien, et que votre vie même ne vous soit point précieuse, pourvu qu'avec joie vous acheviez votre course et la tâche que vous avez reçue du Seigneur Jésus ! »

Voilà, mes chers amis, les devoirs que vous prêche le souvenir de votre sauveur, et dont vous allez prendre l'engagement devant l'église et devant Dieu. La voici venue l'heure solennelle et douce, l'heure de trouble et de joie, l'heure à la fois crainte et désirée, où vous allez vous consacrer au Seigneur. Jamais, dans votre vie entière, vous ne trouverez un jour comme celui-ci : puissiez-vous en tirer tous les trésors de grâce qu'il renferme, et puisse-t-il marquer à jamais dans vos souvenirs comme un jour de bénédiction ! Pénétrez-vous de la solennité de la promesse que vous allez faire. Contemplez par la foi cette « nuée de témoins » qui vous environnent, selon la parole de l'apôtre [1]. Ce n'est pas seulement cette

[1] Héb., XII, 1.

église, ce ne sont pas seulement vos pasteurs, vos parents, vos frères, vos sœurs, tous ces amis qui partagent votre émotion et qui unissent dans ce moment leurs prières à vos prières, ce ne sont pas eux seuls qui vont recevoir vos serments. Levez vers le ciel les yeux de la foi, vous y verrez d'autres témoins, d'autres frères et d'autres sœurs qui, déjà glorifiés et affranchis du combat de la vie, vous parlent encore par leur souvenir, vous encouragent par leur exemple à marcher sur leurs traces. C'est Abraham, le père et le modèle des croyants, qui vous apprend à espérer même contre toute espérance; c'est David, qui a dit avant vous et comme vous, confiant dans la force de son Dieu : « je le jure et je le tiendrai, de garder les ordonnances de ta justice; » c'est Pierre, qui vous appelle à imiter son zèle, en évitant sa présomption; c'est Jean, le disciple que Jésus aimait, qui vous prêche par son exemple le bonheur qu'il y a d'aimer Jésus; c'est Marie, qui répandait aux pieds du sauveur le parfum de son amour, et qui a choisi la bonne part qui ne lui sera jamais ôtée; c'est Dorcas, qui était « pleine de bonnes œuvres, » et dont les veuves, qu'elle avait habillées et secourues, racontaient la vie en pleurant; c'est Perside, à qui saint Paul rendit ce glorieux témoignage, qu'elle avait « beaucoup travaillé pour le Seigneur; » et tant d'autres de nos frères et sœurs glorifiés que je ne puis pas nommer, mais qui sont tous présents au

milieu de nous par le souvenir de leur foi. Il y a d'autres témoins encore de l'engagement que vous allez prendre. Au-dessus de la multitude des fidèles glorifiés j'aperçois une autre multitude, celle des anges, ces esprits célestes qui se tiennent « par mille millions devant le trône de l'ancien des jours. » Anges, qui vous réjouissez de la conversion des pécheurs, tressaillez aujourd'hui d'une joie divine, célébrez dans vos alléluias éternels la solennité qui consacre de nouveaux disciples au Dieu qui est amour. Et toi, père céleste qui es aussi un de nos témoins, toi qui, au-dessus des élus et des anges, te plais aussi à contempler nos bien-aimés catéchumènes, parle dans ce moment à leur cœur, encourage-les par la voix de ton amour, dis-leur que si tu réclames d'eux un engagement sacré, tu les aideras toi-même à le remplir!

Venez donc, confiants dans ce secours divin, vous « qui êtes notre joie et notre couronne, » vous « que nous chérissons d'une affection cordiale en Jésus-Christ, » venez sans crainte et sans inquiétude promettre au Seigneur de lui être fidèles. Ne regardez pas à vous-mêmes ni à votre faiblesse, mais à Dieu et à sa force. Levez vers le ciel des yeux pleins de confiance et de joie, comme il convient à des rachetés de Jésus-Christ. « Vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte : mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous

crions abba, père! » Venez écrire vos noms dans le livre de vie à côté des serviteurs de Dieu de tous les temps, et leur donner aujourd'hui un bienheureux rendez-vous dans les tabernacles éternels! » Amen.

Avril 1848.

LE SECRET DE LA PAIX.

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne : que votre cœur ne soit point agité ni craintif.

(Jean, XIV, 27.)

Les paroles que vous venez d'entendre sont les adieux que le sauveur, prêt à mourir, laissait à ses disciples bien-aimés. Il était d'usage en Orient, — et cet usage existe encore — lorsque des amis se séparaient pour un temps plus ou moins long, qu'ils se souhaitassent mutuellement la paix, c'est-à-dire la prospérité. Fidèle à cet usage sacré, le sauveur, au moment où il va quitter ses amis, leur laisse pour adieu sa bénédiction. Mais cette bénédiction n'est pas comme celle qu'un ami ordinaire laisse à ses amis : Jésus ne donne pas sa paix « comme le monde la donne; » sa bouche n'exprime pas un souhait stérile

et sans efficace : la paix qu'il souhaite à ses disciples, il est puissant pour l'accomplir dans leur cœur et dans leur vie; car il est lui-même la source de la paix. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne : que votre cœur ne soit point agité ni craintif. »

Tel est donc l'héritage que Jésus promet à ses disciples, et dans leur personne à tous les fidèles : la paix. Ce mot peint admirablement le caractère du bonheur dont jouit le vrai chrétien. La paix : c'est-à-dire un bonheur tranquille, solide, assuré, à l'épreuve de toutes les agitations, et que rien ne pourra jamais troubler d'une manière durable. Celui qui possède ce bonheur-là n'a plus rien à craindre, ni rien à désirer; rien de ce qui est véritablement bon ne saurait jamais lui manquer.

Cette paix du fidèle est inébranlable, parce qu'elle repose sur la réconciliation avec Dieu par la croix de Jésus-Christ. « C'est lui, » nous dit l'apôtre, « qui est notre paix et qui a renversé le mur de séparation, ayant fait la paix par le sang de sa croix; par elle il a détruit l'inimitié entre nous et Dieu, et il est venu évangéliser la paix à ceux qui étaient loin, comme à ceux qui étaient près. » D'abord la paix avec Dieu, la réconciliation de l'homme pécheur avec la justice éternelle; et ensuite, comme conséquence infaillible de cette première paix, la paix intérieure, le bonheur de l'âme qui sait que Dieu est son père, et qu'il n'y

a plus pour elle de condamnation. Comment ne serait-elle pas solide, comment ne serait-elle pas inébranlable, cette paix qui repose sur l'amour éternel du Père et sur le sacrifice ineffable du Fils ! Si quelque puissance au monde peut faire que Christ ne soit pas mort sur la croix, alors elle pourra renverser la paix du fidèle qui met en Christ son espérance.

Mais mon but n'est pas aujourd'hui, mes frères, d'insister auprès de vous, comme je l'ai déjà fait dans d'autres occasions, sur l'excellence et la profondeur de cette paix qui est en Christ. Je voudrais envisager mon sujet uniquement par son côté pratique ; je voudrais rechercher avec vous quels sont les moyens de conserver et d'augmenter encore dans vos cœurs cette paix dont la source est dans la croix de Jésus-Christ. Ceux-là même qui ont cru de cœur à l'évangile et qui ont commencé à goûter la paix de Jésus, savent combien facilement elle est troublée dans nos cœurs par les misères de la vie présente. Quand nous remontons à la source de notre espérance, nous sentons bien qu'il y a au fond de notre âme, par-dessous toutes les agitations de la surface, un calme profond, une espérance « qui ne confond point, » une paix solide et éternelle; nous sentons bien que, quoi qu'il arrive, rien au monde ne peut nous séparer de cet amour éternel que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ; mais dans la pratique de la vie, dans le combat de

chaque jour, il arrive trop souvent que notre paix est momentanément troublée; notre espérance, sans se perdre entièrement, s'affaiblit et s'obscurcit; le soleil de notre âme se voile de nuages. Qu'y a-t-il à faire pour porter remède à ce mal que nous connaissons tous par expérience? quels sont les meilleurs moyens à employer pour conserver plus habituellement cette paix si précieuse; pour empêcher qu'elle ne soit troublée à chaque instant par les agitations, par les inquiétudes, par les épreuves et les souffrances de la vie présente?

En méditant sur ce sujet important, j'ai reconnu que la condition de la vraie paix se résume dans un seul point : mettre notre volonté en harmonie avec la volonté de Dieu; vouloir en toute occasion, sincèrement et complètement, ce que Dieu veut : rien de plus, rien de moins. Quand nous ne goûtons point la paix, en d'autres termes quand nous ne sommes pas intérieurement heureux, cela provient toujours d'un désaccord entre notre volonté et celle de Dieu. L'harmonie entre la volonté du créateur et celle de la créature, voilà l'état de choses normal et celui qui seul peut amener avec lui le bonheur; du moment que cet accord de volontés n'existe plus, l'ordre moral est renversé, la paix est troublée, il en résulte inévitablement des conséquences de malheur; et comme le créateur ne peut pas être atteint dans le bonheur ineffable dont il jouit, c'est la créature qui

est malheureuse. Le péché n'est pas autre chose que la destruction de cette harmonie entre nous et Dieu : de là toutes les conséquences fatales qu'il entraîne pour le pécheur. Pour que ces suites funestes du péché soient effacées, pour que l'homme pécheur puisse revenir à l'état de bonheur et de paix, il faut que sa volonté soit ramenée à l'harmonie, à l'unité avec la volonté de Dieu : c'est là le but de l'œuvre de Christ. Il faut être en paix avec Dieu pour être en paix avec soi-même. Travaillons donc de tous nos efforts à mettre notre volonté d'accord avec celle de Dieu ; c'est le seul moyen de posséder la paix, mais ce moyen est infaillible.

La volonté de Dieu se manifeste à notre égard de deux manières différentes : d'un côté par les évènements de notre vie, qui dépendent de sa direction souveraine ; de l'autre par les lois morales qu'il nous a données. A ces deux égards, il nous faut travailler à identifier notre volonté avec celle de Dieu.

Il faut d'abord n'avoir qu'une même volonté avec Dieu pour ce qui concerne les évènements de notre vie. Evidemment nous ne pouvons être en paix qu'autant que les évènements concorderont avec nos désirs. S'il nous arrive une chose et que nous en désirions une autre, nous ne pouvons pas être heureux, nous ne pouvons pas être en paix. S'il dépendait de nous de diriger les circonstances de notre vie, nous pourrions chercher la paix en arrangeant les

évènements au gré de nos désirs. Mais cette direction des évènements ne dépend pas de nous : ils sont dispensés par un pouvoir suprême qui agit sans nous consulter. Nous ne pouvons ni assurer le succès de nos entreprises, ni empêcher la maladie de nous atteindre, ni prolonger d'un seul jour notre vie ou la vie d'un être bien-aimé. Il n'est donc qu'un seul moyen d'arriver à l'accord désiré : puisque nous ne pouvons pas régler les évènements sur nos désirs, il faut régler nos désirs sur les évènements; il faut en venir, non pas seulement à recevoir avec résignation et comme un mal nécessaire, les épreuves de la vie, mais à aimer ces épreuves, à voir en elles un bien véritable, à pouvoir dire comme David : « il m'est bon d'être affligé; » il faut percer par le regard de la foi la rude écorce qui enveloppe certains évènements de notre vie, pour chercher sous un mal apparent et passager un bien véritable et éternel.

Pour cela, il faut d'abord nous pénétrer profondément de cette grande vérité que tous les évènements de notre vie, sans en excepter un seul, petits ou grands, heureux ou malheureux, qu'ils soient amenés par la nature des choses ou qu'ils aient pour cause seconde la volonté humaine, sont l'expression de la volonté de Dieu. Dieu est partout : la même volonté souveraine et intelligente qui régit le cours des astres, intervient dans les plus minimes détails de notre vie. Rien n'arrive sans que Dieu ait dit : je le

veux; non pas même la mort d'un passereau, ni la chute d'un cheveu de notre tête. N'accordons rien au hasard, cette puissance aveugle; rien à la fatalité, cette puissance tyrannique et cruelle; et quant à la volonté humaine, disons-nous bien qu'elle n'agit que sous le contrôle de la volonté divine, et dans les limites que celle-ci lui a tracées d'avance. Attribuons hardiment toutes choses à Dieu lui-même, ramenons-les immédiatement à sa direction souveraine, sachons voir constamment dans tout ce qui nous arrive la main de Dieu et la volonté de Dieu. Cette foi pratique dans la Providence sera déjà un élément de paix intérieure; et il nous deviendra plus facile d'accepter les épreuves de la vie, quand à travers chacune de ces épreuves nous verrons Dieu.

Rappelons-nous ensuite que la volonté de Dieu est toujours « bonne, agréable et parfaite, » soit que nous le comprenions ou que nous ne le comprenions pas; que cette volonté est toujours pleine d'amour à notre égard, et qu'elle ne peut avoir en vue que notre bien; rappelons-nous que « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu; » que celui qui nous a donné Jésus a promis de nous donner avec lui « toutes choses; » et qu'après une preuve d'amour aussi éclatante, aussi merveilleuse que le sacrifice de Jésus-Christ, tout ce que Dieu ordonne ou permet à notre égard ne peut être permis ou ordonné que dans des vues

d'amour. Comment notre volonté ne serait-elle pas conforme aux évènements de notre vie, même aux épreuves les plus douloureuses, si nous sommes persuadés que ces épreuves sont toujours l'expression de la volonté d'un père, d'un père plein de tendresse et de sollicitude pour ses enfants? Peut-être nous ne comprenons pas encore comment ces épreuves pourront amener notre bien : mais qu'importe, si nous *savons* pourtant qu'elles sont un bien, et si nous avons confiance en l'amour de Dieu?

Pour faciliter en nous cette heureuse disposition qui nous fait accepter en paix toutes les dispensations de Dieu dans le cours de notre vie, il faut aussi nous rappeler habituellement la brièveté de cette vie, et le peu de place qu'elle occupe dans notre existence éternelle. Ce n'est pas ici le lieu de notre repos; la vie présente n'est pas notre véritable destination; pour apprécier sainement les évènements de cette vie, il faut les envisager dans leur relation avec l'éternité; ce qui semble un mal par rapport à la vie passagère de ce monde, peut être un bien excellent relativement à notre existence éternelle. « Notre légère affliction du temps présent, » dit saint Paul, « produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente, quand nous ne regardons point aux choses visibles, mais aux invisibles; car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles. » Quand nous serons recueillis

dans le port de l'éternité, de quel œil différent nous verrons alors les orages de la vie présente! que de choses, qui aujourd'hui nous semblent un mal, nous apparaîtront alors comme un bien précieux, parce qu'elles auront tourné à notre sanctification et à notre salut! Combien d'évènements, qu'aujourd'hui nous pouvons à peine accepter avec résignation, qui alors, quand nous en connaîtrons le but et les résultats, feront le sujet de nos plus vives actions de grâces! Efforçons-nous, mes frères, de nous transporter en esprit dans ces périodes de l'avenir, et de voir les choses dès à présent comme nous les verrons dans l'éternité. Alors il nous sera facile d'accepter les épreuves comme des biens; alors nous pourrons par la foi en rendre grâces dès à présent à notre Père céleste, comme nous lui en rendrons grâce dans le ciel quand nous en recueillerons les fruits.

Il est encore une disposition morale qui peut nous aider à recevoir en paix les épreuves de la vie, et sur laquelle je veux insister auprès de vous : c'est l'humilité, le sentiment habituel de notre misère morale et de notre indignité devant Dieu. L'orgueil est la source de bien des mécomptes et de bien des froissements pénibles, soit dans nos relations avec les hommes, soit dans celles que nous soutenons directement avec Dieu. Dans nos murmures, avoués ou secrets, contre la Providence, il y a toujours beaucoup d'orgueil. Murmurer contre les évènements

de la vie, c'est dire que Dieu ne nous traite pas avec justice, et que nous méritions mieux que ce qui nous est accordé. Si nous étions profondément pénétrés de notre indignité morale; si nous sentions réellement que nous ne méritons rien devant Dieu, sauf le châtiment et la condamnation, alors nous ne serions pas étonnés des épreuves de la vie comme s'il nous arrivait quelque chose d'extraordinaire; nous reconnaîtrions que Dieu ne nous châtie pas comme nous l'avons mérité, et que même en nous affligeant il nous épargne encore; nous le bénirions pour cet amour paternel qui éclate dans les épreuves qu'il nous envoie, non-seulement par le bien final qui doit en résulter, mais encore parce qu'elles sont infiniment légères auprès de ce qu'auraient mérité nos péchés.

L'humilité est particulièrement salutaire pour adoucir les épreuves qui nous arrivent par l'intermédiaire des hommes. Que de mécomptes amers, que de froissements douloureux nous rencontrons à chaque pas dans nos relations avec nos semblables, qui ont leur source dans l'amour-propre, et qui nous seraient épargnés si nous mettions en pratique ce précepte de l'apôtre : « que chacun, par humilité, estime les autres plus excellents que lui-même! » Si nous étions disposés à croire, dans la sincérité de notre cœur, que les autres valent mieux que nous, nous ne serions pas froissés de nous les voir préférer; nous

trouverions tout naturel d'être mis dans telle ou telle occasion au-dessous d'eux. D'ailleurs le meilleur moyen d'être estimés des autres, c'est de n'avoir pas une haute opinion de nous-mêmes. Cette parole du sauveur : « celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé, » est profondément vraie, même dans le sens temporel. Les hommes ne peuvent pas souffrir les orgueilleux ; ils se plaisent à les humilier, à les froisser, à les remettre, comme on dit, à leur place. On aime au contraire à relever le mérite qui se cache, et à tirer les humbles de leur obscurité. Toutefois ce n'est point par un motif de ce genre, qui ne serait qu'un calcul d'orgueil, qu'il faut aimer et chercher l'humilité. Il faut l'aimer pour elle-même; il faut chercher les positions humbles comme celles qui nous conviennent le mieux, et qui sont les plus favorables pour notre salut. Il faut nous mettre sincèrement à « la dernière place, » comme nous y invite le sauveur, et attendre que Dieu lui-même vienne nous dire quand il le jugera bon, soit par les évènements de cette vie, soit par la délivrance finale : « mon ami, monte plus haut ! » Alors nous jouirons d'une paix que nul mécompte d'amour-propre ne pourra troubler.

Enfin, mes frères, pour conserver une paix solide, ne demandons pas à cette vie plus qu'elle ne peut nous donner; n'attendons pas trop des hommes, ni des biens de la terre. Les biens de la terre ne sont pas les vrais trésors, ils ne peuvent satisfaire aux

besoins profonds de nos cœurs, ils trompent amèrement ceux qui cherchent là leur félicité. Sachons donc perdre sans trouble ces biens-là, qui ne sont périssables que parce qu'ils sont imparfaits, et attachons-nous aux biens invisibles, les seuls véritables, les seuls qui ne trompent jamais, et que rien ne peut nous enlever. Les hommes sont de pauvres pécheurs comme nous; ne leur demandons pas plus qu'ils ne peuvent donner; ne nous étonnons pas s'ils ne répondent pas toujours à notre attente, s'ils nous méconnaissent, s'ils nous contrarient, s'ils froissent notre cœur, s'ils répondent parfois à notre dévouement par l'indifférence ou même par l'ingratitude. Tout cela est naturel, nous devons nous y attendre et nous y préparer. J'ajoute que tout cela est bon pour nous, tout cela fait partie de notre éducation spirituelle, et nous rappelle que nous avons dans le ciel un ami qui ne trompe jamais notre confiance. Reposons-nous sur ce céleste ami, répandons notre cœur dans le sien, plaçons en lui seul notre bonheur, et nous jouirons d'une paix que ni les hommes ni les choses ne pourront troubler.

Mais la volonté de Dieu ne se manifeste pas seulement par les évènements de notre vie : elle s'exprime aussi par les lois morales qu'il nous a données, soit en les révélant dans sa Parole, soit en les écrivant dans notre conscience. A cet égard encore, pour que

nous puissions goûter la paix intérieure, il faut que notre volonté soit rendue conforme à celle de Dieu; et plus cette conformité sera parfaite, plus notre paix sera solide et profonde. Si nous remontons à l'origine du trouble moral, du malaise intérieur que nous éprouvons trop souvent, nous reconnaîtrons presque toujours que ce trouble provient d'un défaut de fidélité, et d'une conscience qui n'est pas entièrement satisfaite. Rien ne trouble la paix intérieure comme le malaise de la conscience. C'est parce que nous avons rarement lieu d'être contents de nous-mêmes que nous sommes si souvent mécontents des évènements. Ce sont les reproches secrets de la conscience qui mêlent des gouttes de fiel dans la coupe de nos épreuves. Si nous étions toujours fidèles, si notre volonté était toujours d'accord avec la loi de Dieu, alors nous aurions au-dedans de nous une source intarissable de paix, d'une paix profonde et pure que les agitations ni les épreuves de la vie ne pourraient altérer. Il y a dans la seule pratique de la volonté divine, dans le seul témoignage d'une bonne conscience, indépendamment du bonheur à venir qu'elle nous assure, il y a dans l'accomplissement même du devoir une félicité ineffable, un délice intérieur qui est comme une réminiscence du paradis, et auquel rien ne peut être comparé. C'est là ce « festin continuel qui est dans le cœur du juste, » selon la belle expression de la Parole de Dieu. C'était là, sans

doute, la pensée du Psalmiste lorsque en parlant des commandements de Dieu, il disait : « il y a un grand salaire dans leur observation [1]. » Il ne dit pas, remarquez-le bien, « à la suite » de leur observation, mais *dans* leur observation même ; il ne parle pas seulement des résultats heureux que l'accomplissement du devoir amène dans l'avenir, mais du bonheur qui se trouve dans l'acte même du devoir accompli. Cette pensée revient fréquemment sous diverses formes dans les psaumes du roi-prophète. Il déclare que « les commandements de Dieu réjouissent le cœur ; qu'ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin, et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel. » On sent qu'il parlait d'expérience, et que cet amour de la loi, cet amour de la règle et du devoir remplissait son cœur d'une joie excellente. « O combien j'aime ta loi ! » s'écrie-t-il : « c'est ce dont je m'entretiens tout le jour. Mon âme est tout embrasée de l'affection qu'elle a de tout temps pour tes ordonnances. Je prendrai mon plaisir dans tes commandements que j'ai aimés ; même j'étendrai mes mains vers tes commandements que j'ai aimés, et je m'entretiendrai de tes statuts. » Vous l'entendez : c'est de la loi qu'il parle, c'est la loi qu'il aime, ce sont les commandements de Dieu qui font sa joie : tandis que nous autres,

[1] Ps. XIX.

faibles croyants, nous ne savons aimer que les promesses; il semble que la loi nous est à charge; nous ne goûtons pas cette saveur généreuse et salutaire qui est inhérente aux commandements de Dieu; nous trouvons bien de la douceur aux promesses de la grâce, mais nous ne dirions pas au Seigneur comme David : « ô que ta loi est douce à mon palais! elle est plus douce que le miel à ma bouche! » Et pourtant, il n'est pas un homme, à moins qu'il ne fût étranger à toute vie morale, qui ne connaisse par expérience, dans une certaine mesure, le bonheur qui se trouve dans l'accomplissement de la loi. Il n'est personne qui n'ait le sentiment intime que s'il était parfaitement fidèle à son devoir, si sa conscience lui rendait constamment un bon témoignage, si sa volonté était complètement conforme à la volonté de Dieu, il jouirait d'une paix parfaite, quels que fussent d'ailleurs les évènements de sa vie.

Je vous recommande, mes frères, de rechercher la paix par cette voie-là. « Il y a une grande paix pour ceux qui aiment la loi de Dieu, et rien ne les peut renverser, » dit l'Ecriture. Si vous ne jouissez pas de cette paix, il y a tout lieu de croire que cela provient d'un manque de fidélité. Descendez en vous-mêmes, interrogez avec soin votre conscience, cherchez sur quels points vous avez manqué à la sainte loi de Dieu, à cette loi spirituelle, qui ne veut pas régler seulement votre vie extérieure, mais votre plus

secrète pensée ; cherchez quelles sont les fautes dans lesquelles vous avez été entraînés, quels sont les devoirs que vous avez négligés, quelles sont les occasions de faire le bien que vous avez laissées passer sans en profiter ; humiliez-vous devant Dieu, confessez-lui vos péchés, demandez-lui pardon par le sang de Christ, et en même temps entrez franchement dans une voie nouvelle ; appelez à votre aide l'Esprit de Dieu qui vous est promis, et soutenus par cet auxiliaire tout-puissant qui ne vous manquera point, rejetez loin de vous le péché, prenez la résolution inébranlable de donner à Dieu tout votre cœur, de consacrer toute votre énergie à son service, de lui offrir « vos corps et vos âmes en sacrifice vivant et saint ; » identifiez votre volonté avec sa volonté, manifestée par les lois qu'il vous a données, n'essayez jamais de transiger avec votre conscience, « abstenez vous de toute apparence de mal, » combattez le péché à tous ses degrés et sous toutes ses formes, attachez-vous à ne jamais négliger volontairement un seul devoir, placez votre bonheur dans le devoir même : faites-vous ainsi un bonheur indépendant de toutes les circonstances extérieures, de tous les évènements heureux ou malheureux, un bonheur que vous porterez avec vous partout et avec lequel vous pourrez braver l'avenir quel qu'il soit ; un bonheur que nulle puissance au monde, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer ne pourra jamais arracher de

votre cœur. Alors vous connaîtrez la vérité de cette parole de l'Ecriture : « c'est une joie pour le juste de faire ce qui est droit ; » alors vous goûterez dans sa plénitude cette paix de Jésus qu'il a promise à ses disciples, et dans leur personne à tous ses rachetés.

Je dis la paix de Jésus. N'oubliez pas, en effet — j'ai à cœur de vous le rappeler en terminant — que cette paix vient de Jésus et de lui seul. Il est impossible d'y arriver par une autre voie que la foi en Jésus, en Jésus crucifié, comme le témoignent ces belles paroles d'un de nos cantiques favoris :

Je veux t'aimer, c'est le vœu de ma vie,
Le besoin de mon cœur.
Mais pour t'aimer que jamais je n'oublie
Le sang du rédempteur !

Pour goûter la paix, vous l'avez vu, mes frères, il faut qu'en toutes choses votre volonté soit rendue conforme à celle de Dieu. Mais pour conformer votre volonté à celle de Dieu, il faut aimer Dieu : et l'amour de Dieu ne s'apprend qu'en Jésus-Christ ; l'amour de Dieu ne s'apprend qu'au pied de cette croix sur laquelle il nous a aimés le premier en se livrant pour nous. Aussi est-ce au moment où il allait mourir que Jésus a promis sa paix à ses disciples, parce que cette paix devait être le fruit de sa mort. Approchez-vous donc par la foi de cette croix sur laquelle Jésus a donné sa vie pour vous ; apprenez à

aimer à votre tour de toutes les puissances de votre âme celui qui vous a aimés jusqu'à la croix, et soyez certains que le secret de la paix se trouvera pour vous dans l'amour. Amen.

Mars 1856.

HUMILITÉ ET CHARITÉ.

(PRÉPARATION A LA COMMUNION.)

Si donc il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque communion d'esprit, s'il y a quelques cordiales affections et quelques compassions : rendez ma joie parfaite, étant d'un même sentiment, ayant un même amour, n'étant qu'une même âme et n'ayant tous qu'une seule pensée.

Que rien ne se fasse par un esprit de dispute, ou par vaine gloire; mais que chacun par humilité de cœur estime l'autre plus excellent que lui-même. Ne regardez point chacun à votre intérêt particulier, mais ayez égard aussi à ce qui concerne les autres.

Qu'il y ait donc en vous les mêmes sentiments qui ont été en Jésus-Christ : lequel étant en forme de Dieu n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un serviteur fait à la ressemblance des hommes; et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a

donné un nom qui est au-dessus de tous les noms : afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

(Phil., II, 1-11.)

Dans les paroles si émouvantes que vous venez d'entendre, saint Paul recommande à ses lecteurs deux vertus chrétiennes, deux dispositions excellentes que nous croyons particulièrement utile de vous remettre devant les yeux dans ces jours saints et bénis, où vous vous préparez à participer à la cène du Seigneur : c'est la charité et l'humilité.

Pour engager les chrétiens de Philippes à la pratique de ces deux vertus, il leur présente l'exemple de Jésus, qui nous a laissé le modèle le plus parfait tout à la fois d'humilité et de charité; et il trace un tableau admirable de cet abaissement du fils de Dieu, devenu volontairement « l'homme de douleur. »

A ce tableau d'humiliation en succède immédiatement un autre, qui forme avec le précédent un contraste magnifique : c'est celui de l'élévation souveraine et de la gloire du fils de l'homme; car l'humilité a été pour lui le chemin de la gloire, et il en sera de même pour ses rachetés.

Nous avons donc ici trois ordres de pensées différents, qui nous fourniront, si le Seigneur le permet,

le sujet de trois méditations successives. Suivant pas à pas les paroles de l'apôtre, nous développerons dans un premier exercice, dont nous ferons une préparation à la communion, l'exhortation à la charité par laquelle il commence; l'humiliation volontaire de Jésus-Christ, modèle parfait de charité, fera l'objet d'une deuxième méditation ; et enfin dans un troisième discours, que nous réservons pour le jour de Pâques, nous contemplerons la gloire de Jésus-Christ.

La première chose qui nous frappe dans l'exhortation de l'apôtre, c'est la manière dont elle est amenée et les motifs sur lesquels il l'appuie. Saint Paul aurait pu prêcher aux Philippiens la charité comme un devoir positif du christianisme; il aurait pu la commander au nom de la loi de Jésus-Christ et des obligations indispensables imposées à ses rachetés; mais c'est un autre motif qu'il présente à ses lecteurs, et ce motif est dans un rapport intime avec cette charité qu'il veut leur inculquer. Il leur demande de marcher dans la charité comme une consolation à lui accorder dans ses peines, comme un moyen de faire naître la joie dans son cœur au milieu de l'épreuve qui pesait sur lui. Paul, lorsqu'il écrivit l'épître aux Philippiens, était prisonnier à Rome, comme le prouve la mention qu'il fait de « ses liens » au chapitre premier, et celle des fidèles « de la maison de César » au chapitre quatrième; il avait devant lui un

avenir de souffrances, et il ne savait pas si l'issue de sa captivité ne serait pas le martyre, comme le prouve le verset dix-septième du chapitre second, où il parle de la possibilité de répandre son sang en aspersion sur l'offrande de la foi des Philippiens. C'est donc du sein de l'épreuve et de la souffrance qu'il leur écrit, c'est dans une situation où il éprouvait vivement le besoin de consolations et de joies chrétiennes : et il n'imagine pas de consolation plus précieuse, ni de joie plus excellente, que de voir ses enfants spirituels marcher dans la charité. Je ne sais rien de plus touchant qu'un pareil motif, présenté dans de pareils termes : « si donc il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque communion d'esprit, s'il y a quelques cordiales affections (littéralement quelques entrailles) et quelques compassions : rendez ma joie parfaite, étant d'un même sentiment, ayant un même amour, n'étant qu'une même âme, et n'ayant tous qu'une seule pensée. » Qui pourrait n'être pas touché, n'être pas remué profondément par de telles paroles ! Il y a quelque chose dans ces paroles qui descend jusqu'au fond des entrailles, et qui les fait tressaillir des tendres émotions de la charité. Elles présentent d'ailleurs une sorte de riche confusion, provenant de la plénitude même des sentiments qui se pressent dans le cœur de l'apôtre, et qui voudraient en sortir tous à la fois. Tout ce qu'il y

a de plus doux, de plus consolant, de plus aimant, de plus tendre, est réuni pêle-mêle dans ses expressions. Il ne parle point du devoir : eh! qu'est-il besoin de parler de devoir quand il y a tant de douceur, tant de joie pure et profonde dans la charité? Ah! mes frères, ouvrons toutes les portes de nos cœurs à l'influence de ces douces paroles! Plaçons-nous, pour écouter l'exhortation de l'apôtre, dans cette atmosphère de paix, de joie, de consolation, de tendresse chrétienne où il vivait lui-même lorsqu'il écrivait à ses chers Philippiens; pénétrons-nous des sentiments qui remplissaient son cœur, comprenons et sentons tout ce qu'il y a de précieux et d'excellent dans l'amour qui est en Christ. Si nous avons besoin de consolation dans nos épreuves et de joie au milieu des douleurs de la vie; si l'esprit d'égoïsme et d'irritation qui déchire les sociétés humaines nous fait sentir d'autant plus le prix de l'union et de la concorde; si en présence d'un passé douloureux, ou d'un avenir incertain et sombre, nous avons besoin, comme saint Paul, de nous rattacher à quelque chose de doux, de consolant, de paisible, d'assuré, cherchons comme saint Paul notre consolation, notre force et notre paix dans les pures délices de l'amour chrétien.

Après avoir ouvert le cœur de ses lecteurs par cet exorde si tendre et si pénétrant, l'apôtre arrivant enfin à son but les exhorte à la charité, et tout ensemble à l'humilité. Il mêle étroitement ces deux ver-

tus chrétiennes, parce qu'elles sont, en effet, inséparables dans le cœur et dans la vie de l'enfant de Dieu : ce sont deux sœurs immortelles qui se donnent la main et qui se soutiennent mutuellement; l'une ne peut marcher sans l'autre; celui qui aime ses frères est tout naturellement porté à s'estimer au-dessous d'eux. Il serait difficile de décider laquelle de ces deux vertus chrétiennes saint Paul avait principalement en vue, tellement il les mêle, il les entrelace, il les confond dans son exhortation Quand il recommande aux Philippiens d'être « bien unis ensemble et de n'avoir qu'une même âme, » il semble n'avoir en vue que la charité ; quand il veut « que chacun d'eux estime l'autre plus excellent que lui-même, » il semble n'avoir en vue que l'humilité. Et quand il veut « que chacun ait égard à l'intérêt des autres plutôt qu'à son intérêt particulier, » ses paroles peuvent s'appliquer tout à la fois à l'humilité et à la charité. L'exemple de Christ, qu'il offre pour modèle à ses lecteurs, prêche tout à la fois l'humilité et la charité. Ce même mélange, cette même confusion de la charité avec l'humilité se retrouve dans l'admirable description du treizième chapitre de la première épître aux Corinthiens : « la charité est patiente, elle est pleine de bonté; la charité n'est point envieuse; la charité n'est point insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'est point malhonnête, elle ne cherche point son intérêt; elle ne s'aigrit point; elle

ne soupçonne point le mal ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. »

L'humilité, la charité : telles sont les deux dispositions, inséparablement unies, qui nous sont les plus nécessaires pour pouvoir nous approcher de la table du Seigneur. La meilleure préparation à ce banquet sacré où notre sauveur nous appelle encore, sera de méditer sur ces deux vertus chrétiennes que Paul recommandait aux Philippiens.

La table du Seigneur nous prêche avant tout l'humilité. En nous rappelant l'amour du sauveur, elle nous rappelle par là même notre péché et la condamnation qu'il entraîne; car il n'y a lieu à sauver que ce qui est perdu. « Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ; » ce ne sont pas des justes, ce sont des pécheurs qu'il est venu appeller à la repentance. Céleste médecin des âmes, ce n'est pas pour des gens en santé, c'est pour des malades en danger de mort qu'il a quitté le ciel. Approchons-nous donc de sa table en nous humiliant profondément dans le sentiment de nos péchés et de notre condamnation. Allons-y en lui criant comme le péager : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Disons avec le pieux Adam : « Je ne vais pas à la table du Seigneur pour donner, mais pour recevoir ; je n'y vais pas dire à Christ que je suis bon, mais contempler combien il est bon. J'ai beaucoup de péchés à lui confesser, plus que je n'en

pourrais dire durant tout un jour; et quand je lui aurais dit tout ce que je sais de mes péchés, ce ne serait encore qu'une bien faible partie de ce qu'il en sait lui-même. Je vais en qualité de pécheur au sauveur. A quel autre irais-je avec mon aveuglement, mon cœur dur et ma volonté rebelle? Vous me dites qu'il me faut je ne sais combien de grâces et de qualités morales pour m'approcher de la cène; mais je ne puis pas les attendre, mes besoins sont pressants, je suis un homme qui se meurt. Mon sauveur avec sa bonté si connue me dit: viens, fais ceci en mémoire de moi. Son invitation m'est un droit suffisant; j'irai le contempler crucifié, versant son sang pour moi, en dépit de tous mes péchés et de toutes mes craintes; et quand tous les chrétiens du monde s'élèveraient d'un commun accord pour m'en empêcher, je courrais me réfugier sous les ailes de Christ, pour y chercher un refuge contre le monstre du péché prêt à me dévorer. »[1]

Heureux, mes frères, ceux qui ont un sentiment aussi profond du péché, et qui soupirent aussi ardemment après le sauveur! Ah! dans ces jours de grâce que le Seigneur fait lever encore une fois sur nos têtes, préparons-nous à recevoir sa grâce en considérant sérieusement nos péchés, en sondant toute la profondeur de notre misère. Disons-nous bien que nous sommes absolument indignes de nous présenter

[1] Adam, Pensées.

devant Dieu ; que s'il prenait garde aux iniquités, nul d'entre nous ne pourrait subsister un seul instant dans sa sainte présence ; que si nous étions laissés à nous-mêmes, une condamnation terrible, éternelle serait notre juste et infaillible partage. Disons-nous bien que s'il nous est permis de nous approcher de Dieu, de le prier et d'attendre avec confiance une réponse à nos prières; s'il nous est permis de prétendre aux biens éternels et d'espérer une place dans la maison du père céleste ; si nous pouvons contempler en Dieu un père qui nous aime, au lieu d'un juge inflexible armé des colères de sa loi; si nous avons autre chose en perspective qu'une vie de misère et de souffrance, aboutissant à une éternité de condamnation ; s'il nous est permis d'avoir un seul moment de paix raisonnable et de joie solide, ce n'est pas à nous-mêmes que nous le devons, c'est à la pure grâce de notre Dieu. Oh ! qu'il nous soit donné, dans cette nouvelle semaine sainte, de descendre plus avant que nous ne l'avons fait encore au fond de l'abîme de notre misère! Apprenons à réaliser enfin ce sentiment poignant du péché, dont nous parlons souvent, hélas! et que nous connaissons si peu par notre expérience personnelle! apprenons à crier réellement grâce et merci au Seigneur, comme David, alors qu'il s'écriait dans l'angoisse de son âme : « ô Eternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ! mes iniquités m'ont atteint, elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et ma force

m'a abandonné! » C'est alors, c'est quand nous serons ainsi renversés dans la poussière, écrasés sous la conviction accablante de nos péchés, que nous pourrons comprendre et apprécier les compassions du Seigneur; c'est alors que nous pourrons connaître et mesurer « la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur » de cet amour qui surpasse toute mesure et toute connaissance; c'est alors que la voix de l'époux céleste sera douce à notre cœur, que sa table nous sera précieuse, et que nous pourrons faire une bonne et salutaire communion.

Mais ce n'est pas seulement devant Dieu que nous devons nous humilier; c'est aussi devant les hommes. « Que chacun de vous, » nous dit l'apôtre, « estime les autres plus excellents que lui-même. » Que chacun dans l'église de Christ se mette sincèrement à la dernière place, et quels que puissent être les dons intellectuels ou spirituels qu'il a reçus du Seigneur, qu'il s'estime le plus indigne des fidèles, le plus pauvre en vertus chrétiennes, en patience, en tempérance, en foi, en charité.

Il y a plus encore. Ce n'est pas seulement en se comparant aux fidèles que l'enfant de Dieu doit s'estimer au-dessous des autres, c'est en se comparant à tous les pécheurs sans exception. Saint Paul ne s'appelle-t-il pas lui-même « le premier des pécheurs? » Quand saint Paul, après une jeunesse que tout annonce avoir été austère et pure, élevé comme il le fut

dans l'observation la plus sévère de la loi mosaïque, pouvant déclarer avec vérité devant les pharisiens assemblés qu'il avait « vécu devant Dieu en toute bonne conscience jusqu'à ce jour ; » saint Paul qui, s'il avait d'abord persécuté l'église, l'avait fait par ignorance et croyant par là servir Dieu, et qui, du moment où la vérité lui était apparue sur le chemin de Damas, s'était dévoué sans réserve à la propager, fidèle entre tous les fidèles serviteurs de Jésus-Christ; quand un tel homme se déclare le premier des pécheurs, il ne faut pas voir dans cette déclaration une simple manière de parler, il ne faut pas croire qu'il y ait rien d'exagéré dans une telle confession ; le langage de saint Paul, cet homme si consciencieux et si sincère, était, nous n'en pouvons douter, strictement conforme à la vérité; et s'il se déclare le premier des pécheurs, c'est qu'il croyait l'être réellement. Et en effet le sentiment que saint Paul exprime est celui de tous les enfants de Dieu. Il n'en est pas un seul qui, en se considérant lui-même et l'amour du Seigneur, en comparant les grâces qu'il a reçues à l'usage qu'il en a fait, ne soit disposé à se mettre à la dernière place, à s'estimer au-dessous même des plus grands pécheurs. Il trouve au fond de son cœur le germe de tous les péchés, de tous les crimes; et si ce germe ne s'est pas développé, ce n'est pas à lui-même, c'est à la grâce de Dieu qu'il se sent contraint d'en donner toute la gloire. Il se dit que s'il eût été placé dans des

circonstances aussi défavorables que tel homme livré au vice ou au crime, s'il n'eût pas reçu par la bonté de Dieu une éducation morale et chrétienne, s'il n'eût pas été entouré dès son enfance d'influences salutaires qui tendaient à le maintenir dans le chemin du devoir, il serait tombé sans doute comme le criminel, et peut-être plus bas que lui. Il sympathise pleinement avec ce fidèle serviteur de Dieu, l'un des hommes les plus vertueux, les plus charitables, les plus excellents qui aient jamais vécu sur la terre, Howard, qui, toutes les fois qu'il rencontrait un criminel conduit au supplice, se disait : « voilà où tu serais sans la grâce de Dieu ! »

Ce sentiment de notre indignité, qui nous porte à nous estimer au-dessous des autres, doit surtout se réveiller en présence de la table du Seigneur. S'il y a quelque chose au monde qui soit propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, et à nous faire éprouver un saint tremblement à la pensée de notre indignité, c'est assurément la participation à ces glorieux et saints mystères. Il est des personnes qui au moment de s'approcher de la cène se préoccupent beaucoup de ceux qui doivent y participer avec elles; elles se demandent avec anxiété si tel ou tel qui porte le nom de chrétien est vraiment digne de ce nom et en état de se présenter à la table sainte; il en est même qui s'abstiennent de participer à la cène, de peur de s'y trouver associés à des communiants indignes. Je ne

prétends pas juger de telles personnes, ni blâmer une ligne de conduite qu'elles suivent par un principe de conscience : « que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit. » Mais quant à moi, mes préoccupations sont différentes au moment où je m'approche de la table du Seigneur. J'ai assez à faire de m'occuper de moi-même et de contempler ma propre indignité, pour qu'il ne me reste ni le temps, ni la liberté d'esprit de songer à celle des autres; si quelqu'un me paraît indigne de s'approcher de la table du Seigneur, c'est moi-même le tout premier; si quelqu'un me paraît mériter d'en être exclu, c'est moi-même avant tous les autres; et il m'est facile, en présence de ces merveilles de la grâce de mon Dieu offertes à un pécheur tel que moi, de mettre en pratique l'exhortation de l'apôtre : « que chacun, par humilité, estime les autres plus excellents que lui-même. »

Ce n'est pas seulement l'humilité que recommande l'apôtre aux Philippiens, et que nous prêche à tous la table du Seigneur : c'est encore la charité. « Rendez ma joie parfaite, » écrit saint Paul, « étant d'un même sentiment, n'étant qu'une même âme, ayant un même amour et une seule pensée. » La même exhortation nous est adressée dans ces jours solennels par la table du Seigneur. Quelle prédication plus pénétrante et plus douce tout ensemble, plus tendre et

plus puissante à la fois pourrions-nous imaginer, pour nous exhorter à la charité, que ce pain et ce vin de la cène, vivants symboles d'une charité qui nous a donné sa chair et son sang! En même temps qu'elle nous prêche notre indignité, la cène nous raconte aussi l'amour de Christ. Elle nous répète à sa manière, dans son langage qui pour être silencieux n'en est que plus émouvant, ces tendres paroles du sauveur : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Elle nous redit avec saint Paul et avec saint Jean : « personne sur la terre n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis : mais Dieu signale son amour envers vous en ce que, lorsque vous n'étiez que pécheurs, Christ est mort pour vous. » « Voyez quel amour le père vous a témoigné, » à vous ennemis de Dieu, à vous perdus et condamnés par vos péchés, « que vous soyez appelés enfants de Dieu! » Hélas! pourquoi faut-il qu'à force d'entendre parler d'une telle merveille nous y soyons comme accoutumés, et qu'elle remue à peine nos cœurs endurcis et indifférents! Oh! si cette fois du moins l'amour de Dieu pouvait triompher de la dureté de nos cœurs! si nous pouvions enfin, en contemplant dans le pain et le vin de la cène l'amour insondable du Seigneur, nous sentir émus jusqu'au fond de l'âme, et comprendre que tous les témoignages d'amour qui nous touchent le plus, que

nous admirons le plus dans le monde et de la part des hommes, que tout cela n'est rien auprès de l'amour dont Dieu nous a aimés en Jésus-Christ! alors, sous l'influence de cette charité céleste dont nous sommes nous-mêmes les objets, nos cœurs s'ouvriront naturellement, irrésistiblement à la charité envers nos frères. Nous sentirons que si Christ nous a tant aimés nous devons aussi nous aimer les uns les autres; que si Christ nous a pardonné, nous devons aussi pardonner à nos frères; que si Christ nous a remis une dette de dix mille talents, nous devons aussi remettre à nos frères les quelques deniers qu'ils nous doivent; et toutes les fois qu'un sentiment d'irritation ou d'amertume voudra se glisser dans nos cœurs, un seul regard porté sur ta croix, ô Jésus! ou sur la table de ta charité, suffira pour triompher de ce sentiment que tu condamnes, et le renvoyer dans l'enfer d'où il est sorti!

La sainte cène a encore une autre manière de nous prêcher la charité. Cette table commune qui nous réunit tous autour de ces aliments mystérieux et bénis, nous rappelle que nous sommes membres d'une même famille, enfants d'un même père, et rachetés d'un même sauveur. « Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, » dit saint Paul, « nous qui sommes plusieurs sommes un seul corps; car nous sommes tous participants du même pain. » Mes frères, est-ce bien de nous, est-ce de cette église que l'apôtre a voulu

parler? Sommes-nous réellement les membres d'un seul corps en Jésus-Christ? vivons-nous réellement de la vie commune des enfants de Dieu? en avons-nous seulement l'idée? connaissons-nous par expérience cette communion des saints à laquelle nous rendons témoignage chaque dimanche dans notre confession de foi? peut-on dire de nous, comme l'apôtre le dit du corps de Christ, que « lorsqu'un des membres souffre tous les membres souffrent avec lui, et que lorsqu'un des membres est honoré tous les membres ensemble en ont de la joie? » peut-on dire que la charité nous unit étroitement, et qu'il y a pour nous, par-dessus toutes les différences de rang, de position, d'éducation, de fortune, une sphère élevée et pure où nous nous rencontrons devant Dieu dans la communion des cœurs? est-ce un besoin pour nous de nous réunir en assemblées fraternelles d'édification, de prier ensemble et les uns pour les autres? mettons-nous en pratique ces préceptes du Saint-Esprit : « portez les charges les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi de Christ; confessez vos fautes les uns aux autres, prenez garde l'un à l'autre afin de vous exciter à la charité et aux bonnes œuvres; que la paix de Dieu à laquelle vous êtes appelés pour n'être qu'un seul corps, tienne le principal lieu dans vos cœurs; faites tout sans murmure et sans dispute, étant remplis de compassion, vous entr'aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux? » Autant de questions

que j'adresse à nos consciences, hélas! autant de condamnations que chacun de nous est forcé de prononcer sur lui-même. Ah! puissions-nous, en présence de cette nouvelle cène à laquelle le Seigneur nous convie, en présence de ces souvenirs de l'amour de Christ qu'il fait passer encore une fois sous nos yeux, puissions-nous entrer à cet égard dans une vie nouvelle! que nous la connaissions enfin, que nous la montrions au monde, cette charité qui doit unir tous les enfants de Dieu! que la partie vivante de cette église apprenne enfin à former un peuple de Christ, un corps séparé du monde, consacré au Seigneur, étroitement uni dans une même foi, dans une même espérance et dans un même amour!

Si le sentiment de la charité est vivant au fond de nos cœurs, il se manifestera nécessairement au-dehors par des effets pratiques, par le dévouement et le sacrifice. « Ne regardez point, » dit l'apôtre, « chacun à votre intérêt particulier; mais que chacun ait égard aussi à ce qui concerne les autres. » Ici encore, mes bien-aimés frères, combien n'avons-nous pas sujet de nous humilier et de nous condamner quand nous regardons à notre vie! qu'y a-t-il de plus opposé à nos tendances et à nos habitudes que d'oublier nos propres intérêts pour les intérêts des autres? Et savez-vous jusqu'où doit aller cet abandon de nos propres intérêts? Saint Jean va nous le dire : « à ceci nous avons connu la charité, c'est que Christ a donné sa

vie pour nous : nous devons donc aussi donner notre vie pour nos frères. » Qui est-ce parmi nous qui est fidèle à l'esprit de ce précepte? qui est-ce qui est prêt à donner pour ses frères, je ne dis pas sa vie, mais son bien-être, son temps, ou une partie de sa fortune? Il en est quelques-uns peut-être, j'aime à le croire, et que Dieu en soit béni! mais sont-ils nombreux parmi nous ceux qui pratiquent réellement la charité, et qui cherchent les intérêts de leurs frères avant leurs propres intérêts? Votre conscience a déjà répondu avant moi : non, mille fois non. La plupart d'entre nous suivent une ligne de conduite qui est précisément l'inverse de celle que trace l'apôtre et qu'il suivait lui-même : ils cherchent avant tout leur intérêt particulier, et ensuite, s'il leur en reste le loisir, celui des autres. Presque tous nous mettons en pratique, sans oser la professer ouvertement, cette abominable maxime du monde qui est le renversement de celles de Jésus-Christ : « charité bien ordonnée commence par soi-même. » Souvenirs sacrés et bénis que cette semaine réveille dans nos cœurs, témoignages solennels de l'amour de notre Dieu, vivants symboles de son sacrifice, appels tendres et multipliés qu'il nous adresse par sa parole, par sa table et par sa croix, triomphez enfin, et pour toujours, de l'égoïsme et de la dureté de nos cœurs! Apprenons enfin à aimer, « non pas en paroles ni de la langue, mais par des effets et en

vérité! » apprenons à nous oublier, à nous dépenser, à nous sacrifier pour nos frères comme Jésus-Christ s'est oublié et sacrifié pour nous; imitons celui qui allait de lieu en lieu pour faire du bien; sortons de nous-mêmes et du cercle étroit de nos intérêts, pour vivre d'une vie de dévouement et de sacrifice, d'une vie utile et féconde pour le bien de l'humanité! Que chacune de nos journées soit marquée par quelque renoncement, par quelque oubli de nous-mêmes, par quelque œuvre utile et bénie pour quelqu'un de nos frères. Tous sans exception, et chacun dans la mesure de ses ressources et de ses forces, empressons-nous à secourir les pauvres, à visiter les malades, à consoler les affligés. Tout en nous occupant des besoins temporels de nos frères, n'oublions pas leurs âmes immortelles; donnons pour l'avancement du règne de Dieu, pour les œuvres d'évangélisation; travaillons nous-mêmes personnellement à l'évangélisation du monde, auprès et au loin, par nos prières, par nos exhortations, par une vie sainte et conséquente avec notre profession chrétienne. Après nous être donnés au Seigneur, donnons-nous aussi à nos frères; amassons-nous ainsi de jour en jour dans le ciel ce trésor qui ne nous manquera jamais, et acquérons-nous par la charité un peuple nombreux de ces « amis » dont parle le sauveur, qui nous accueilleront au dernier jour dans les tabernacles éternels! Amen.

Avril 1851.

L'ABAISSEMENT DE CHRIST.

Qu'il y ait en vous les mêmes sentiments qui ont été en Jésus-Christ : lequel étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un serviteur fait à la ressemblance des hommes. Et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.

(Philip., II, 5-8.)

Après avoir exhorté les chrétiens de Philippe à l'humilité et à la charité, l'apôtre, à l'appui de cette double exhortation, leur présente l'exemple de Jésus-Christ comme le modèle qu'ils doivent imiter. Imiter Jésus-Christ, tel est le but que doit se proposer constamment quiconque porte le nom de chrétien ; et il suffit, pour montrer l'excellence de telle ou telle vertu, de nous la faire voir mise en pratique par notre divin chef. Imiter Jésus-Christ, que tel soit en effet le but de notre vie, mes bien-aimés frères ; cher-

chons dans la contemplation de ce parfait modèle tout à la fois la connaissance de notre devoir et la force de le pratiquer. Nous pouvons tous imiter Jésus, puisqu'il a été fait « semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. » De toutes les vertus que l'évangile nous recommande, il n'en est pas une seule que nous ne puissions contempler réalisée, mise dans tout son jour, élevée à sa plus haute puissance dans la personne et dans la vie de Jésus-Christ.

Nous parlions, dans une précédente méditation, du devoir de marcher dans l'humilité et dans la charité. Pour pratiquer ces deux vertus si précieuses et si nécessaires, il ne faut que marcher sur les traces de Jésus. Jésus nous a laissé le plus parfait modèle tout à la fois d'humilité et de charité. Rien n'égale l'humiliation à laquelle il s'est volontairement soumis, si ce n'est la charité qui l'a inspirée. Contemplons de plus près, guidés par les paroles de l'apôtre, cet abaissement volontaire, cette humiliation merveilleuse du fils de Dieu. « Qu'il y ait donc en vous les mêmes sentiments qui ont été en Jésus-Christ, lequel étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. » Ce passage est un des plus importants de l'évangile au point de vue de la doctrine, puisqu'il touche à la divinité de Jésus-Christ; en même temps il présente une certaine difficulté dans le texte original, et par là même dans nos versions. Qu'il nous soit permis pour l'éclaircir d'entrer

dans quelques détails d'interprétation, qui sortiront peut-être des habitudes de cette chaire, mais qui ne seront pas sans utilité.

« Lequel étant en forme de Dieu. » Cette expression étonne au premier abord. Pourquoi saint Paul ne dit-il pas simplement, comme saint Jean au commencement de son évangile, ou comme il le dit lui-même au neuvième chapitre de son épître aux Romains, que Jésus était Dieu? Les adversaires de la divinité du sauveur n'ont pas manqué de tirer parti de cette circonstance pour prétendre que Christ, d'après saint Paul, n'aurait que l'apparence de la divinité, non son essence intime. Mais pour avoir la forme réelle de la divinité, il faut être Dieu. Autant vaudrait soutenir, d'après le verset suivant, où il est dit que Christ a pris « la forme d'un serviteur, » qu'il ne s'est abaissé qu'en apparence et non en réalité. Par cette expression, la forme de Dieu, l'apôtre a voulu désigner la gloire de Dieu, la puissance de Dieu, les attributs sensibles de la divinité, dont Jésus était revêtu avant l'incarnation, et que seuls il a pu dépouiller dans son abaissement volontaire. En effet, ce que Jésus a quitté, ce n'est pas l'essence même de la divinité : il ne le pouvait pas sans se renier lui-même : ce n'est que la forme brillante, la gloire de la divinité; et voilà pourquoi saint Paul, ou plutôt le Saint-Esprit, emploie cette expression qui représente avec une justesse parfaite l'idée vraie de l'incarnation.

Cette forme de Dieu, c'est cette gloire que le fils possédait éternellement dans la communion du père, et dont Jésus dit dans sa prière sacerdotale : « maintenant glorifie-moi, toi mon père, auprès de toi, de la gloire que j'ai eue chez toi avant que le monde fût fait. » C'est cette gloire encore que Jésus, parlant sous le nom de la Sagesse, décrit en ces termes au livre des Proverbes : « l'Eternel m'a possédée dès le commencement de ses voies, même avant qu'il fît aucune de ses œuvres. J'ai été déclarée princesse dès le siècle, dès le commencement, dès l'origine de la terre. J'ai été engendrée avant que les montagnes fussent posées, et avant les coteaux; lorsqu'il n'avait point encore fait la terre, ni les campagnes, ni le commencement de la poussière du monde. Quand il agençait les cieux, j'y étais; quand il traçait le cercle au-dessus des abîmes; quand il affermissait les nuées d'en-haut; quand il rendait fermes les fontaines des abîmes; quand il établissait son règlement pour la mer, afin que les eaux n'en passassent point les bornes; quand il compassait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui son nourrisson, j'étais ses délices de tous les jours, et toujours j'étais en joie en sa présence [1]. » Etant donc en forme de Dieu, « il n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. » Si l'on adopte cette version, qui est la plus généralement reçue,

[1] Prov., VIII, 22-30.

l'apôtre a voulu exprimer cette idée, que Jésus pouvait se dire égal à Dieu sans sortir de sa position véritable, sans qu'il y eût dans un pareil titre aucune usurpation de sa part. L'égalité avec Dieu était une chose qui lui appartenait réellement et légitimement. On pourrait aussi traduire : « il ne s'est point glorifié de ce qu'il était égal à Dieu. » L'apôtre aurait voulu dire alors que Jésus n'a point tiré vanité de son égalité avec Dieu, qu'il n'a pas fait valoir cette position comme un sujet de gloire, mais qu'au contraire il y a volontairement renoncé pour un temps. Enfin on pourrait encore traduire : « il n'a pas retenu avec tenacité l'égalité avec Dieu. » Un usurpateur craint de quitter même pour un temps le trône qu'il occupe injustement; mais le possesseur légitime ne craint pas de déposer temporairement son autorité, assuré qu'il est de la retrouver plus tard. Ainsi a fait Jésus à l'égard de l'égalité avec Dieu. Ces trois interprétations peuvent également se justifier par les usages de la langue originale; peut-être faut-il les réunir pour avoir tout entière la pensée de l'apôtre. Si je les ai citées toutes les trois, c'est surtout pour vous montrer que, quelle que soit la version qu'on adopte pour ce passage important, on arrive toujours à une explication qui suppose l'égalité absolue de Christ avec Dieu.

C'est de l'égalité avec Dieu que Christ a pris son point de départ pour s'abaisser volontairement;

c'est un Christ égal à Dieu qui est descendu *pour un temps* dans cette condition humble et inférieure où il a pu dire à ses disciples, en attendant l'heure du relèvement : « si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon père : *car mon père est plus grand que moi.* » Le passage que nous examinons est donc un des témoignages les plus formels et les plus éclatants qui soient rendus dans l'évangile à la divinité absolue de Jésus-Christ.

Dans les versets qui suivent, l'apôtre décrit en détail, et en observant entre les différents traits qu'il énumère une admirable gradation, cet abaissement volontaire du fils de Dieu.

« Mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un serviteur fait à la ressemblance des hommes ; et étant trouvé quant à la figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. » Reprenons l'un après l'autre chacun des traits de ce riche tableau ; descendons avec l'apôtre cette échelle d'humiliations et de douleurs dont l'amour éternel a parcouru successivement tous les degrés.

« Il s'est anéanti lui-même ; » il s'est dépouillé volontairement de cette forme de Dieu, de cette gloire et de cette puissance divines qu'il partageait avec le père. Ce seul mot comprend et résume d'avance tous les détails qui vont suivre.

Voici maintenant en quoi consiste cet anéantisse-

ment, ce dépouillement de lui-même auquel s'est soumis le fils de Dieu. « Il a pris la forme d'un serviteur. » Prendre la forme d'un serviteur, pour celui qui est « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, » c'est prendre la forme d'une créature; car toutes les créatures sont les serviteurs de Dieu, maître souverain de l'univers qu'il a créé. C'est en vain que nous voudrions nous représenter par l'imagination l'intervalle qu'a dû franchir Jésus-Christ, l'abaissement qu'il a dû subir pour descendre au rang de créature. Du créateur à la créature il y a toute la distance qui sépare la toute-puissance de l'infirmité, l'infini du fini. Du rang de créateur descendre à celui de créature : maître souverain de l'univers, disposant à son gré de tous les évènements et de tous les êtres, prince et source de toute vie, prendre la forme d'un serviteur, d'un être qui n'a qu'une vie d'emprunt, et dont la volonté est dominée par une volonté étrangère, c'est là véritablement, quand on y réfléchit, ce qu'il y a de plus étonnant, de plus merveilleux, ce qui confond le plus notre imagination dans l'abaissement du fils de Dieu. Mais pourtant ce n'est là que le premier degré de cet abaissement.

Parmi toutes ces créatures innombrables qui sont l'ouvrage de ses mains, qui servent également à sa gloire et à l'accomplissement de ses desseins, quelle sera celle dont il va prendre la forme, ce Jésus na-

guère l'égal de Dieu? Laissons l'apôtre nous répondre : « il a pris la forme d'un serviteur *fait à la ressemblance des hommes.* C'est jusqu'à l'humanité qu'il veut descendre, c'est au rang des hommes qu'il veut se placer. Ce n'est pas au rang des créatures intelligentes les plus relevées, ce n'est point parmi « les trônes, les dominations et les puissances » qui peuplent les régions célestes, ce n'est pas un archange, ni un séraphin, ni un ange dont il veut prendre la place : c'est un homme : c'est-à-dire qu'il s'abaisse jusqu'à l'extrême limite, jusqu'au dernier degré de la création intelligente, de cette création seule faite à son image et parmi laquelle seule il pouvait se trouver une place pour lui. Il n'était donc pas possible à Jésus de descendre plus bas qu'en prenant « la ressemblance d'un homme. » Il a voulu devenir homme, c'est-à-dire qu'il a voulu revêtir toutes les infirmités de notre chair mortelle. Il a voulu s'assujettir à la faim, à la soif, à la fatigue, à la douleur physique, et aux angoisses morales qui tourmentent les enfants des hommes; il s'est rendu « semblable à nous en toutes choses excepté le péché. » Et pourtant ce n'est là encore qu'un deuxième degré de son abaissement.

« Etant trouvé quant à la figure comme un homme, » continue l'apôtre, « il s'est abaissé lui-même, » c'est-à-dire qu'il a choisi parmi les hommes la place la plus humble, la vie la plus pauvre et la plus méprisée. Il aurait pu se placer parmi les prin-

ces et les grands de la terre, il aurait pu s'entourer de la gloire et des richesses du monde : mais au lieu de cela il s'est abaissé jusqu'aux derniers rangs des sociétés humaines. Il est né dans une étable, et son premier berceau fut une crèche ; il a grandi dans les humiliations d'une vie pauvre et laborieuse, il a travaillé de ses mains, lui le fils et l'égal de Dieu, dans un atelier de charpentier ; et plus tard, quand il quitta ces humbles travaux pour se consacrer à la prédication de la vérité qu'il était venu apporter au monde, il voulut vivre encore dans la pauvreté et dans l'opprobre ; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ; absolument dépourvu des biens de ce monde, il recevait sa subsistance de quelques disciples fidèles, qui le suivaient de lieu en lieu l'assistant de leurs biens ; il s'est vu en butte aux outrages et aux persécutions de la part de son peuple, « il a été le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleur, et sachant ce que c'est que la langueur ; » « les siens ne l'ont point reçu, » ses proches parents l'ont rejeté, ses concitoyens « ont détourné leur face de lui, tant il était méprisé, et ils ne l'ont rien estimé. » Et pourtant il faut descendre encore, pour trouver le terme de son abaissement.

« Il a été obéissant, » continue l'apôtre, « jusqu'à la mort. » Ce n'était pas assez pour accomplir son œuvre qu'il vécût dans la pauvreté, dans l'humiliation et dans la souffrance ; il a fallu qu'il fît connaissance avec

la mort, qu'il se trouvât aux prises avec ce « roi des épouvantements. » Lui le saint et le juste, lui « le prince de la vie, » lui « par qui et pour qui sont toutes choses, » lui à la voix duquel l'univers est sorti du néant, il a bu à cette coupe amère qui est le salaire du péché, il a passé par ces angoisses de la dissolution dont la seule pensée nous fait frissonner à l'avance, il a traversé « la vallée de l'ombre de la mort, » il s'est couché, comme un coupable fils d'Adam, dans le lit glacé du sépulcre. Et pourtant ce n'est pas là encore le terme de son abaissement.

« Il a été obéissant jusqu'à la mort : » mais quelle mort? « à la mort même de la croix. » La croix : voilà quelle est la mort jusqu'où le fils de Dieu a voulu s'abaisser. La croix : c'est-à-dire de toutes les morts la plus ignominieuse, la plus infamante ; la croix : c'est-à-dire un supplice, et quel supplice? celui qu'on réservait pour les esclaves, et pour les plus vils d'entre les criminels ; la croix : c'est-à-dire de toutes les morts la plus douloureuse, la plus ingénieusement cruelle, la plus horrible des tortures qu'ait jamais pu inventer l'imagination exaltée par la cruauté ; ce supplice qui cloue un homme vivant sur un bois mort, le fixe en terre, et le laisse là de longues heures dans une immobilité absolue et forcée, brûlé par le soleil, consumé par une soif ardente, pesant de tout son poids sur ces quatre plaies qui s'agrandissent et s'enveniment sans cesse, appelant

vainement la mort qui n'arrive qu'à la longue, après une interminable agonie, et quand l'excès de la fatigue a triomphé de la nature. Le voilà sur la croix entre deux brigands, ce Jésus naguère l'égal de Dieu : « une assemblée de méchants l'ont entouré; ils ont percé ses mains et ses pieds, ils ont ouvert leur gueule contre lui comme un lion dévorant et rugissant; il s'est écoulé comme de l'eau, et tous ses os sont déjoints; son cœur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur s'est desséchée comme de la brique; sa langue tient à son palais; on l'a mis dans la poussière de la mort. » S'il s'écrie, vaincu par l'excès de son angoisse, « j'ai soif! » c'est du vinaigre qu'on lui donne à boire; et non contents de cette accumulation de tortures physiques, ses bourreaux y ajoutent encore le supplice moral de leurs lâches outrages et de leurs atroces railleries. Et pourtant il nous faut descendre plus bas encore pour trouver le dernier terme de son abaissement.

En effet, il y avait dans ce supplice de la croix quelque chose qui, pour Jésus, le rendait plus épouvantable que pour nul autre. « Celui qui est pendu au bois, » avait dit prophétiquement Moïse, « est malédiction de Dieu [1]. » C'est en Jésus que cette parole devait trouver son véritable accomplissement. « Il nous a rachetés de la malédiction de la loi, » dit saint

[1] Deut., XXI, 23. Gal., III, 13.

Paul, « quand il a été fait malédiction pour nous. » Ce qu'il y a de plus terrible pour Jésus dans le supplice de la croix, ce n'est pas le supplice lui-même : ce ne sont pas les clous qui lui percent les mains et les pieds, ce n'est pas la soif qui le dévore, ni le vinaigre qu'on lui donne à boire, ni les outrages dont on l'abreuve : c'est la malédiction du péché qui pèse sur sa tête innocente, c'est l'œuvre de l'expiation qui s'accomplit dans sa personne, ce sont les péchés réunis de tous les hommes qu'il porte en son corps sur le bois, qui l'accablent sous le fardeau de la condamnation divine, qui lui font éprouver toutes les horreurs de la mort seconde, qui lui voilent la face de son père, qui le livrent sans défense à la malédiction d'une loi violée, et qui lui arrachent ce cri d'angoisse au-delà duquel on ne peut rien imaginer : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » Qui pourra jamais comprendre tout ce qu'il y a, dans ce cri du fils divin à son père céleste, d'angoisse, d'amertume, et de douleur !... je m'arrête, saisi d'un saint tremblement, au bord de cet abîme d'humiliation et de souffrances, que la parole ne peut décrire, et que la pensée elle-même ne saurait sonder. Voilà, voilà jusqu'à quel degré d'abaissement est descendu le fils de Dieu. Voilà ce qu'est devenu volontairement ce Jésus qui était en forme de Dieu, couronné de toutes les splendeurs de la gloire divine, et qui pouvait sans usurpation se dire égal à Dieu. C'est ainsi

qu'il a changé la domination souveraine de l'univers contre le dernier degré de l'opprobre, et le trône du ciel contre une croix. Au lieu de cette multitude de l'armée céleste qui naguère entourait son trône, de ces mille millions d'anges qui célébraient sa gloire et attendaient ses ordres, prêts à voler où les envoyait un signe de sa main, quels sont les êtres qui se pressent maintenant autour de lui? C'est une multitude sanguinaire qui fait retentir à ses oreilles ce cri de rage : qu'il soit crucifié! c'est un sanhédrin cruel et hypocrite, qui le condamne sans l'entendre sur le rapport de faux témoins ; ce sont les valets d'un Caïphe qui le couvrent d'opprobres, qui lui crachent au visage, qui le frappent par derrière, et qui lui crient : « Christ, devine qui t'a frappé! » ce sont des soldats sans entrailles qui déchirent son corps à coups de verges, qui font saigner sa tête sous une couronne d'épines, qui clouent sur une croix ses mains et ses pieds; c'est enfin l'assemblée des esprits de ténèbres qui entourent sa croix dans ce moment suprême où Dieu l'abandonne, insultant à son agonie, triomphant sans doute de ce qu'ils regardent comme leur victoire.

Voilà, mes frères, ce qu'a été l'abaissement du fils de Dieu. Voilà quel est le modèle d'humilité que saint Paul présente à l'imitation des Philippiens. Y a-t-il quelque chose au monde qui puisse égaler l'humilité de Jésus ?

Oui, mes frères, il y a une chose qui égale l'humilité de Jésus : c'est la charité de Jésus. C'est la charité qui est le principe de son humilité. C'est par charité qu'il a souffert volontairement toutes ces humiliations, qu'il a descendu tous les degrés de cette échelle de douleurs, qui de la gloire du ciel l'a conduit jusqu'à l'ignominie de la croix, j'allais dire jusqu'à la malédiction de l'enfer. S'il a souffert tout cela c'est pour nous, c'est par amour pour de pauvres pécheurs comme vous et moi. Il fallait qu'il fût abaissé pour que nous pussions être relevés ; il fallait qu'il souffrît pour que nous pussions être délivrés de la souffrance, qu'il fût condamné et maudit pour que nous pussions être bénis et sauvés. Cette voie douloureuse dans laquelle il a marché volontairement était la seule qui pût nous ramener à la félicité éternelle. Cette échelle d'humiliations par laquelle il est descendu du ciel jusqu'en enfer, était la seule par laquelle nous pussions remonter nous-mêmes de l'enfer au ciel. Depuis l'heure où il a quitté la forme de Dieu pour prendre la forme d'un serviteur, jusqu'à celle où il a expiré sur une croix maudite, il n'est pas une humiliation, pas une douleur qu'il n'ait endurée en vue de nous, pas une qui ne lui ait été infligée par nos péchés d'une part, et de l'autre par son amour. Qu'y a-t-il donc qui puisse être comparé à l'humilité de Jésus, si ce n'est la charité de Jésus ? Quelle charité que celle qui pour des pécheurs, pour des êtres

perdus, indignes, condamnés, ennemis de Dieu, se dépouille de la gloire divine, se condamne à une vie d'opprobres, et meurt du plus cruel des supplices! quelle charité que celle qui fait tout cela pour nous sans que nous l'ayons cherchée, sans que nous l'ayons appelée à notre aide, que dis-je? quand nous étions bien plutôt disposés à la repousser, et à dire comme les vignerons de la parabole, « nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous! » qui alors nous prévient, nous appelle, qui vient d'elle-même nous chercher dans notre égarement et nous sauver dans notre perdition, qui vient faire tout cela sans nous et presque malgré nous!

Mes frères, une telle charité nous trouvera-t-elle toujours insensibles? Jusqu'à quand ces merveilles de l'amour de Christ, qui font l'étonnement des anges, glisseront-elles sur nos cœurs endurcis comme sur du marbre? Quand sera-ce que nous apprendrons enfin à pleurer avec saint Jean et avec Marie au pied de la croix de notre sauveur? Nous qui pleurons si facilement sur nos souffrances ou sur celles des êtres que nous aimons, n'aurons-nous pas enfin des larmes pour les souffrances de Christ? nous qui sommes si volontiers émus par les témoignages d'amour qui nous viennent des hommes, ne serons-nous pas enfin remués jusqu'au fond de l'âme par cet amour de Christ qui nous tend les bras du haut d'une croix? nous qui ne pourrions voir sans frémir et sans pleurer une

mère donner sa vie pour son enfant, verrons-nous toujours d'un œil sec et d'un cœur presque indifférent Christ donner sa vie pour les pécheurs?....

Non, non, il n'est pas possible qu'il en soit ainsi plus longtemps! il n'est pas possible que nos cœurs restent plus longtemps fermés en présence de l'amour, et des humiliations, et du sang versé de notre sauveur! Dans cette nouvelle semaine sainte où il fait passer encore une fois sous nos yeux toutes les douleurs de son sacrifice, dans ces jours de grâce où il nous rappelle encore une fois à sa table pour y participer aux symboles de sa chair et de son sang, nous sortirons enfin de cette coupable indifférence, nous jetterons loin de nous ce criminel endurcissement! nous sentirons nos cœurs tressaillir à la vue de tant de charité et de tant de souffrances! nous sentirons que dans toute l'histoire du monde, et dans tous les âges de l'éternité, il n'est pas de scène plus émouvante ni plus sublime que celle qui nous montre sur Golgotha, crucifié entre deux brigands, le roi du ciel couronné d'épines, Jésus donnant sa vie pour les pécheurs; nous oublierons tout le reste dans la contemplation de cette grande et sainte victime, nous mêlerons nos larmes au sang qui coule de ses plaies, et nous ne voudrons savoir qu'une seule chose, Christ, et Christ crucifié!

Toutefois, mes frères, prenons garde que le fruit de la contemplation de Jésus crucifié ne se borne

constances que nous, qui a souffert des mêmes épreuves, traversé les mêmes tentations, et tout cela sans péché; celui qui a revêtu notre nature infirme et pris un corps pareil au nôtre afin de pouvoir nous servir de modèle; celui dont la vie, considérée dans son ensemble, est si parfaite qu'il nous semble impossible de l'imiter, et dont pourtant chaque trait de cette vie, pris en détail, est tel qu'à sa place il nous semble que nous eussions pu faire de même : tant il est vrai que ce modèle, tout parfait qu'il est, est bien un modèle humain, à notre usage, à notre portée, un modèle que tout homme peut imiter, et que Jésus est bien ce que Pilate exprimait à son insu, lorsqu'il le présentait à la multitude après l'avoir fait déchirer par la verge de ses soldats : « voilà l'homme ! » voilà l'homme par excellence, l'homme modèle, l'homme que nous pouvons et que nous devons imiter.

Oui, mes frères, imitons-le, cet homme Jésus que Dieu nous donne pour modèle après nous l'avoir donné pour sauveur! que l'objet constant de nos efforts, que le grand but de notre vie soit de rétablir en nous dans sa pureté primitive cette image divine que le péché a effacée; préparons-nous ainsi, en nous rapprochant toujours plus de Jésus par les dispositions de nos cœurs, à le rejoindre un jour dans « la maison de son père, » et à passer la vie éternelle dans la société bienheureuse de ce céleste ami ! Amen.

Avril 1851.

LE NOM

QUI EST AU-DESSUS DE TOUS LES NOMS.

C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms : afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le père.

(Phil., II, 9-11.)

Il nous reste, mes frères, pour terminer la série de méditations que nous avons entreprise sur les onze premiers versets de ce chapitre, à contempler avec vous la gloire de Jésus-Christ, l'élévation souveraine qui a succédé pour lui à cet abaissement si profond. C'est avec joie que dans ce beau jour, anniversaire de la résurrection du sauveur, j'aborde ce nouvel ordre de pensées. Quelque précieuse pour l'âme chrétienne

que soit la considération des souffrances et de l'abaissement de son sauveur, la vue de ces souffrances nous laisse pourtant dans le cœur une impression de tristesse et d'abattement, dont on éprouve le besoin de se relever en considérant la gloire qui les a suivies. Venez donc, mes frères, vous qui nous suiviez naguère dans la contemplation de l'abaissement du fils de Dieu; vous qui avez descendu avec nous, sur les pas de l'apôtre, tous les degrés de cette échelle de douleurs qu'il a parcourue volontairement par amour pour les pécheurs et pour leur donner la vie éternelle; vous qui vous êtes approchés avec nous de sa croix sanglante, et qui avez recueilli, au fond de vos âmes émues, ce dernier cri d'angoisse du fils que son père abandonne, venez maintenant avec nous contempler la gloire qui a suivi ces souffrances; ne cherchons plus parmi les morts celui qui est vivant à jamais; laissons ce sépulcre, et ces angoisses, et ces ombres de la mort qui n'ont pu envelopper que pour un moment le prince de la vie; élevons nos yeux vers le ciel, contemplons Jésus dans cette gloire éternelle qu'il partage de nouveau avec son père, et que son abaissement momentané a rendue plus complète encore et plus éclatante.

C'est encore saint Paul qui va nous servir de guide dans cette contemplation; et fidèles à la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, nous ne ferons autre chose que développer ligne après ligne, avec une

scrupuleuse exactitude, toutes les paroles de l'apôtre.

« C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé. » *C'est pourquoi*, c'est-à-dire, parce qu'il s'était humilié et abaissé. Son élévation a pour principe son abaissement, et le degré de cette élévation correspond exactement au degré de cet abaissement. Plus l'abaissement a été profond, plus l'élévation sera glorieuse. Il s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix, jusqu'à la plus cruelle et la plus ignominieuse de toutes les conditions : c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé. Il était descendu jusqu'à la dernière place, c'est pourquoi Dieu l'a élevé à la première. Il n'était pas possible de descendre plus bas qu'il ne l'a fait dans son humiliation : il n'est pas possible de monter plus haut que cette gloire suprême qu'il a reçue de Dieu, et qui est désormais son partage éternel.

C'est ainsi que toujours, dans le gouvernement de Dieu, « l'humilité précède la gloire ; » il n'est pas d'autre chemin pour arriver à la gloire que la voie étroite de l'humilité. Celui qui s'élève lui-même sera abaissé par le Seigneur, et celui qui s'abaisse lui-même sera élevé par le Seigneur. Cela est vrai même dans cette vie et dans nos rapports avec les hommes. Même dans ce monde il n'y a pas de gloire plus belle ni plus vraie que celle qui est relevée par l'humilité. Les hommes se plaisent à humilier les orgueilleux, à les rabaisser, à froisser leur amour-propre, à les remettre à cette place humble et inférieure

d'où ils s'efforçaient de sortir ; tandis qu'on se plaît au contraire à relever le mérite qui se cache, et à tirer les humbles de leur obscurité.

Mais cela est vrai surtout dans nos rapports avec Dieu, et pour ce qui concerne la gloire éternelle. Le seul moyen d'entrer dans les demeures de la gloire, de trouver place dans la société des anges, d'obtenir la couronne que rien ne peut flétrir, et de chanter un jour le cantique de triomphe des élus, c'est de nous y préparer ici-bas par l'humiliation ; c'est de nous abaisser dans le sentiment profond de notre indignité ; c'est de reconnaître que par nous-mêmes nous ne méritons rien si ce n'est la condamnation éternelle ; c'est de renoncer absolument à notre justice propre, à notre propre sagesse, à notre moi tout entier, d'accepter le salut comme une aumône gratuite de la bonté de Dieu, et de nous laisser conduire en toutes choses par le Seigneur comme un enfant par sa mère. « Quiconque ne recevra pas le royaume des cieux comme un petit enfant, n'y entrera point. » Et le degré de la gloire à venir sera pour chacun dans une proportion exacte avec celui de son humilité dans la vie présente. « Quiconque veut être grand parmi vous, » dit le sauveur à ses disciples, « qu'il soit votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave : de même que le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir ; » et Jésus aurait pu ajouter : de même aussi que le fils

de l'homme, à la suite de cette servitude volontaire, de cette condition la plus humble qui fut jamais, a été élevé à la domination souveraine de toutes choses.

Oui, Jésus lui-même a été soumis à cette loi universelle du monde moral, qui veut que l'humilité précède la gloire; et c'est parce qu'il s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix, que Dieu l'a souverainement élevé.

Celui qui a été souverainement élevé, c'est celui-là même qui s'était abaissé jusqu'à la mort de la croix : c'est le fils de l'homme, c'est Jésus dans sa nature humaine, dans cette nature semblable à la nôtre en toutes choses, excepté le péché. Quant à sa nature divine, Jésus ne pouvait pas être élevé, il ne pouvait pas acquérir une gloire plus grande que celle qu'il possédait déjà; il n'a pas cessé un moment d'être « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. » L'élévation dont il est ici parlé ne peut signifier quelque chose qu'autant qu'elle s'applique à Jésus-Christ homme; c'est là ce qu'il y a de merveilleux, c'est là ce que l'apôtre proclame comme une chose nouvelle et inouïe, que la nature humaine ait été, dans la personne de Jésus-Christ, élevée à la participation de la gloire divine et à la domination souveraine. Trop souvent nous semblons borner l'humanité de Jésus-Christ à l'œuvre qu'il a accomplie pendant sa vie mortelle; il semble que du moment qu'il a quitté cette vie et qu'il est remonté au ciel, il a dépouillé

notre nature, et nous ne voyons plus en lui que la nature divine. Cette manière d'envisager la condition du sauveur dans le ciel n'est pas conforme à l'Ecriture. Jésus n'a point perdu sa nature humaine après son ascension : c'est Jésus homme qui est monté au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu ; c'est Jésus homme qui a été souverainement élevé, à qui toute puissance a été remise dans le ciel et sur la terre ; c'est Jésus homme qui est à présent même dans les lieux célestes, intercédant pour nous auprès de son père; c'est Jésus homme qui redescendra du ciel pour juger le monde; c'est Jésus homme que nous irons retrouver un jour, et avec qui nous passerons la vie éternelle. Nous pourrons lui parler bouche à bouche, comme un ami à son ami ; nous pourrons nous rassasier de sa vue, et contempler enfin ce visage que nous avons tous cherché plus d'une fois à nous représenter, ce visage qui est celui d'un homme et qui pourtant est « plus beau que celui d'aucun fils des hommes, » parce qu'il est l'enveloppe visible d'une âme sans péché, parce qu'il reflète une charité sans borne et une vertu sans tache ; nous verrons encore, sur son corps glorifié, la trace des plaies qui lui ont été faites pour nos péchés, et nous pourrons, comme Thomas, changeant la foi contre la vue, toucher du doigt la marque des clous dans ses mains et sur ses pieds. Cette humanité de notre sauveur, par laquelle il pourra se rapprocher de nous, sympathiser pleinement à tou-

tes nos émotions et à toutes nos pensées, et qui nous permettra d'entretenir avec lui des relations intimes, des relations d'ami et de frère, sera assurément un des traits les plus précieux de la félicité à venir. Mais considérons de plus près cette élévation souveraine, qui est devenue le partage du fils de l'homme à la suite de son abaissement.

L'apôtre résume toutes les gloires de l'élévation du sauveur dans le nom qui lui a été donné : « Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms. » L'Ecriture, vous aurez pu le remarquer, attache une grande importance aux noms. Le nom, dans l'Ecriture, est ordinairement le symbole exact de la personne qui le porte, des qualités qu'elle possède, des priviléges qui lui sont accordés. C'est ainsi que Dieu lui-même se donne le nom de « Jéhovah, » c'est-à-dire, « celui qui est ; » et ce nom suffit pour nous représenter l'être par excellence, l'être nécessaire, celui qui seul existe par lui-même, et duquel toutes les autres existences ne sont qu'une émanation. Ainsi encore, cet ange qui vint annoncer à Daniel que sa prière était exaucée, et qui, cinq siècles plus tard, redescendit du ciel pour annoncer à Zacharie la naissance d'un fils, cet ange s'appelle *Gabriel,* c'est-à-dire *puissance de Dieu :* et quand Zacharie, ne pouvant croire d'abord à l'accomplissement d'une telle promesse, dit au messager céleste : « comment connaîtrai-je cela? car je suis vieux, et ma femme est

avancée en âge, » l'ange se contente de lui répondre, sans combattre autrement ses objections: « je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler, et t'annoncer ces bonnes nouvelles. » Je suis Gabriel : tout est dans ce nom; ce nom suffit pour répondre à tous les doutes et ôter toute excuse à l'incrédulité. Souvent l'Ecriture confond le nom avec la personne ou avec la chose même qu'il représente : c'est ainsi qu'il est dit du sauveur : « il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, » ce qu'il faut évidemment entendre ainsi : « il sera un Emmanuel. » Considérez encore cette déclaration si douce de saint Jean : « voyez quel amour le père nous a témoigné que nous *soyons appelés* enfants de Dieu. » L'apôtre aurait pu dire simplement, « que nous soyons enfants de Dieu; » mais la tournure qu'il emploie, fidèle aux habitudes constantes de l'Ecriture, a je ne sais quoi de plus pénétrant et de plus doux pour le cœur. La récompense que le Seigneur promet à ses disciples fidèles, c'est un nom : « je leur donnerai, dans ma maison et dans mes murailles, une place et un nom meilleur que le nom de fils ou de fille. » « A celui qui vaincra, » dit-il encore dans l'Apocalypse, « je lui donnerai un caillou blanc, et sur ce caillou sera écrit un nouveau nom, que nul ne connaît sinon que celui qui le reçoit [1]. » Qui d'entre

[1] Exode, III, 14, 15. Dan., IX, 21. Luc, I, 19. Matth., I, 23. 1 Jean, III, 1. Esaïe, LVI, 5. Apoc., II, 17.

nous ne sait par expérience quelle est la puissance d'un nom ! Il y a tel nom que nous ne pouvons entendre prononcer sans être remués jusqu'au fond de l'âme ; tel nom résume pour nous toutes les idées de vénération et de grandeur ; tel autre résume tout ce qu'il y a pour le cœur de plus tendre et de plus doux. Chacun de nous a dans son cœur un nom de prédilection qu'il garde avec amour, et qu'il lui suffit de répéter tout bas pour y trouver une source inépuisable de consolation et de joie. Mais il y a un nom qui est au-dessus de tous les autres : un nom qui est plus grand que tous les noms les plus vénérés, plus doux que tous les noms les plus tendres, plus aimable que tous les noms qui remuent le plus délicieusement nos cœurs : c'est le nom que Dieu a voulu donner à son fils. Déjà l'Ancien-Testament a fait allusion à ce nom du fils de Dieu, entre autres dans ce passage remarquable du livre des Proverbes : « Quel est celui qui est monté aux cieux, et qui en est descendu ? quel est celui qui a renfermé le vent dans ses poings, qui a serré les eaux dans son manteau, qui a dressé toutes les bornes de la terre ? Quel est son nom, et *quel est le nom de son fils,* si tu le connais [1] ? » Plus heureux que Salomon, nous pouvons répondre à cette question prophétique : saint Paul y a répondu pour nous dans notre texte. Croiriez-vous qu'il y a des commentateurs

[1] Prov., XXX, 4.

qui, gâtant à plaisir ce beau passage, ont voulu détourner ici le mot nom de son sens naturel et ordinaire, pour lui faire signifier dignité? tant il est vrai que lorsqu'il s'agit des choses divines, la science humaine aveugle parfois les yeux les plus clairvoyants! Il ne faut pas le chercher bien loin ce nom qui est au-dessus de tous les noms: l'apôtre a pris soin de le prononcer lui-même, et de l'écrire en toutes lettres au verset suivant. Ce nom qui domine tous les autres, nous n'en pouvons douter un seul moment, c'est le nom de Jésus, le nom qui veut dire sauveur. Qui pourra dire tout ce qu'il y a, dans ce nom de Jésus, de précieux, d'excellent, de saint, de grand, de glorieux, de doux, de consolant, d'aimable, de tendre! Ah! ne nous lassons pas de le répéter, ce doux et saint nom de Jésus; qu'il résonne au milieu de ce temple dans ce beau jour comme une harmonie céleste, et qu'il verse dans nos cœurs tous ses trésors de grâce, de lumière, d'amour, de joie et de salut! Jésus « la lumière du monde; » Jésus « la sagesse éternelle; » Jésus « le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons; » Jésus « le chemin, la vérité et la vie; » Jésus « l'image du Dieu invisible » et « la splendeur de la gloire du Père; » Jésus « la parole qui était au commencement, qui était avec Dieu et qui était Dieu; » Jésus « l'ange de l'Eternel; » Jésus « le souverain pasteur des âmes; » Jésus « le bon berger qui donne sa vie pour ses brebis; » Jésus « notre souve-

rain sacrificateur; » Jésus « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde; » Jésus « la victime de propitiation pour nos péchés; » Jésus « seul médiateur entre Dieu et les hommes; » Jésus « seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés; » Jésus « le chef et le consommateur de notre foi; » Jésus « le pain de vie, descendu du ciel pour donner la vie au monde; » Jésus qui a été « Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous; » Jésus qui a été fait « semblable à nous en toutes choses, excepté le péché; » Jésus qui « ne prend point à honte de nous appeler ses frères; » Jésus « qui nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces; » Jésus qui était « doux et humble de cœur, et qui lorsqu'on lui disait des outrages n'en rendait point; » Jésus qui lorsqu'on le clouait sur la croix priait et disait : « mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font; » Jésus qui s'appelle « l'admirable, le conseiller, le Dieu fort et puissant, le père d'éternité, le prince de paix; » Jésus l'espoir de l'enfant et la consolation du vieillard; Jésus, dernier nom que voudront bégayer nos lèvres mourantes à notre dernier soupir; Jésus, premier nom qui s'échappera des lèvres glorifiées du fidèle ressuscité [1]!

[1] Jean, VIII, 12; XII, 46. Prov., VIII, 22. 1 Cor., I, 24. Malachie, IV, 2. Jean, XIV, 6. Col., I, 15. Héb., I, 3. Jean, I, 1, 2. Exode, III, 2. Jug., XIII; 15-18 1 Pierre, V, 4. Jean, X, 11, 14. Héb., III, 1. Jean, I, 29. 1 Jean, II, 2. 1 Tim., II, 5. Actes,

Ce nom de Jésus n'est pas seulement le plus doux et le plus précieux de tous les noms : il en est encore le plus puissant et le plus glorieux. « Dieu a voulu, » nous dit l'apôtre, « qu'au nom de Jésus tout genou se ploie, tant au ciel que sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le père. » Quel tableau ! quelle grandeur de pensées, et quelle magnificence d'expressions ! comment suivre l'apôtre dans ces hauteurs sublimes où il s'élève sur les ailes de l'inspiration, et d'où il contemple cette royauté universelle du sauveur, ce nom de Jésus remplissant tout l'univers de sa puissance et de sa gloire ! Essayons pourtant de le suivre, mes frères, efforçons-nous de nous faire du moins une faible idée de ce qu'est cette domination souveraine de Jésus, qui fait tout ployer devant ce nom magnifique, dans le ciel, sur la terre et sous la terre.

Elevons-nous au ciel, parcourons par la pensée ces régions de lumière que l'Ecriture nous dépeint comme favorisées tout spécialement de la présence de Dieu : là nous trouverons partout la domination souveraine de Jésus-Christ, nous verrons prosternés

IV, 12. Jean, VI, 48, 51. Matth., I, 23. Héb., II, 17; IV, 15; II, 11. 1 Pierre, II, 21. Matth., XI, 29. 1 Pierre, II, 23. Luc, XXIII, 34. Esaïe, IX, 5. Matth., XIX, 14. Luc, II, 29. Actes, VII, 59. Apoc., V, 6-10.

devant le nom de Jésus tous les anges et tous les saints glorifiés. « Il a été fait d'autant plus excellent que les anges, » nous dit l'apôtre, « qu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur; aussi est-il dit, quand Dieu introduit dans le monde son fils premier né : que tous les anges de Dieu l'adorent [1] ! » Oui, adorez-le, prosternez-vous tous devant lui, esprits célestes et purs, anges, archanges, séraphins, « dominations, principautés et puissances : » vous dont l'armée se compte par « mille milliers et par dix mille millions, » et qui entourez le trône de « l'ancien des jours ! » vous n'êtes tous à l'égard de Jésus que « des esprits administrateurs, employés pour servir » à l'accomplissement de ses desseins.

Les élus glorifiés fléchissent aussi le genou devant le nom de Jésus. Saint Jean nous les montre, dans ses visions du siècle à venir, jetant leurs couronnes au pied du trône de l'agneau, se prosternant devant lui sur leur face et disant : « à l'agneau qui a été immolé soient à jamais puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange ! car tu as été mis à mort, et tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple ! » Tel sera éternellement le cantique de gloire et d'adoration qui retentira autour du trône de Jésus.

[1] Héb., I, 4, 6.

Si du ciel nous descendons sur la terre, nous y trouverons encore, bien que sous une forme différente, cette royauté souveraine du nom de Jésus. Au seul nom de Jésus les temples des faux dieux sont tombés, la civilisation a remplacé la barbarie, les mœurs se sont adoucies et épurées, les arts ont pris un essor inconnu, l'esclavage a été aboli, la charité est entrée dans le monde, et tout a été renouvelé dans les sociétés humaines. Autour du nom de Jésus se rallient une multitude innombrable d'hommes, pris dans toutes les nations et sous tous les climats, qui se réclament de ce nom, qui le prient, qui l'adorent, qui font reposer sur lui toutes leurs espérances. Et cette fête solennelle que nous célébrons aujourd'hui, et ce temple qui nous ouvre ses portes, et cette table sainte dont nous allons nous approcher, que nous prêche tout cela, sinon la royauté de Jésus? Tout ce qui se fait dans ce temple n'est-il pas à la gloire de Jésus? C'est Jésus qu'on y adore, c'est la parole de Jésus qu'on y annonce, c'est la croix de Jésus qu'on y glorifie, c'est la table de Jésus qu'on y prépare, c'est le nom de Jésus, inscrit sur le front de ce monument, qui en a dressé les colonnes et assemblé toutes les pierres [1]!

Il est vrai que cette domination de Jésus sur les

[1] Le temple de Marseille porte cette inscription :

AV CHRIST RÉDEMPTEVR.

cœurs n'est pas encore établie partout dans le monde. Il y a des hommes qui ne l'adorent pas, qui ne le prient pas ; il en est qui ne le connaissent pas encore, il en est même qui se soulèvent contre lui : mais ceux-là même fléchissent à leur manière le genou devant Jésus ; ils servent à leur insu, ou même malgré eux, à l'accomplissement de ses desseins, au progrès de sa domination. Tous les évènements de l'histoire du monde sont autant de moyens qu'il emploie pour avancer son règne sur la terre ; tous les hommes sans exception sont dans sa main des instruments, volontaires ou forcés, qui travaillent à réaliser ce but suprême, et qui glorifient d'une manière ou d'une autre le nom de Jésus. Si le savant recule les bornes de la science, c'est pour que ces progrès de la science rendent témoignage à la parole de Jésus ; si l'industrie agrandit son domaine et multiplie ses merveilles, si les communications entre les peuples deviennent de jour en jour plus faciles et plus rapides, c'est pour que l'évangile de Jésus se répande plus facilement dans le monde, et que sa croix soit plus rapidement portée sur tous les points du globe. Si quelque révolution s'accomplit dans telle ou telle partie du monde, c'est que ces agitations sociales doivent hâter le développement de la religion de Jésus. Si quelque puissance ennemie de cette religion poursuit et met à mort ceux qui se réclament du nom de Jésus, cette haine et ces persécutions tournent en dé-

finitive à la gloire de ce saint nom. C'est à la gloire de Jésus que travaillent un Hérode qui le persécute, un Judas qui le trahit, un Pilate qui le livre à ses ennemis, et ce sanhédrin qui le condamne, et ces soldats qui le crucifient, et ces empereurs romains qui versent le sang de ses disciples, et tous ceux qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre l'église de Jésus-Christ : ils n'ont rien fait d'autre, suivant cette admirable déclaration des chrétiens de Jérusalem dans la prière qui nous est rapportée au quatrième chapitre du livre des Actes, ils n'ont rien fait d'autre, en s'assemblant contre Jésus, sinon d'accomplir « toutes les choses que sa main et son conseil avaient auparavant déterminé devoir être faites. »

C'est ainsi que tout, sur la terre, sans exception, sert à glorifier le nom de Jésus : à travers toutes les agitations humaines ce nom se répand de plus en plus, il gagne chaque jour de nouveaux adorateurs ; et tous les évènements du monde, et tous les actes, et toutes les paroles, et toutes les pensées de tous les hommes conspirent ensemble pour hâter ce jour de la gloire de Jésus, où la terre entière sera couverte de sa connaissance, et où s'accomplira le serment qu'il a prononcé lui-même dans sa parole : « je suis vivant, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi, et que toute langue donnera gloire à Dieu [1]. »

[1] Rom., XIV, 11.

Mais allons plus loin : descendons plus bas que la terre, et suivant l'apôtre jusqu'au bout, pénétrons par la pensée dans ces régions de ténèbres que l'Ecriture nous représente comme étant le domicile de Satan et de ses anges : là encore nous allons retrouver sous une forme nouvelle la domination souveraine de Jésus-Christ. Les esprits de ténèbres sont forcés eux-mêmes de rendre gloire à Jésus et de fléchir le genou devant lui ; les démons eux-mêmes adorent Jésus et le prient à leur manière. Témoin ces esprits malins que la puissance de Christ chassait du corps des possédés, et qui, reconnaissant eux-mêmes sa domination, le conjuraient par le nom de Dieu, tantôt de ne « les point tourmenter, » tantôt de ne « les point envoyer dans l'abîme. » Témoin encore cet esprit malin dont il est parlé au livre des Actes, qui, refusant de quitter le corps d'un possédé sur la simple parole d'un exorciste, fait cette déclaration remarquable : *je connais Jésus*, voulant dire évidemment qu'il était soumis à la puissance de Jésus [1]. Oui, nous n'en pouvons douter, Jésus règne jusque dans l'enfer, et les démons eux-mêmes donnent gloire à son nom. La forme de cette domination diffère sans doute de celle qu'il exerce dans le ciel et sur son église : mais elle n'en est pas moins souveraine et absolue, et elle n'en proclame pas moins

[1] Marc, V, 7. Luc, VIII, 31. Actes, XIX, 15.

la gloire de son nom. Son règne dans le ciel est la glorification de son amour ; son règne dans l'enfer est la glorification de sa justice ; et sur la terre, où les éléments du bien et du mal se mêlent et se combattent encore, son règne participe de ces deux caractères : mais partout il règne, partout il est glorifié ; et dans le ciel, sur la terre et sous la terre, suivant la parole de l'apôtre, tout genou fléchit au nom de Jésus.

Voilà, mes frères, autant que nous avons pu, dans notre faiblesse, parler de ces choses qui sont « la hauteur des cieux et la profondeur des abîmes, » voilà ce qu'est la domination souveraine de Jésus-Christ. Si haut que vous puissiez remonter par l'imagination dans l'éternité du passé, et si loin que vous puissiez vous élancer dans l'éternité de l'avenir, vous trouverez partout Jésus dominant toutes choses, remplissant tout de sa puissance et de sa gloire. Avant la création du monde vous trouverez Jésus, sous le nom de « la sagesse » ou de « la parole, » partageant de toute éternité la gloire du père ; et après la destruction du monde actuel vous trouverez encore Jésus, « l'agneau qui a été immolé, » objet de l'éternelle adoration des élus et des anges. Tout ce qui est arrivé, tout ce qui arrive, tout ce qui arrivera, dans tous les âges de l'éternité, se rapporte à Jésus comme auteur et comme but, comme principe et comme fin de toutes choses : « toutes choses sont par lui et pour

[illegible] » Par Jésus et pour Jésus l'univers a été tiré du néant : et quand l'harmonie de cet univers eut été troublée par le péché, elle a été rétablie par Jésus et pour Jésus. Dans tous les lieux et dans tous les temps, tous les événements et tous les êtres gravitent ensemble, dociles satellites, autour de ce nom de Jésus, soleil éternel du monde moral.

Et maintenant, mes frères, il nous reste à faire un retour sur nous-mêmes, et à nous demander quelle place nous occupons dans cet empire universel de Jésus-Christ. Tous les êtres du monde le servent, et nous sommes tous sans exception des sujets rangés sous les lois de ce maître souverain : mais il y a, vous l'avez vu, plus d'une manière de le servir. On peut le servir par crainte et à contre-cœur, à la manière de ses ennemis et des démons ; on peut le servir par indifférence et sans y songer, comme les hommes qui ne s'inquiétent pas de leur âme et ne vivent que pour ce monde ; on peut le servir par amour et avec joie, comme les fidèles et les anges. A laquelle de ces trois catégories appartient le service que nous rendons à Jésus-Christ ? sous l'influence de quel mobile fléchissons-nous devant lui ?.... Que chacun s'examine à cet égard, et que sa conscience réponde ! Il y va de notre avenir éternel. Suivant que notre

[1] Col., I, 16.

soumission à Jésus-Christ est inspirée par tel mobile ou par tel autre, suivant qu'elle a pour principe ou l'amour ou la crainte, cette soumission à Jésus, cet hommage que nous rendons nécessairement à son nom, fera notre bonheur ou notre malheur, notre salut ou notre perdition éternelle, notre ciel ou notre enfer. Jésus servi volontairement, c'est le ciel ; Jésus servi à contre-cœur, c'est l'enfer. La différence entre le ciel et l'enfer ne consiste, à y regarder de près, que dans la différence des dispositions avec lesquelles Jésus est servi, adoré, glorifié dans ces deux séjours.

Etes-vous, par la grâce de Dieu, au nombre de ceux qui servent Jésus par amour, et dont le cœur est volontairement soumis à sa loi ? le désir sincère de votre cœur, le grand but de votre vie est-il de glorifier celui qui vous a rachetés au prix de son sang? Alors bénissez ce Dieu sauveur qui vous a fait une telle grâce à vous pauvres pécheurs, qui vous a révélé tout son amour quand vous étiez ses ennemis, qui est venu vous chercher et vous sauver quand vous étiez perdus ; alors venez à la table de Jésus renouveler la promesse de lui être fidèles jusqu'à la mort, venez y puiser dans sa communion les forces dont vous avez besoin pour accomplir cette promesse; goûtez toujours plus combien est doux le joug du Seigneur, et combien son fardeau est léger ; soyez-lui toujours plus fidèles ; qu'il règne de jour en jour plus

complètement sur votre cœur; que vos œuvres et vos paroles le glorifient chaque jour davantage; et secondés par le Saint-Esprit, cet auxiliaire tout-puissant qui ne manque jamais à ceux qui l'invoquent, efforcez-vous d'amener toutes vos affections et toutes vos pensées captives à l'obéissance de Jésus-Christ!

Seriez-vous assez malheureux pour compter parmi ceux qui éprouvent à l'égard de Jésus et de sa loi un sentiment opposé à l'amour; qui ne peuvent pas souffrir la doctrine évangélique, qui repoussent avec dédain, peut-être avec une secrète irritation, tout ce qui ressemble à un christianisme vivant, à une vie religieuse conséquente et tranchée, et qui disent, sinon en paroles, du moins en action et en pensée: « nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous? » Alors nous ne pouvons que vous renvoyer aux avertissements de votre conscience, et aux déclarations de la parole éternelle; nous ne pouvons que vous supplier, par amour pour vos âmes, de quitter cette voie funeste et de donner votre cœur à Jésus-Christ, avant qu'il soit trop tard; nous ne pouvons que vous répéter avec l'Ecriture : « cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près! Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur! Rendez hommage au fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. O qu'heureux sont tous ceux qui se retirent vers lui! »

Etes-vous enfin parmi ceux qui n'éprouvent qu'indifférence à l'égard de Jésus et de sa parole, et qui s'avancent insouciants à travers la vie sans se préoccuper du salut de leurs âmes — hélas! et n'est-ce pas là l'histoire d'un grand nombre d'entre vous, j'allais dire du plus grand nombre? N'en est-il pas beaucoup parmi nos auditeurs de ce jour dont la présence dans ce temple est une chose inusitée, extraordinaire, et qui semblent ne penser à Jésus-Christ qu'une fois ou deux par année, puisqu'on ne les voit paraître dans le temple de Jésus-Christ qu'aux jours de Noël ou de Pâques? et parmi ceux mêmes qui sont plus assidus au culte divin, n'en est-il pas beaucoup qui n'y viennent guère que pour accomplir une formalité ou pour obéir à une habitude, sans être poussés par un besoin de l'âme, sans un véritable amour pour Jésus-Christ, et le cœur tout rempli de préoccupations mondaines?... En un mot, quelles que puissent être vos habitudes religieuses, êtes-vous de ceux qui vivent pour ce monde au lieu de vivre pour le Seigneur? Alors nous vous conjurons, au nom de vos intérêts les plus pressants, de ne pas rester plus longtemps dans une telle disposition. Peut-être vous vous tranquillisez par cette pensée que si vous n'êtes pas au nombre des amis de Jésus, vous n'êtes pas non plus parmi ses ennemis : mais prenez-y garde, cette position intermédiaire et indécise ne peut pas durer : l'état de choses actuel n'est qu'un provisoire;

le temps est court; bientôt les scènes passagères de ce monde auront fait place pour vous à l'éternité; bientôt vous paraîtrez devant le tribunal du fils de l'homme, et là il n'y aura plus que deux alternatives, là il n'y aura plus que deux manières de servir Jésus: entre les démons et les anges, entre les réprouvés et les élus, il n'y aura point de place pour les tièdes et les indifférents; et quiconque n'aura pas donné à Jésus tout son cœur pendant cette vie, sera rangé à jamais parmi ses ennemis dans l'économie à venir.

Mais je rougis de faire valoir auprès de vous un pareil motif. Ce n'est pas à votre intérêt, ni à la crainte du jugement à venir, qu'il faut en appeler dans un jour comme celui-ci. Eh quoi! ne suffira-t-il pas, pour triompher de votre indifférence, des souvenirs que cette semaine, que ce jour, que cette heure réveillent dans vos cœurs et font passer sous vos yeux? cette semaine, qui vous rappelle toutes les humiliations et toutes les souffrances auxquelles votre sauveur s'est volontairement soumis pour vous racheter; ce jour, qui vous le montre sortant du tombeau victorieux de la mort et de l'enfer, et scellant, par le plus éclatant des miracles, le salut qu'il vous acquit au prix de son sang; cette heure qui vous réunit dans sa maison, qui vous appelle autour de sa table, qui vous offre pour aliments sa chair et son sang, et qui vous montre dans sa parole, comme en un miroir splendide, l'univers entier prosterné aux pieds de Jésus! De

tels objets, de tels souvenirs, une telle grandeur, un tel amour vous laisseront-ils indifférents? Ah! malheur au cœur qui n'en serait pas touché, à l'âme qui n'en serait pas ébranlée! Pourquoi donc êtes-vous venus dans ce temple en un jour comme celui-ci, si ce n'est pour vous donner à Jésus-Christ, pour lui donner tout votre cœur et toute votre vie, pour vous consacrer à lui sans réserve et sans partage? Il est temps de sortir de votre indifférence, « voici l'heure de vous réveiller de votre sommeil! » Jésus vous appelle, il vous crie : « réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera! » Après vous avoir appelés naguère du haut de sa croix, il vous appelle aujourd'hui du haut du ciel, environné de cette gloire magnifique qu'il veut partager avec vous. Il ne vous dit plus seulement : « venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai; » il vous dit : venez à moi, et je vous ferai part de la gloire qui m'a été donnée par mon père. « Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et mon nouveau nom. Celui qui vaincra sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, mais je confesserai son nom devant mon père et devant ses anges. Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que j'ai vaincu, et je suis assis avec mon père sur son trône. Sois fidèle

jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. » Ouvrez votre cœur à ces magnifiques promesses, accourez à la voix de votre sauveur! venez à la table où il vous appelle, non plus avec cette triste indifférence que vous y avez apportée tant de fois, mais en ayant faim et soif de sa grâce et de sa gloire; venez recevoir de ses mains triomphantes cette robe qu'il a blanchie dans son sang, et cette couronne que vous déposerez un jour, avec tous « ceux qui sont venus de la grande tribulation, » au pied du trône de l'agneau! Amen.

Avril 1851.

LA RÈGLE D'OR.

Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux ; car c'est la loi et les prophètes.

(MATTH., VII, 12.)

Il y a une parole de Fénelon qu'on a souvent citée comme une admirable définition de la charité : « je préfère le genre humain à ma patrie, ma patrie à ma famille, ma famille à moi-même. » Ces paroles sont belles en effet : elles élèvent l'âme, elles agrandissent le cœur, et il est impossible de les entendre pour la première fois sans tressaillir d'une sainte admiration. Mais sont-elles aussi vraies qu'elles sont belles ? il est permis d'en douter pour qui les examine de sang-froid. Quant à moi du moins, cette définition de la charité me paraît aller au-delà du vrai, et prêcher une morale qui dépasse la nature humaine. Cette vue simple et grandiose de la charité devait séduire une

imagination poétique comme celle de Fénelon; mais elle n'est pas conforme à la vérité, ni applicable dans la vie pratique. Il n'est ni dans la nature humaine, ni dans les intentions de Dieu, que nous subordonnions, dans nos rapports avec les hommes, les relations plus rapprochées et par là même plus intimes, aux relations plus éloignées et plus vagues. Essayez de soumettre la maxime de Fénelon à l'épreuve décisive de la pratique, suivez-la dans la rigueur de ses conséquences, et vous la trouverez inexécutable, du moins dans plusieurs de ses applications. Qu'un homme se sacrifie lui-même pour sa famille, cela est dans la nature, et se voit tous les jours. Mais quel est l'homme, fût-il le meilleur et le plus dévoué d'entre les hommes, qui dans la pratique de la vie subordonnera, sacrifiera l'amour de sa famille à celui de son pays, et l'amour de son pays à celui du genre humain? Il ne le pourrait pas : ce genre de renoncement ne serait pas dans la nature humaine, et aussi Dieu ne l'exige-t-il pas. Il y a donc quelque chose d'exagéré, et par-là même de faux dans la définition que Fénelon nous donne de la charité. La morale évangélique se garde bien d'un pareil extrême. Nous avons déjà fait observer, dans une autre occasion, que l'évangile se distingue de tous les livres d'homme, non-seulement par l'excellence et la pureté de ses enseignements, mais encore parce qu'il reste toujours exactement dans le vrai, et qu'on n'y trouve jamais

aucune exagération [1]. Quand il parle des biens de ce monde, il ne nous enseigne pas à les mépriser, puisque ce sont des bienfaits de Dieu : il se contente de les mettre à leur véritable place, en les subordonnant aux biens éternels ; et quand il parle de l'amour des hommes, il ne nous dit pas d'aimer la patrie plus que notre famille, ni même notre prochain plus que nous-mêmes : il se contente de dire : « tu aimeras ton prochain *comme* toi-même. » Il ne condamne pas d'une manière absolue, comme l'ont fait souvent les moralistes humains, cet amour de nous-mêmes qui, restreint dans de justes bornes, est parfaitement légitime, puisqu'il est une condition impérieuse de notre existence, et même des soins que nous prenons pour notre salut. En posant l'amour de nous-mêmes comme la règle de celui que nous devons porter à nos semblables, l'évangile suppose évidemment qu'il nous est permis de nous aimer nous-mêmes. Seulement il ne veut pas que cet amour de nous-mêmes remplisse tout notre cœur, et dégénère en égoïsme ; il ne veut pas que, préoccupés exclusivement de nos intérêts personnels, nous perdions de vue ceux de nos frères ; il veut que nous ayons pour eux une affection aussi sincère, aussi constante, aussi pratique, aussi dévouée que celle que nous avons pour nous-mêmes, et il nous dit : « tu aimeras ton prochain

[1] Voir le discours intitulé : *Les avantages de l'argent.*

comme toi-même. » Mais l'évangile ne se contente pas de ce précepte général et théorique : il ne laisse rien dans le vague : et de peur que cette théorie de la charité ne soit pas suffisamment claire, de peur que nous ne soyons parfois embarrassés dans l'application, le Seigneur traduit ce précepte général et abstrait sous une forme pratique et populaire; il nous explique avec une précision admirable, avec une clarté parfaite ce que c'est que d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, en nous disant : « tout ce que vous voudriez que les hommes fissent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux. » Je désire appeler quelques instants votre attention sur cette maxime, qui résume d'une manière si simple à la fois et si sublime tous les devoirs de la charité; cette maxime qu'on a nommée à bon droit « la règle d'or » de l'évangile, et qui a forcé l'admiration des païens eux-mêmes. Quand Sévère, empereur romain, l'eut apprise des chrétiens, il la fit graver sur les murs de son palais pour l'avoir toujours sous les yeux, et pour la proposer aussi aux personnes de sa cour; il la fit même écrire sur les étendards de son armée, afin que dans la guerre comme dans la paix cette règle par excellence dirigeât toujours sa conduite. Combien de chrétiens de toutes les conditions contre lesquels cet empereur païen s'élèvera en témoignage au dernier jour, la maxime de Christ à la main!

Sous quelque point de vue que nous envisagions

ce précepte, nous le trouverons admirablement approprié à son but, et offrant partout des indices frappants de sa céleste origine. Un précepte à la fois si élevé et si simple, si beau et si juste, si puissant sur la conscience et si propre à faire le bonheur de l'humanité, n'a pu qu'être l'œuvre du fils de Dieu.

Remarquez d'abord combien cette maxime est simple, populaire, facile à comprendre, à la portée des intelligences les moins cultivées et les plus enfantines. On a écrit bien des volumes sur les devoirs de la morale, et en particulier sur nos devoirs envers les hommes; dans ces livres il y a beaucoup de belles et bonnes choses; mais l'immense majorité des hommes n'en profitera jamais, parce qu'ils ne sont pas en état de les lire ou de les comprendre; et parmi ceux même qui les lisent et les comprennent il en est bien peu qui puissent les retenir, et les avoir habituellement présentes à l'esprit. Combien n'est-ce pas une chose précieuse de pouvoir toujours porter avec soi son code de morale, condensé en un précepte simple, court, aussi facile à retenir qu'à comprendre, qu'un enfant peut apprendre par cœur, et qu'un enfant aussi saurait appliquer sans difficulté dans toutes les relations compliquées de la vie humaine! Quelle que soit la position où nous puissions nous trouver, et quelles que soient nos relations avec les hommes, combien n'est-il pas facile de nous représenter, dans chaque circonstance donnée, ce que

nous souhaiterions raisonnablement qu'on fît pour nous si nous étions à la place des autres! et avec quelle merveilleuse facilité cette règle si simple — nous mettre par la pensée à la place des autres, et mettre les autres à notre place — avec quelle promptitude et quelle clarté cette règle tranche toutes les difficultés, met fin à tous les doutes, résout tous les problèmes de la conscience! Nous n'avons que faire des casuistes ni de leurs subtiles distinctions, nous qui possédons cette règle d'or : avec son secours un enfant va résoudre tous les cas de conscience les plus compliqués, plus aisément que ne pourraient le faire sans elle les docteurs les plus habiles.

Un autre avantage particulier à cette maxime, c'est qu'il est impossible d'en contester la parfaite justice. Elle n'est pas susceptible de discussion, comme la plupart des préceptes moraux; elle ne s'adresse pas à la seule raison, mais va tout droit à la conscience, et s'impose immédiatement avec une telle autorité qu'il est impossible d'échapper à ses applications quelles qu'elles soient. Quelles que puissent être pour nous les conséquences de ce précepte, à quelques sacrifices qu'il doive nous entraîner, nous sommes obligés de les accepter d'avance comme rigoureusement justes : car chacun est obligé de convenir que, ce qu'il désire de la part des autres, il est juste qu'il le fasse pour eux. Tout en nous prêchant la charité, et la charité dans toute son étendue, avec toutes ses

conséquences, avec toutes ses ramifications les plus déliées comme nous le verrons bientôt, cette maxime nous présente la charité sous le point de vue de la justice : elle nous montre le bien que nous faisons aux autres, les sacrifices que nous nous imposons pour eux, le soin que nous prenons de leurs intérêts, les égards que nous leur témoignons, elle nous montre tout cela non pas comme des faveurs que nous leur accordons, mais comme des choses que nous leur devons en bonne justice : car encore une fois il est juste que nous donnions aux autres ce que nous attendons, ce que nous désirons de leur part.

Par cela même que ce précepte exerce une action secrète et immédiate sur la conscience, aussitôt senti que compris, il nous avertit avec une promptitude merveilleuse et une sûreté infaillible du moindre manquement à la loi de la charité. Si nous voulons savoir où nous en sommes pour ce qui regarde nos devoirs envers nos frères, il suffit de nous rappeler cet admirable précepte, et à l'instant même nous saurons à quoi nous en tenir. Il est impossible de commettre la plus légère infraction aux lois de la charité, sans qu'aussitôt nous en soyons avertis par cette pierre de touche infaillible que le sauveur a mise entre nos mains : « est-ce là ce que je voudrais qu'on fît pour moi ? » Aucune illusion n'est possible en présence de la lumière éclatante que cette règle si simple répand sur notre conscience et sur notre vie.

Nous pouvons aussi juger par là du degré de notre avancement dans les voies de Dieu et de la réalité de notre foi. La vraie foi est « agissante par la charité ; » et la charité n'est pas une théorie abstraite, elle se mesure à cette règle pratique et transparente : « fais pour les autres ce que tu voudrais qu'ils fissent pour toi. » Que chacun donc s'examine lui-même à cette lumière, qu'il se demande jusqu'à quel point il est fidèle à cette maxime, et qu'il juge par là du degré et de la valeur de sa foi. Connaître l'évangile n'est rien ; suivre régulièrement le culte évangélique n'est rien; avoir été baptisé et prendre la cène dans une église chrétienne, tout cela n'est rien, si nous ne trouvons pas en nous ce caractère si simple et si beau qui résume « la loi et les prophètes : » faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous.

Remarquez enfin l'étendue, l'universalité de cette maxime, et comme elle comprend en deux mots tous les devoirs de la charité sans en excepter un seul : depuis les plus apparents jusqu'aux plus cachés, depuis les plus relevés jusqu'aux plus minutieux.

C'est une maxime qui s'adresse à toutes les classes d'hommes sans distinction : elle s'applique avec une égale justesse aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux instruits et aux ignorants, aux professions les plus relevées comme aux plus hum-

bles. Elle porte la lumière dans toutes les relations diverses et compliquées de la vie sociale, et apprend à chaque homme, sans lui laisser la moindre incertitude ni la moindre obscurité, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit dire, et même ce qu'il doit penser à l'égard de ses semblables dans chaque circonstance donnée. Il serait impossible d'imaginer, dans nos relations avec les hommes, quelque chose de bon à faire qui ne soit pas compris dans la maxime de Jésus-Christ. Vous désirez que les autres ne vous fassent aucun tort, qu'ils s'abstiennent à votre égard de toute injustice, de toute fraude, de tout mensonge; vous désirez même qu'ils prennent en mains vos intérêts dans l'occasion, qu'ils vous aident à réussir, qu'ils mettent à votre service leurs ressources et leur influence : c'est donc là ce que vous devez faire pour eux. Vous désirez qu'ils ne médisent pas de vous en votre absence, qu'ils prennent même votre défense si vous êtes attaqués, qu'ils fassent ressortir ce qu'il y a de bon dans votre caractère, et laissent les taches dans l'ombre : c'est donc là ce que vous devez faire pour eux. Vous désirez qu'ils aient de vous une opinion favorable, qu'ils s'abstiennent de jugements téméraires, qu'ils croient au bien plutôt qu'au mal, qu'ils supposent toujours à votre conduite le meilleur motif possible : c'est donc là ce que vous devez faire pour eux. C'est ainsi que ce précepte, véritablement universel, étend sa bienfaisante autorité tout à la fois

sur nos actions, sur nos paroles et sur nos pensées les plus secrètes. Et remarquez bien que ce précepte n'embrasse pas seulement ce qu'on pourrait appeler les grands devoirs de la charité : il atteint jusqu'aux moindres détails de nos dispositions et de notre conduite dans le monde; il règle le dehors en même temps que le dedans; il nous engage, non-seulement à être justes et bons dans le fond du cœur, mais encore à revêtir notre bonté de formes polies et affables, à rechercher, comme le dit l'apôtre, « toutes les choses qui sont aimables, et qui peuvent nous acquérir une bonne réputation. » Nous aimons à être traités avec affabilité par ceux qui ont affaire avec nous; nous aimons que les hommes qui sont nos supérieurs par leur position sociale ne prennent pas avec nous des airs de hauteur et de dédain, qu'ils nous accueillent le sourire sur les lèvres, et qu'ils sachent se déranger de leurs occupations pour nous écouter avec bienveillance. Ces désirs de notre part nous dictent notre devoir à l'égard des autres. O qu'il connaissait bien le cœur de l'homme, celui qui a voulu que l'amour de nous-mêmes servît de modèle à l'amour du prochain, et que l'égoïsme devînt la mesure de la charité! L'égoïsme en sait plus que tous les systèmes de morale, et l'amour de nous-mêmes ne laisse rien à désirer : cet amour-là est toujours tendre, toujours vigilant, toujours actif, toujours empressé, toujours ingé-

nieux, délicat, plein d'égards et de prévenances, n'oubliant jamais rien : toutes ces qualités précieuses mais mal appliquées, la maxime de Jésus les prend sur le fait au service de l'égoïsme, et les détourne au profit de la charité.

La meilleure manière de juger la valeur d'une règle de conduite, c'est de l'appliquer par la pensée à tout le genre humain, et de se demander ce que deviendraient les sociétés humaines si cette règle de conduite était mise universellement en pratique dans le monde. Essayez de vous représenter, mes frères, ce que serait l'état du monde, et quel bonheur règnerait dans les sociétés humaines, si la maxime du sauveur était généralement observée. Je dis essayez : car il nous est impossible, dans l'état de choses actuel où le mobile universel est l'égoïsme, d'imaginer ce que serait un état de choses où le mobile universel serait la maxime de Jésus-Christ. Si cette maxime était généralement observée, la terre, heureuse autant qu'on peut l'être dans cette vie, serait une image anticipée du ciel. Alors plus d'injustices, plus de tromperies dans les transactions, plus de fraude dans le commerce, plus de mensonges, plus de vols, plus de meurtres, plus de séductions, plus d'adultères, plus de paroles injurieuses, plus de haines, plus de vengeances, plus de conquêtes injustes de nation à nation, plus de ces luttes barbares qui après quarante ans de paix ont

recommencé d'ensanglanter notre Europe. La guerre, cette exécrable invention qui fait périr des milliers d'hommes pour satisfaire l'ambition d'un seul, serait reléguée à jamais dans l'enfer d'où elle est sortie. Alors plus de persécutions religieuses, plus d'atteintes portées à la liberté des cultes : chacun servirait Dieu librement suivant sa conscience, et les différentes communions chrétiennes vivraient en paix l'une à côté de l'autre, se respectant et s'aimant comme des sœurs. Alors il n'y aurait plus de misère excessive, comme on en voit aujourd'hui. Sans doute on verrait toujours parmi les hommes cette inégalité de positions et de fortunes qui est dans les vues de Dieu, et qui doit subsister jusqu'à la fin dans ce monde d'imperfection ; mais cette inégalité serait adoucie, et les conséquences les plus funestes qu'elle entraîne seraient prévenues par la charité : les riches, se mettant tous réellement à la place des pauvres, souffriraient de leur souffrance, ils se soulageraient eux-mêmes en les soulageant ; et si l'on voyait encore des pauvres, du moins on ne verrait plus, comme aujourd'hui, des pauvres qui meurent de froid et de faim. Alors les hommes respecteraient l'âme de leurs semblables aussi bien que leur vie ou leur propriété ; et par là même il n'y aurait plus de littérature immorale, plus de poison littéraire vendu à tant la page et à tant la ligne, multiplié à l'infini par la presse, insinué par les livres et les journaux dans toutes les veines

du corps social. Alors plus de ces théâtres si funestes à la morale publique, moins encore par la nature des ouvrages qu'on y représente, que par l'immoralité qui est habituellement inhérente à la profession des comédiens. Le théâtre, du moins tel qu'il existe aujourd'hui, ne pourrait pas subsister en présence de la maxime qui ordonne de faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous. En effet, parmi ceux qui encouragent et qui favorisent le théâtre par leur présence, lequel voudrait changer de place avec ces personnes qui pour l'amuser renoncent à l'estime publique, et qui fournissent à ses plaisirs aux dépens de leur vertu ? quel est le père ou la mère, parmi ceux qui enseignent à leurs enfants le chemin du théâtre, qui voudrait pour son fils ou pour sa fille, quel est le frère qui voudrait pour sa sœur de cette profession qu'ils encouragent, qu'ils favorisent, qu'ils applaudissent, qu'ils soutiennent de leur présence et de leur argent ? Est-ce là se mettre à la place des autres ? est-ce là obéir à la maxime de Jésus-Christ ? J'adresse en passant ces simples questions à la conscience de ceux qui fréquentent le théâtre, s'il s'en trouve dans cet auditoire. Si cette maxime était mise partout en pratique, on verrait également disparaître de la terre l'esclavage, ce crime social qui pèse encore sur des nations appelées chrétiennes, et qu'on essaie même, chose monstrueuse ! de justifier par les intentions de la providence et par

la parole de Dieu. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit pour et contre l'esclavage. Si j'avais à discuter la question avec un de ces propriétaires d'esclaves qui prétendent au nom de chrétien, je ne lui parlerais pas des droits de l'âme humaine; je ne lui ferais pas le tableau des maux sans nombre, temporels et éternels, qui sont la conséquence de l'esclavage : j'emploierais une méthode plus courte et plus simple : je me contenterais d'adresser à ce maître qui se dit chrétien une simple question : « si vous étiez noir au lieu d'être blanc, trouveriez-vous juste qu'on vous privât de la liberté? si vous étiez à la place de votre esclave, trouveriez-vous bon qu'on vous maintînt dans la servitude? » Il me semble que ce mode d'argumentation mettrait vite un terme au débat; et je ne vois pas ce qu'un homme qui se dit chrétien pourrait y répondre, à moins toutefois de prétendre que les noirs ne sont pas des hommes : car il faut s'attendre à voir nier l'évidence même quand l'intérêt est de la partie.

Mais arrêtons-nous : je n'aurais jamais fini si je voulais passer en revue tous les effets bienfaisants que produirait dans le monde l'application générale de la maxime de Jésus-Christ. D'ailleurs, en insistant sur ces heureux résultats je m'attends à une objection. A quoi bon, direz-vous, ce tableau séduisant sans doute pour une âme chrétienne, mais qui n'est qu'un vain rêve de l'imagination, et qui n'a pour base qu'une supposition sans réalité? Sans doute il serait

heureux que tous les hommes missent en pratique la maxime de Jésus-Christ, en d'autres termes que tous les hommes fussent chrétiens. Mais quand la grande majorité des hommes sont encore étrangers à la connaissance de l'évangile ; quand, parmi ceux mêmes qui le connaissent, c'est le petit nombre qui l'ont reçu dans leur cœur et qui le mettent en pratique, il est puéril de s'abandonner à de brillantes chimères qui ne peuvent aboutir à aucune conséquence pratique et utile. Attendez que l'humanité soit convertie de cœur à la religion de Jésus-Christ, pour lui demander l'observation des maximes de Jésus-Christ.

Il est trop vrai, mes frères : les réflexions qui précèdent n'ont pas, quant à présent, d'application possible à la masse de l'humanité ; rien n'est plus en désaccord avec l'état actuel du monde que la maxime de notre texte ; et je n'aurais pas besoin d'autre preuve pour démontrer que le monde est « plongé dans le mal, » suivant les déclarations de l'Ecriture. Laissons donc, je le veux bien, le champ des suppositions, et revenons à la réalité actuelle. Laissons cette humanité incrédule et perverse avec laquelle nous n'avons point affaire pour le moment, et parlons de vous, de vous qui m'écoutez dans ce moment, et qui par votre présence dans le temple de Jésus-Christ témoignez assez que vous prétendez au titre, aux priviléges, et aux devoirs des chrétiens. Vous qui

vous réclamez du nom de Christ, c'est vous que j'appelle aujourd'hui à mettre en pratique ce précepte, le plus simple, le plus universellement applicable, le plus évidemment obligatoire de tous ceux qui sont sortis de la bouche de votre maître. Je pose aujourd'hui ce précepte sur vos consciences, et au nom du titre de chrétien que vous portez, je vous somme de le mettre en pratique dans toutes vos positions et dans toutes vos relations diverses. En cela je ne vous demande rien de trop, rien qui dépasse votre profession et vos prétentions de christianisme; le chrétien le moins avancé de cet auditoire ne peut pas récuser le devoir que je vous prêche aujourd'hui. Ceux-là mêmes qui n'ont pas encore accepté dans toute son étendue la doctrine chrétienne admettent du moins la morale chrétienne : eh bien ! c'est de la morale, c'est la morale la plus simple, la plus élémentaire, la plus pratique, la plus incontestable que je vous prêche aujourd'hui. Votre conscience à tous rend témoignage que je vous demande une chose légitime quand je vous dis : « qui que vous soyez, quelles que soient votre profession et votre position sociale, faites chacun pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous. » Etes-vous négociant? prenez pour règle de conduite dans vos affaires, non pas seulement ce qu'on est convenu d'appeler probité dans le monde, non pas cette probité relative, admise peut-être dans le commerce, mais qui n'est pas strictement d'accord

avec les principes de l'évangile; prenez pour règle la maxime de Jésus-Christ, agissez avec les autres comme vous voudriez qu'ils agissent avec vous-mêmes: et par conséquent ne vous permettez jamais la moindre tromperie, jamais un mensonge dans vos transactions : car vous n'aimeriez pas sans doute qu'un autre vous trompât dans son intérêt et qu'à votre préjudice il vous cachât la vérité. Etes-vous marchand? mettez-vous à la place de celui qui vous achète, contentez-vous d'un bénéfice légitime, et tel que vous trouveriez bon qu'on le fît sur vous-même. Etes-vous acheteur? mettez-vous à la place de celui qui vend, et ne profitez jamais de son ignorance ou de son besoin pour payer un objet au-dessous de sa valeur. Etes-vous serviteur ou servante? supposez-vous à la place de vos maîtres, supposez que ce qui leur appartient soit à vous, et soignez leurs intérêts comme s'il s'agissait des vôtres. Etes-vous maître? mettez-vous à la place de vos serviteurs ou de vos servantes, représentez-vous ce que leur condition a par elle-même d'assujettissant et de pénible, efforcez-vous de la rendre plus douce par vos bons procédés, et usez-en avec eux, soit en actions, soit en paroles, comme vous aimeriez qu'on en usât envers vous. Etes-vous ouvrier? faites votre tâche comme vous voudriez qu'on la fît pour vous; êtes-vous chef de fabrique? traitez vos ouvriers comme vous aimeriez qu'on vous traitât si vous étiez ouvrier vous-même. Parents, fai-

tes-vous enfants par la pensée pour corriger et élever vos enfants; et vous enfants essayez, quoique la chose soit difficile, de vous mettre à la place de vos parents : essayez de vous représenter leurs fatigues, leurs soucis, leur dévouement, leurs sacrifices, et allégez leur tâche par votre obéissance et votre zèle, comme vous aimeriez qu'on l'allégeât pour vous si vous étiez à leur place. En un mot, appliquez la même règle de conduite à toutes vos relations diverses, à vos relations de mari et de femme, de frères et de sœurs, de riches et de pauvres, d'amis ou de simples connaissances; mais appliquez-la réellement et rigoureusement : car cette règle d'or n'est rien si elle n'est pas tout dans la vie, et il est parfaitement inutile de l'admirer si vous ne la pratiquez pas.

Mais quand nous parcourons par la pensée ces applications diverses de la parole de Jésus-Christ, un sentiment pénible et humiliant vient oppresser nos cœurs; car il est impossible de méconnaître que ce précepte est violé à chaque instant, même chez ceux qui s'appellent chrétiens. Il n'est point de précepte mieux connu, plus facilement accepté, dont on reconnaisse plus universellement l'excellence et la beauté; mais on s'en tient à l'admiration, et il n'est pas non plus de précepte qui soit moins observé dans la vie réelle. Ce fait si humiliant et si triste a une cause bien simple : c'est le défaut de cette charité du cœur qui est le principe de tous les dévouements pratiques.

En même temps que le sauveur nous a dit : « fais pour ton prochain ce que tu voudrais qu'il fît pour toi, » il nous a dit aussi : « tu aimeras ton prochain comme toi-même; » et si nous faisons peu pour les autres dans la pratique, c'est que nous les aimons peu dans le fond du cœur. Commençons par aimer et alors nous agirons : alors nous saurons nous oublier pour les autres, soigner leurs intérêts comme nos intérêts propres, et faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous.

Mais il faut remonter plus haut encore : et cet amour du prochain, qui est le principe de la charité pratique, a lui-même un principe plus éloigné et plus relevé, qui est l'amour de Dieu. Dans l'ordre de la morale évangélique, l'amour du prochain est le second grand commandement : le premier, qui est la base de tous les autres, c'est l'amour de Dieu. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force et de toute ta pensée : voilà le premier et le plus grand commandement. » C'est toujours à l'amour de Dieu qu'il faut en revenir quand il s'agit d'accomplir un devoir quelconque de la morale chrétienne. Tous les devoirs de l'évangile ont leur racine dans l'amour; on ne peut les accomplir qu'en aimant, et c'est de Dieu qu'il nous faut apprendre à aimer, parce que c'est lui qui nous a aimés le premier. C'est en contemplant l'amour que Dieu nous a témoigné que nous apprendrons à l'aimer à notre tour, et

aussi à aimer les hommes à cause de lui et à son exemple. C'est en appréciant ses bienfaits à notre égard que nous apprendrons à faire aussi du bien à nos frères. Les paroles mêmes de notre texte rendent sensible ce lien étroit, cette filiation sainte entre la conduite de Dieu envers nous et celle que nous devons tenir envers les hommes. Remarquez en effet comment l'exhortation du sauveur se rattache à la promesse qui précède : « demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. Si vous qui êtes mauvais savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! *c'est pourquoi*, toutes les choses que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-les vous-mêmes pour eux. » C'est-à-dire : « puisque Dieu est bon pour vous, soyez bons à votre tour pour vos frères ; faites-leur du bien à l'image de votre père céleste. Puisqu'il vous donne toutes choses libéralement, puisqu'il répand sur vous des bienfaits sans nombre, donnez aussi à vos frères, donnez-vous à eux vous-mêmes comme Dieu s'est donné lui-même pour vous. »

Allez donc, mes frères, puiser la charité dans l'amour de ce père qui est aux cieux ; dans cet amour qui se déploie chaque jour par mille bienfaits, qui pardonne, qui supporte, qui enrichit des enfants coupables ; dans cet amour qui a livré le fils de Dieu aux humiliations

d'une vie mortelle et au sacrifice de la croix. Nous avons beau faire, quelque sujet que nous traitions, quelque devoir que nous prêchions, nous sommes toujours ramenés forcément à la croix de Jésus-Christ, parce que cette croix est la manifestation la plus éclatante de l'amour, et qu'on ne fait rien de bon sans amour. C'est dans la croix que nous voyons réalisé, sous sa forme la plus complète et la plus sublime, le précepte de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on fît pour nous. Si seulement nous pouvions comprendre une fois, si nous pouvions apprécier à sa valeur cet immense dévouement, cet oubli absolu de l'intérêt propre pour l'intérêt des autres, notre cœur serait pénétré jusqu'au fond, nous saurions enfin ce que c'est que d'aimer, en présence de Celui qui s'est oublié pour nous nous nous oublierions nous-mêmes pour les autres, et le dévouement deviendrait aussi naturel pour notre cœur régénéré, que l'égoïsme est naturel pour notre cœur mauvais.

Apprends-nous donc toi-même, ô notre Dieu sauveur ! à aimer nos frères et à nous oublier pour eux ! Pauvres pécheurs accablés sous le sentiment de notre indignité et de notre impuissance, croyant à ta parole, hélas ! sans la mettre en pratique, admirant tes préceptes mais incapables de les observer, nous venons nous prosterner au pied de ta croix, et nous te supplions de faire pénétrer dans nos cœurs un rayon de cet amour divin qui t'a fait monter sur la croix ! O

toi qui nous prêches la charité par ton exemple plus encore que par tes paroles, prêche-nous-la aussi par cet Esprit qui change les cœurs : que cet Esprit nous transforme à l'image de ta charité, et qu'il grave en caractères ineffaçables, sur la table de nos cœurs, cette exhortation qui résume ta vie et ta mort : « aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ! » Amen.

Février 1854.

JONAS.

I.

SA DÉSOBÉISSANCE.

Or la parole de l'Eternel fut adressée à Jonas fils d'Amittaï, en disant : lève-toi et t'en va à Ninive la grande ville, et tonne contre elle; car leur malice est montée jusqu'à moi. Mais Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis de devant la face de l'Eternel; et il descendit à Japho où il trouva un navire qui allait à Tarsis; et ayant payé son passage, il y entra pour aller avec eux à Tarsis, de devant la face de l'Eternel. Mais l'Eternel éleva un grand vent sur la mer, et il y eut une grande tourmente en la mer, de sorte que le navire était en danger de se briser. Et les mariniers eurent peur, et crièrent chacun à son Dieu, et ils jetèrent dans la mer la charge du navire pour l'en décharger; mais Jonas était descendu au fond du navire, où il était couché, et dormait profondément. Alors le maître pilote s'approcha de lui et lui dit : qu'as-tu, dormeur? lève-toi, crie à ton Dieu; peut-être qu'il pensera à nous et que nous ne périrons point.

Puis ils se dirent l'un à l'autre : venez et jetons le sort, afin

que nous sachions à cause de qui ce mal nous est arrivé. Ils jetèrent donc le sort, et le sort tomba sur Jonas. Alors ils lui dirent : déclare-nous maintenant pourquoi ce mal nous est arrivé, quelle est ta profession et d'où tu viens ; quel est ton pays, et de quel peuple tu es. Et il leur dit : je suis hébreu et j'adore l'Eternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre. Alors ces hommes furent saisis d'une grande crainte et lui dirent : pourquoi as-tu fait cela ? car ces hommes avaient appris qu'il s'enfuyait loin de la face de l'Eternel, parce qu'il le leur avait déclaré. Et ils lui dirent : que te ferons-nous afin que la mer se calme, nous laissant en paix ? car la mer se tourmentait de plus en plus. Et il leur répondit : prenez-moi et me jetez dans la mer, et la mer se calmera vous laissant en paix ; car je connais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue sur vous.

Et ces hommes voguaient pour relâcher à terre ; mais ils ne le pouvaient, parce que la mer s'agitait de plus en plus. Ils crièrent donc à l'Eternel et dirent : Eternel ! nous te prions que nous ne périssions point maintenant à l'occasion de l'âme de cet homme, et ne mets point sur nous le sang innocent ; car tu es l'Eternel, tu as fait en ceci comme il t'a plu.

Alors ils prirent Jonas et le jetèrent dans la mer, et la tourmente de la mer s'arrêta.

Et ces gens-là craignirent l'Eternel d'une grande crainte, et ils offrirent des sacrifices à l'Eternel, et vouèrent des vœux.

(Jonas, I.)

De tous les récits contenus dans les livres saints, l'histoire de Jonas est peut-être celle qui a prêté le plus aux objections et aux railleries des incrédules. « Quoi ! un homme jeté dans la mer sans y être noyé, trouve tout-à-coup et à point nommé un poisson qui l'engloutit sans lui faire de mal, qui le garde vivant dans son corps, et cela pendant trois jours !

Que cet homme respire, vive, se nourrisse et prie dans cette sombre et étroite prison vivante, qu'il se promette d'en sortir, se peut-il rien de plus incroyable? Et pourquoi ce renversement inoui de toutes les lois de la nature? Pour conserver un prophète rebelle, qui ne veut pas marcher où Dieu l'envoie, et qui s'enfuit loin de sa face. Et pourquoi s'intéresser si particulièrement à la conservation de cet homme? C'est pour l'envoyer ensuite malgré lui à Ninive, comme s'il n'y eût pas eu d'autre prophète en Judée capable de remplir cette mission. Si jamais évènement eut les caractères d'une fable, c'est assurément celui-là. »

Ainsi ont parlé dès les premiers temps de l'église, ainsi parlent aujourd'hui encore les ennemis de la parole de Dieu. Pardonne, ô mon Dieu! si nous nous sommes faits pour un moment l'écho de ces tristes blasphèmes; et assiste-nous dans le projet que nous entreprenons aujourd'hui de justifier ta parole aux yeux de ce peuple! Aide-nous à leur montrer que cette parole est « souverainement pure, » comme elle le déclare elle-même; qu'elle est d'un bout à l'autre une parole de vérité, « un argent affiné au creuset, épuré par sept fois; » que chacune des pages qu'elle renferme abonde en instructions salutaires; et que « la folie » de cette parole est « plus sage que la sagesse des hommes! »

Le prophète Jonas se distingue à plusieurs égards

entre tous ceux de l'ancien testament. Il est le seul qui sous l'ancienne alliance ait été envoyé auprès d'un peuple païen [1]; le seul que le sauveur lui-même ait choisi pour lui servir de type et de prophétie vivante; le seul enfin dont la prédication ait eu cette puissance merveilleuse de convertir tout un grand peuple. A ces divers égards, et à d'autres encore, son histoire est bien digne de fixer notre attention. Aussi nous proposons-nous de l'examiner avec quelque développement, et d'y consacrer, si Dieu le permet, plusieurs prédications successives. Nous chercherons à dissiper dans vos esprits les difficultés que soulève cette histoire; mais surtout nous n'oublierons pas que le meilleur moyen de la justifier est d'en tirer les leçons pratiques dont elle est remplie, comme tout le reste des déclarations du Saint-Esprit.

« Or la parole de l'Eternel fut adressée à Jonas, fils d'Amittaï, en disant : lève-toi et t'en va à Ninive la grande ville, et tonne contre elle : car leur malice est montée jusqu'à moi. »

Jonas est le plus ancien prophète dont les écrits nous aient été conservés. Un passage du second livre des Rois [2] nous apprend qu'il était de la ville de Gathé-

[1] La mission de Moïse auprès des Egyptiens n'avait pas pour objet les Egyptiens eux-mêmes, mais bien le peuple d'Israël.

[2] 2 Rois, XIV, 25.

pher en Galilée, qu'il vécut sous le règne de Jéroboam II, roi d'Israël, et qu'il annonça les victoires de ce roi sur les ennemis qui avaient envahi ses frontières; c'est tout ce que nous savons du ministère de ce prophète dans le pays d'Israël.

Nous le voyons ici chargé d'un autre ministère qui avait pour objet un peuple païen. Comme nous l'avons déjà fait observer, il fut le seul prophète auquel Dieu confia une mission semblable. En cela déjà Jonas était un type du sauveur, qui est venu mettre un terme à l'économie judaïque, et prêcher une religion destinée à tous les peuples du monde. Les Ninivites représentent ici, sous une forme particulière, toutes les nations païennes, auxquelles Dieu devait plus tard se révéler comme étant leur juge et leur sauveur. Le Dieu d'Israël faisait connaître ainsi à l'avance, par la mission de Jonas, qu'il était aussi le Dieu de tous les peuples, que le salut n'était pas attaché à la loi de Moïse, et que ces païens si méprisés par les Israélites étaient aussi bien que ceux-ci les objets de sa sollicitude.

Ces déclarations menaçantes que Dieu fait adresser par son prophète aux Ninivites coupables étaient évidemment une dispensation de miséricorde à leur égard : il avertit avant de frapper, parce qu'il veut laisser aux pécheurs le temps de se repentir; et c'est ainsi que jusque dans ses jugements les plus sévères on voit toujours percer sa bonté. C'est ainsi qu'il

envoya Noé avant le déluge, Lot avant l'embrasement de Sodome, Moïse avant le châtiment des Egyptiens, Osée avant la ruine du royaume d'Israël, Jérémie avant la captivité de Babylone, Jésus-Christ avant la destruction de Jérusalem. C'est ainsi qu'il nous avertit nous-mêmes avant ce jugement éternel qui est suspendu sur nos têtes, et qu'il nous crie par la voix des Ecritures : « fuyez la colère à venir ! Déjà la hache est mise à la racine des arbres : tout arbre qui ne fait point de bon fruit va être coupé et jeté au feu. Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près ! »

La ville de Ninive, auprès de laquelle Jonas fut envoyé, et que l'Ecriture appelle « la grande ville, » était alors la première ville du monde. Elle avait de circuit trois journées de chemin, comme nous le voyons au chapitre troisième de notre prophète ; et le chapitre suivant nous apprend qu'on y comptait plus de cent vingt mille créatures humaines « qui ne savaient point discerner entre leur main droite et leur main gauche : » en admettant que cette expression désigne les enfants de deux ans et au-dessous, ce chiffre indiquerait une population totale de plus de six cent mille âmes. Nous lisons dans les historiens profanes que les murailles de Ninive, hautes de cent pieds, et assez larges pour que trois chars s'y promenassent de front, étaient fortifiées par quinze cents tours qui avaient le double de hauteur. Les Assyriens, dont Ninive était

la capitale, s'étaient d'abord contentés d'étendre leur domination du côté de la grande Asie et dans les pays situés au-delà du Tigre; mais le second livre des Rois nous apprend qu'ils commencèrent, sous le règne de Ménahem, à envahir la Palestine, et que ce roi d'Israël dut acheter leur retraite en payant au roi d'Assyrie une rançon de mille talents d'argent, prélevés sur tous les principaux de son peuple [1]. Ce fut probablement peu de temps après cet évènement, qui avait dû exalter l'orgueil des Assyriens et jeter la frayeur parmi les Israélites, que Jonas reçut l'ordre d'aller de la part de Dieu dénoncer ses jugements à cette grande ville, fière de toutes ses conquêtes et plongée dans le luxe et la débauche. Cette mission devait servir tout ensemble d'avertissement aux Ninivites et d'encouragement au peuple de Dieu.

« Mais Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis loin de la face de l'Eternel; et il descendit à Japho, où il trouva un navire qui allait à Tarsis; et ayant payé son passage il y entra pour aller avec eux à Tarsis, loin de la face de l'Eternel. »

La candeur avec laquelle Jonas nous raconte lui-même la désobéissance dont il se rendit coupable est un de ces traits caractéristiques qui ne se rencontrent que dans les livres saints, et qu'on a mis avec raison au nombre des preuves les plus frappantes de

[1] 2 Rois, XV, 19, 20.

leur divinité. La bible ne cherche jamais à déguiser ni à pallier les péchés des serviteurs de Dieu : elle raconte sans détour les timides mensonges d'Abraham, la honteuse supercherie de Jacob, l'incrédulité et l'impatience de Moïse, l'odieux adultère de David, le lâche reniement de saint Pierre; et ce trait seul suffirait pour prouver que la bible est le livre de Dieu. Il y a dans une pareille candeur quelque chose qui n'est pas de l'homme.

L'Ecriture ne nous dit pas expressément quel fut le motif de la désobéissance de Jonas; et nous en sommes réduits à cet égard aux conjectures. Peut-être le prophète craignit-il d'aller se présenter seul et sans défense devant le superbe monarque d'Assyrie, pour s'acquitter d'une aussi redoutable mission : crainte assurément bien naturelle en pareille circonstance. Peut-être l'amour-propre entrait-il pour quelque chose dans les motifs de son refus : il paraît, d'après la suite du récit, qu'il craignit de passer pour un faux prophète en dénonçant à Ninive un châtiment qui ne devait pas s'accomplir. Mais surtout il est probable que Jonas fut arrêté en présence de sa mission par ses préjugés judaïques, et par la nouveauté même de cette mission. On sait à quel point les Juifs étaient imbus de l'idée que Dieu était exclusivement le Dieu d'Israël, et que les païens devaient rester à jamais étrangers à ses révélations; il leur semblait que c'était renoncer à la faveur de Dieu que

de la partager avec les païens. Quand nous voyons les apôtres eux-mêmes, sept cents ans plus tard, après la résurrection de Jésus-Christ et l'effusion du Saint-Esprit, avoir besoin d'une révélation toute spéciale pour les décider à s'adresser aux païens, comment nous étonner qu'un prophète de l'ancienne alliance ait reculé devant une mission pareille, et qu'il ait tenté de s'y soustraire ?

« Jonas donc se leva, nous est-il dit, pour s'enfuir à Tarsis. » Ce nom désignait un endroit situé sur la côte d'Espagne, et avec lequel les Phéniciens entretenaient des relations commerciales [1]. Tout ce que voulait le prophète, c'était de franchir une vaste étendue de mer, de s'éloigner le plus possible de l'orient, où l'appelait la voix de l'Eternel ; et il se jette dans le premier navire qu'il rencontre, pourvu qu'il se rende à une destination éloignée du côté de l'occident.

Et quel était ton but, imprudent Jonas, en fuyant dans cette contrée lointaine ? Tu voulais, nous dis-tu toi-même, « t'enfuir loin de la face de l'Eternel. » Tu voulais te soustraire à cette mission divine et redoutable qui te brûlait « comme un feu renfermé dans tes os [2] ; » tu voulais étouffer cette voix intérieure et puissante qui te criait de la part de l'Eter-

[1] C'est le Tartessus des écrivains profanes. Le port de Japho est le même qui est appelé Joppe dans le Nouveau-Testament.

[2] Jér., XX, 9.

nel : « lève-toi et t'en va tonner contre Ninive. » Il te semblait que loin de la terre d'Israël tu n'étais plus prophète, et que Dieu n'irait pas te chercher aux extrémités du monde. Aveugle et insensé ! as-tu oublié que l'Eternel « remplit les cieux et la terre ? » « Où irais-tu loin de son Esprit ? où fuirais-tu loin de sa face ? Si tu montes aux cieux, il y est ; si tu te couches au sépulcre, l'y voilà. Si tu prends les ailes de l'aube du jour, et que tu te réfugies au bout de la mer, là même sa main te conduira, et sa droite t'y saisira. » Plutôt que la parole sortie de sa bouche reste sans effet, il remuera pour la faire exécuter le ciel et la terre ; il fera « des vents ses anges et du feu brûlant ses serviteurs, » pour t'adresser une nouvelle vocation plus impérieuse que la première et plus redoutable ; la mer, soulevée à sa voix souveraine, refusera de te porter sur son sein ; la tempête, accourue au signe de sa main, ira te choisir au milieu des compagnons païens que tu t'es donnés, et te marquer d'un sceau de colère comme le coupable qu'il réclame.

C'est ainsi que plus tard Jérémie, chargé d'une mission non moins dangereuse que celle de Jonas, essaie un moment comme lui de résister à la vocation divine ; mais bientôt vaincu dans cette lutte inégale de l'homme contre Dieu, il cède en frémissant, et s'écrie : « ô Eternel ! tu m'as sollicité et j'ai été attiré, tu as été plus fort que moi et tu as eu le dessus.

Depuis que je parle en ton nom je n'ai fait que jeter des cris; j'annonce la violence et la désolation; mais la parole de l'Eternel m'est tournée en opprobre et en moquerie tout le jour. C'est pourquoi j'ai dit : je ne ferai plus mention de lui et je ne parlerai plus en son nom; mais il y a eu dans mon cœur comme un feu ardent renfermé dans mes os : je suis las de le porter, je n'en puis plus [1]! » Et c'est ainsi que nous accomplissons toujours inévitablement la volonté de l'Eternel, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas. Il dépend de nous de l'accomplir librement ou par contrainte, pour notre bonheur ou pour notre malheur; mais il ne dépend pas de nous de nous soustraire à cette volonté. Les enfants de Dieu l'accomplissent avec joie et par amour; les ennemis de Dieu l'accomplissent malgré eux et par leur rébellion même. Les anges et les élus l'accomplissent dans le ciel; les réprouvés et les démons l'accomplissent dans l'enfer. Depuis les anges jusqu'aux hommes, et depuis les hommes jusqu'aux démons, « dans le ciel, sur la terre et sous la terre » toutes les créatures, sans en excepter une seule, « fléchissent également le genou, » suivant la parole d'un apôtre, devant la volonté du Dieu souverain. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, » et puissions-nous tous, pendant qu'il est temps de faire ce choix,

[1] Jér., XX, 7-9.

apprendre à servir Dieu par amour, pour ne pas le servir par contrainte!

Dans un sens pourtant Jonas pouvait réussir, et il ne réussit que trop bien à s'enfuir loin de la face de l'Eternel. Il a pu fuir la contrée des adorateurs de l'Eternel, le lieu que l'Eternel avait choisi sur toute la terre pour en faire plus particulièrement le siége de son culte et le théâtre de ses révélations; il n'a plus autour de lui que de pauvres idolâtres, qui dans le danger ne savent que crier chacun à son dieu : dieux impuissants et sourds, dieux de pierre et de métal, « qui ont une bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point. » Il a pu fuir aussi la communion de l'Eternel, le sentiment de sa présence et de sa faveur; il s'est fermé lui-même la source de la grâce divine; et le sommeil perfide qu'il goûte au fond du navire, au milieu de la tempête, est la triste image du sommeil, bien autrement dangereux, qui endort sa conscience abandonnée par l'Esprit de Dieu.

« L'Eternel éleva un grand vent sur la mer, et il y eut une grande tourmente en la mer, de sorte que le navire était en danger de se briser. Et les mariniers eurent peur, et crièrent chacun à son Dieu; et ils jetèrent dans la mer la charge du navire pour l'en alléger; mais Jonas était descendu au fond du navire, où il était couché; et il dormait profondément. »

Tu dors, Jonas : mais le réveil va venir, et ce double réveil sera terrible. Pour le corps, ce sera la mort imminente, inévitable, et sous sa forme la plus affreuse; pour l'âme, ce sera le sentiment poignant de son péché, et la terreur des jugements de Dieu.

« Alors le maître pilote s'approcha de lui et lui dit : qu'as-tu, dormeur? lève-toi, crie à ton Dieu; peut-être qu'il pensera à nous et que nous ne périrons point. »

Mais tout est inutile : l'Eternel repousse la prière de son prophète, cette prière que jusqu'alors il se plaisait à exaucer; il y a de l'interdit sur le navire, et il faut que cet interdit soit éloigné; la tempête redouble ses fureurs, et les matelots, guidés par leurs idées superstitieuses, conduits aussi à leur insu par Dieu lui-même, qui fait servir même les erreurs et les préjugés des hommes à l'exécution de ses desseins, les matelots ont recours au sort pour découvrir quel est le coupable que réclame la vengeance divine.

« Ils se dirent l'un à l'autre : venez et jetons le sort, afin que nous sachions à cause de qui ce mal nous est arrivé. Ils jetèrent donc le sort, et le sort tomba sur Jonas. »

Il est superflu de faire observer que cette manière d'agir ne saurait servir d'exemple dans des circonstances pareilles : tout est miraculeux dans ce récit, et sort des règles ordinaires qui doivent diriger notre

conduite ; évidemment ces matelots païens obéirent à leurs habitudes superstitieuses, soit en supposant que la tempête dont ils étaient victimes indiquait la présence d'un coupable au milieu d'eux, soit en consultant le sort pour connaître ce coupable : mais Dieu à leur insu était là, dirigeant toutes choses dans les vues de sa sagesse éternelle. Dans les circonstances ordinaires, il serait dangereux et contraire à l'esprit de l'évangile de recourir au sort pour nous diriger. Dieu nous a donné pour nous servir de guide le double flambeau de la raison et de sa parole ; et ce serait le tenter que de négliger ces lumières divines pour consulter cet être fantastique que les hommes appellent le sort ou le hasard [1]. Mais dans l'histoire de Jonas, je le répète, tout est miraculeux et exceptionnel. Dieu permit que le sort fût dans cette occasion la manifestation de sa volonté, et qu'il indiquât aux matelots le prophète rebelle comme étant le coupable qu'ils cherchaient.

« Alors ils lui dirent : déclare-nous maintenant pourquoi ce mal nous est arrivé, quelle est ta profession, et d'où tu viens ; quel est ton pays, et de quel peuple tu es. Et il leur dit : je suis Hébreu et j'adore l'Eternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre. Alors ces hommes furent saisis d'une

[1] Nous avons traité cette question du sort dans le discours intitulé Les directions de Dieu.

grande crainte, et lui dirent : pourquoi as-tu fait cela ? car ces hommes avaient appris qu'il s'enfuyait loin de la face de l'Eternel, parce qu'il le leur avait déclaré. »

Ces dernières paroles nous apprennent que Jonas, rentrant en lui-même et s'humiliant sous la main de Dieu, confessa franchement devant ses compagnons de voyage, non-seulement sa foi mais son péché, malgré tout ce qu'il dut lui en coûter de s'accuser ainsi devant des païens qu'il avait peut-être méprisés jusqu'alors, et auxquels il s'était cru bien supérieur. Le voilà maintenant réduit à s'humilier devant eux, et dans la position d'un accusé devant ses juges. C'est ainsi qu'il arrive souvent dans le royaume de Dieu : « les premiers sont les derniers, et les derniers sont les premiers. »

La confession du péché est toujours le premier fruit du réveil de la conscience, et c'est l'unique moyen d'arriver à la paix de l'âme. « Quand je me suis tu, » disait David, « mes os se sont consumés ; je n'ai fait que crier tout le jour. Parce que jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi, ma vigueur était changée en une sécheresse d'été. Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit : je confesserai mes transgressions à l'Eternel, et tu as ôté la peine de mon péché [1]. » Plus cette confession

[1] Ps. XXXII.

dut coûter à Jonas dans la position où il se trouvait, plus elle dut contribuer à le soulager une fois qu'elle fut sortie de son cœur. Désormais il peut bien avoir à souffrir dans son corps, et il a toujours devant les yeux une mort cruelle : mais il a retrouvé la paix de son âme en confessant son péché; il jouit de nouveau du sentiment de la présence et de la faveur de son Dieu; il peut de nouveau lever les yeux avec confiance vers ce Dieu de miséricorde, qui se plaît à pardonner au pécheur repentant.

Aux paroles du prophète, à cette confession du Dieu vivant qui jusqu'alors avait été pour eux « un Dieu inconnu, » les matelots sont saisis de crainte : ils ne peuvent entendre sans frayeur le nom de Jéhovah, ce Dieu d'Israël dont ils viennent d'éprouver la puissance; ils sentent que c'est bien là réellement le seul vrai Dieu, le Dieu des cieux qui a fait la terre et la mer; et redoutant également, soit de porter une main violente sur son prophète, soit d'attirer sa colère en conservant un coupable sur leur navire, ils disent à Jonas dans leur perplexité : « que te ferons-nous, afin que la mer se calme, nous laissant en paix? car la mer se tourmentait de plus en plus. Et il leur répondit : prenez-moi et me jetez dans la mer, et la mer se calmera, vous laissant en paix : car je connais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue sur vous. » Ici encore il faut se rappeler que tous les évènements de ce récit

sont miraculeux, et qu'on ne saurait les juger d'après les règles ordinaires. Dieu avait révélé à Jonas qu'il voulait que sa vie fût sacrifiée pour le châtiment de son péché ; et ce sacrifice n'a rien de plus incompréhensible que tant d'autres châtiments semblables qui sont mentionnés dans l'Ecriture : celui d'Hacan, par exemple, qui fut puni de mort pour avoir dérobé de l'interdit. C'est d'ailleurs une circonstance digne d'attention que Jonas ne se précipite pas lui-même dans la mer, ce qui eût été un suicide : il attend que les hommes désignés pour cela par l'Eternel se fassent les exécuteurs de la justice divine.

Mais ces hommes, dont le cœur était touché par l'esprit de Dieu, comme nous le montre la suite du récit, firent une dernière tentative pour sauver le prophète. « Ils voguaient, » nous est-il dit, « pour relâcher à terre : mais ils ne le pouvaient, parce que la mer s'agitait de plus en plus. » Alors enfin, voyant que la volonté de Dieu se déclarait, ils cèdent à regret à la dure nécessité qui les presse ; mais auparavant ils adressent une prière à ce Dieu qu'ils viennent d'apprendre à connaître ; et dans cette prière on sent respirer tout à la fois la charité la plus évangélique et la crainte la plus pure du Seigneur. « Ils crièrent donc à l'Eternel et dirent : Eternel ! nous te prions que nous ne périssions point maintenant à cause de l'âme de cet homme, et ne mets point sur nous le sang innocent ; car tu es l'Eternel, tu as fait en ceci

comme il t'a plu. Alors ils prirent Jonas et le jetèrent dans la mer; et la tourmente de la mer s'arrêta. Et ces gens-là craignirent l'Eternel d'une grande crainte, et ils offrirent des sacrifices à l'Eternel et vouèrent des vœux; » ce qui veut dire probablement, non pas qu'ils immolèrent des victimes sur le vaisseau même, mais qu'ils vouèrent à Dieu des sacrifices qu'ils devaient accomplir plus tard dans la terre d'Israël. C'est ainsi que, par une dispensation admirable de cette providence qui tire le bien du mal, la désobéissance du prophète fut le moyen dont Dieu se servit pour amener la conversion et le salut de ces pauvres idolâtres : tant il est vrai que « toutes choses servent l'Eternel, » suivant la parole du psalmiste, et qu'il n'est pas un seul évènement au monde qui n'ait pour but et pour effet la conversion des âmes, l'avancement du règne de Dieu !

Nous avons déjà fait observer que Jonas est un type du sauveur; et nous avons signalé le premier trait de ce type, qui est la mission dont il fut chargé auprès des païens. A mesure que nous avancerons dans son histoire, nous verrons ce type se développer de plus en plus, s'enrichir de nouveaux détails et devenir toujours plus frappant. Ainsi le récit du voyage de Jonas offre avec l'œuvre du sauveur une analogie trop évidente pour que vous ne l'ayez pas aperçue vous-mêmes. En voyant la perte du pro-

phète devenir le salut de ses compagnons, comment ne pas penser à un plus grand salut acheté par un sacrifice d'un plus grand prix? Il est un autre navire, voguant sur une autre mer et battu d'une autre tempête. Ce navire, c'est le globe qui nous porte; cette mer, c'est la vie présente; cette tempête, ce sont les orages des passions, ce sont les deuils et les maladies, c'est tout ce triste cortége de douleurs qui a fait invasion à la suite du péché sur une terre frappée de malédiction. Les matelots que porte le navire, ce sont les pauvres et coupables enfants d'Adam; et le naufrage qui les menace n'est rien de moins que la condamnation éternelle. La justice du Dieu qui a « les yeux trop purs pour voir le mal » réclame impérieusement cette condamnation; et à moins qu'une victime ne s'offre en sacrifice d'expiation pour la satisfaire, le malheureux navire doit périr. Cette victime quelle sera-t-elle? qui est-ce qui se dévouera pour le salut de ses compagnons? quel sera cet autre Jonas qui se précipitera dans le gouffre à notre place, qui offrira sa tête aux coups de la justice divine pour les détourner de dessus la nôtre?.... A cette question presante, qui s'élève du sein de la terre en péril, la terre elle-même reste sans réponse: l'homme pécheur ne peut pas sauver l'homme pécheur; « personne ne saurait racheter son frère ni payer à Dieu sa rançon.» Mais ce cri d'angoisse resté sans réponse sur la terre a trouvé un écho dans le ciel. L'Eternel lui-même s'est

chargé d'accomplir ce que l'homme ne pouvait faire : « il a pris pitié de lui et il a dit : garantis-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse : j'ai trouvé la propitiation. » Et à cet appel du père la voix du fils a répondu : « tu n'as point pris plaisir aux holocaustes ni aux oblations pour le péché, mais tu m'as formé un corps » pour que je pusse m'offrir moi-même en sacrifice : « me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, afin de faire, ô Dieu, ta volonté [1]. » Le voilà, ce Jonas de l'évangile qui s'est dévoué pour le salut de ses compagnons : victime volontaire et sans tache, et bien différent en cela du premier Jonas, « il est mort lui juste pour nous injustes, afin de nous ramener à Dieu » et au bonheur. Le sacrifice du premier Jonas fut commandé par la justice de Dieu : le sacrifice du second Jonas ne prêche pas avec moins de force cette justice, mais il nous parle surtout de son amour. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis; mais Dieu a fait éclater son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions ses ennemis, Christ est mort pour nous; car Dieu est amour ! » Divines et précieuses paroles, doux accents de l'évangile de grâce, que nos cœurs s'ouvrent au-

[1] Job, XXXIII, 24. Héb., X, 6, 7.

jourd'hui à votre céleste harmonie comme si nous vous entendions pour la première fois! Descendez aujourd'hui comme une rosée du ciel sur ces cœurs altérés de pardon et de paix! Abattus sous le fardeau de nos péchés et de notre condamnation, nous nous réfugions au pied de cette croix où l'agneau de Dieu a pris sur lui les péchés du monde! Pèlerins ballottés sur l'océan de la vie et menacés d'un naufrage éternel, nous venons, comme les matelots de Tarsis, chercher le salut dans le sacrifice de notre Jonas, de notre Jésus! Comme eux aussi, rachetés à un si grand prix, nous voulons aimer à notre tour celui qui nous a aimés le premier, crucifier ces péchés qui ont crucifié notre sauveur, et le glorifier désormais dans des corps et des âmes qui lui appartiennent! » Amen.

Octobre 1845.

JONAS.

II.

SA PRIÈRE.

Or l'Eternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas; et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits.

Et Jonas fit sa prière à l'Eternel son Dieu dans le ventre du poisson, et il dit : j'ai crié à l'Eternel à cause de ma détresse, et il m'a exaucé; je me suis écrié du ventre du sépulcre, et tu as entendu ma voix! Tu m'as jeté au fond, au cœur de la mer, et le courant m'a environné; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi, et j'ai dit : je suis rejeté de devant tes yeux! mais néanmoins je verrai encore le temple de ta sainteté. Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme, l'abîme m'a environné de toutes parts, les roseaux m'ont entouré la tête. Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes, la terre avec ses bornes était autour de moi pour jamais; mais tu as fait remonter ma vie hors de la fosse, ô Eternel mon Dieu! Quand mon âme se pâmait en moi, je me suis souvenu de l'Eternel, et ma prière est parvenue

à toi jusqu'au palais de ta sainteté. Ceux qui s'adonnent aux vanités trompeuses abandonnent leur grâce. Mais moi, je te sacrifierai avec une voix de louange, je rendrai ce que j'ai voué; car le salut vient de l'Eternel.

Alors l'Eternel fit commandement au poisson, et il vomit Jonas sur le sec.

(JONAS, II.)

Dans un précédent exercice, nous vous avons présenté quelques réflexions sur la désobéissance de Jonas aux ordres de l'Eternel, et sur le châtiment dont cette désobéissance fut suivie. Cette première partie de l'histoire du prophète est la glorification de la justice de Dieu. Il fallait que Jonas fût précipité dans la mer, pour que la justice de Dieu fût glorifiée aux yeux des matelots et aux yeux du prophète lui-même. Il fallait qu'il offrît en sa personne un vivant exemple de la vérité de cette déclaration : « le salaire du péché c'est la mort. » Jonas était bien mort en effet dans la pensée de ses compagnons de voyage, et lui-même dut nécessairement croire qu'il touchait à sa dernière heure. Il éprouva toutes les angoisses de la mort, il en savoura toute l'amertume, et rien ne manqua au châtiment de son péché. Dieu se révélait ainsi comme le saint des saints, qui a « les yeux trop purs pour voir le mal, » qui « ne tient point le coupable pour innocent, » et dont les ordres ne sauraient être impunément violés.

Mais en avançant dans ce récit nous allons voir se

dévoiler la seconde face du caractère de Dieu, je veux dire la miséricorde. Jonas, comme nous l'avons vu, s'était humilié et repenti de son péché : c'en est assez pour que ce Dieu, dont la bonté égale sa justice, mette le pardon à côté du châtiment, et la délivrance à côté de la mort. Cette délivrance était déjà toute prête au moment où Jonas tomba dans la mer : « l'Eternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas; et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits. » C'est ainsi que Dieu prépare à l'avance tous les évènements de notre vie; et cette pensée est bien propre à nous faire attendre en paix ces évènements. « Qui est-ce qui dira que cela est arrivé, et que l'Eternel ne l'a point commandé ? »

Par une dispensation admirable et merveilleuse, Dieu fit sortir la délivrance du prophète de cela même qui devait lui sembler la plus cruelle des morts. Ce que Jonas dut redouter le plus dans cet affreux moment où il tomba dans la mer, c'était assurément de devenir la proie de quelque monstre marin; et sans doute il crut mourir deux fois quand il vit s'ouvrir cette gueule énorme, toute hérissée de dents aiguës, dans laquelle il disparut comme dans une sombre caverne. Eh bien! cette seconde mort était en réalité une délivrance. Ce monstre marin était un messager de l'Eternel, chargé de conserver la vie du prophète au moment où il avait dit adieu à toute espérance, où

nulle puissance humaine ne pouvait rien pour le sauver. C'est ainsi que Dieu en agit quelquefois avec ses enfants, pour exercer leur foi et pour mieux faire éclater sa puissance. Il attend pour les délivrer qu'ils soient réduits à la dernière extrémité, et il les délivre alors par les moyens les plus inattendus, les plus merveilleux, il fait sortir leur salut de cela même qui semblait devoir consommer leur perte. Tant il est vrai, pour le redire encore, que « toutes choses servent l'Eternel, » et que tous les êtres de la nature sont dans sa main des instruments dociles pour l'exécution de ses volontés! A sa voix la férocité se change en douceur, la pierre en pain, et la vie émane du sein de la mort. A sa voix l'eau vive jaillit du rocher aride pour apaiser la soif de son peuple, les oiseaux du ciel apportent dans le désert le repas d'Elie, les lions affamés se couchent inoffensifs aux pieds de Daniel, la fournaise ardente respecte ses trois compagnons tout en consumant leurs bourreaux, et le monstre qui promène la terreur au sein des mers, transformé en asile vivant, reçoit à l'abri des dangers le corps de Jonas, pour le rendre au temps marqué comme un inviolable dépôt.

Mais ces évènements, si admirables au point de vue de la foi, ont de tout temps soulevé les objections et les railleries de l'incrédulité; et nul miracle ne fut plus en butte à ses sarcasmes que celui de Jonas. On voit même des personnes sérieuses d'ailleurs et fai-

sant profession de croire à la parole de Dieu, qui sont arrêtées et scandalisées par ce récit : elles y trouvent je ne sais quoi de plus incompréhensible, de plus invraisemblable que dans les autres miracles, et croient y apercevoir les caractères d'une fable.

Ce qui me frappe tout d'abord dans ces objections spéciales qu'on élève contre l'histoire de Jonas, c'est, je ne dirai pas leur peu de valeur philosophique, le terme serait trop faible, mais bien leur déraison, leur absurdité. Je n'ai jamais pu concevoir comment on pouvait faire plus de difficulté d'admettre tel miracle que tel autre, du moment que l'un et l'autre sont attestés par l'Ecriture, et que ni l'un ni l'autre n'a rien de contradictoire en soi. A moins de se mettre en opposition avec les plus simples règles du bon sens, il faut évidemment, ou rejeter sans exception tous les miracles, ou les admettre tous sans difficulté du moment qu'ils sont racontés dans l'Ecriture : point de milieu raisonnable entre ces deux partis. Pourquoi la conservation d'un Jonas pendant trois jours dans le corps d'un poisson, serait-elle plus difficile à la toute-puissance que la résurrection d'un Lazare enseveli depuis quatre jours? ou même que la guérison d'un homme perclus depuis sa naissance? Bien plus, pourquoi le miracle de Jonas serait-il plus difficile que la formation d'un nouvel homme dans le sein de sa mère? pourquoi serait-il plus difficile de conser-

ver le corps d'un homme que de le créer? ou de créer un homme qu'un brin d'herbe? Toutes ces difficultés s'évanouissent et se dissipent en fumée du moment qu'on admet la toute-puissance de Dieu. La volonté souveraine qui a fixé les lois de la nature peut évidemment les interrompre momentanément si elle le juge à propos.

Il est une observation qui s'offre d'elle-même à l'esprit au sujet du miracle de Jonas, et qu'on pourrait faire à l'occasion de tous les autres faits miraculeux ou seulement extraordinaires mentionnés dans l'Ecriture : je veux parler de la brièveté, de la simplicité avec laquelle le fait nous est raconté. « L'Eternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas; et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits. » C'est tout : nous n'avons que la mention pure et simple du fait : point de réflexions sur ce qu'il a de merveilleux; nul développement sur la manière dont il a pu s'accomplir; rien pour satisfaire la curiosité du lecteur, si naturellement et si vivement excitée. Ce n'est pas ainsi que les livres d'homme racontent de pareils faits; et dans cette simplicité merveilleuse avec laquelle la bible rapporte les évènements les plus extraordinaires, il est impossible de méconnaître un caractère de divinité. Le récit de la création, celui du déluge, le miracle de Josué arrêtant le soleil, celui de l'ombre qui recule de dix degrés sur le cadran solaire d'Achaz,

et tant d'autres faits de l'ordre le plus extraordinaire, offrent la même sobriété de détails, la même absence de développements purement curieux; l'Ecriture ne dit jamais que ce qui peut aller à son but, et ce but est toujours l'édification, le salut des âmes, l'avancement du règne de Dieu. Les hommes n'ont pas manqué, dans ces occasions, de suppléer par leurs conjectures au silence des livres saints; et leurs rêveries insensées offrent le plus éclatant contraste avec la sage simplicité de la parole divine. L'imagination des docteurs juifs s'est donné carrière en particulier au sujet du miracle de Jonas; et leurs développements à ce sujet sont d'une telle nature, qu'il ne serait pas même possible de les indiquer dans cette chaire. Quelle preuve puissante ne résulte-t-il pas d'un pareil contraste en faveur de la divinité des Ecritures!

Nous devrions peut-être, mes frères, imiter en tout cette sobriété de la parole sainte, et nous borner à la simple mention du miracle sans ajouter aucune réflexion justificative. Néanmoins, comme ce fait a été quelquefois une pierre d'achoppement pour les fidèles eux-mêmes et leur a paru dépasser les limites possibles de la foi, nous croyons devoir présenter ici quelques réflexions, que nous adressons moins à l'incrédule qu'au croyant dont la foi est encore mal affermie. Il nous sera facile de le convaincre que le miracle de Jonas n'a réellement rien de plus incompréhensible, de plus invraisemblable que tout autre miracle, et

que dans celui-ci, comme dans les autres, nous trouvons moins encore un renversement des lois de la nature qu'une extension, un développement extraordinaire de ces lois.

En effet, quelle est la circonstance qui vous paraît si incroyable dans le miracle de Jonas?

Est-ce peut-être cette circonstance, qu'un poisson ait pu engloutir le corps du prophète en entier, sans le déchirer ni le froisser? Mais l'histoire naturelle a constaté dès longtemps qu'il y a dans la mer des poissons assez grands pour opérer ce phénomène. On a trouvé plus d'une fois des hommes entiers dans l'estomac du requin; un auteur assure qu'on en prit un à Marseille au seizième siècle, dans lequel se trouvait le corps d'un soldat couvert d'une armure [1]. Cette partie du miracle n'a donc rien d'invraisemblable [2].

Ou bien ce qui vous répugne à croire, est-ce peut-être que le corps de Jonas ait résisté à l'action dissolvante de l'agent digestif renfermé dans l'estomac du poisson? Mais on sait que cet agent, qui exerce

[1] Voir le dictionnaire de Rondelet. Ce poisson monstrueux, appelé aussi lamie, squale, ou chien de mer, se trouve, en effet, dans la Méditerranée.

[2] C'est par erreur que quelques versions du nouveau testament (Matth., XII, 40) appellent *baleine* le poisson qui engloutit Jonas. Le terme de l'original s'emploie en général pour désigner toute espèce de gros poisson. La baleine n'a pas le gosier assez large pour que le corps d'un homme puisse y passer, du moins dans les circonstances ordinaires.

une action si énergique et si rapide sur la fibre morte, est sans puissance, ou du moins n'exerce qu'une action presque insensible sur la fibre vivante; c'est pour cela que, par une dispensation admirable du créateur, tout en dissolvant avec tant de rapidité les aliments reçus dans l'estomac, il respecte l'organe même qui le contient, quoiqu'il ne tarde pas à percer ce même organe dès que l'individu a cessé de vivre. Par cela seul que Jonas était plein de vie dans l'estomac du poisson, il a dû être naturellement à l'abri de cette action dissolvante.

Ce qui vous paraît inadmissible dans ce récit, serait-ce que le prophète ait pu conserver la vie pendant trois jours dans des circonstances où il ne pouvait ni se nourrir, ni même respirer, à ce qu'il semble du moins : car nous raisonnons ici dans le vague des conjectures? Mais c'est là encore un fait qui n'est pas sans analogie dans la nature. Chacun sait qu'il y a des animaux qui demeurent plusieurs mois sous la terre ou au fond des eaux sans manger ni respirer, au moins en apparence; dans un état d'engourdissement qui ôte à leur sang une grande partie de son activité sans toutefois le glacer entièrement, puisqu'il reprend son cours lorsque l'hiver a fini le sien, et que le soleil vient de nouveau réchauffer la terre. D'un autre côté, on a vu des hommes revenir à la vie après avoir passé sous l'eau un temps plus que suffisant pour arrêter la respiration, et l'histoire nous parle de

plongeurs qui avaient acquis la faculté d'y demeurer plusieurs heures [1]. Etendez quelque peu les limites de ce phénomène naturel, au lieu de trois heures mettez trois jours, et vous avez le miracle de Jonas. Bien plus : ne connaît-on pas un grand nombre de cas de léthargie, où toutes les fonctions de la vie, la nutrition, la respiration, la circulation du sang cessent pendant plusieurs jours quoique pourtant la vie soit toujours là? Si ce fait n'était pas connu, et que la bible nous parlât d'un homme qui fût revenu à la vie après que la respiration avait cessé depuis plusieurs jours, ne se récrierait-on pas sur l'impossibilité d'un pareil fait? et pourtant ce ne serait pas même un miracle. A cet égard encore, je ne vois rien de si invraisemblable, rien de si incroyable dans le miracle de Jonas.

Enfin ce qui vous arrête dans ce récit et vous paraît inadmissible, est-ce cette circonstance, que Jonas, dans de pareilles conditions, ait pu conserver la conscience de lui-même et élever son cœur à Dieu par la prière? Mais ici encore je pourrais en appeler à ces cas de léthargie, ou de catalepsie, où le malade conserve la conscience distincte de ce qui se passe autour de lui. D'ailleurs, où serait le miracle, si tout s'expliquait sans difficulté par les lois ordinaires de la nature? Il faut bien qu'il reste quelque chose d'inex-

[1] Voir le *Musée des familles*, IIIe année, page 30.

plicable puisque l'Ecriture nous présente le fait comme miraculeux. Il suffisait de montrer qu'il n'a rien d'impossible en soi, rien de plus incroyable que tous les autres miracles; qu'il n'est réellement, comme ceux-ci, qu'une extension, un développement extraordinaire des lois de la nature; et c'est ce que nous pensons avoir fait aux yeux de tout homme non prévenu.

Mais peut-être, tout en admettant désormais la possibilité du miracle de Jonas, on prétendra qu'il n'est pas également facile d'en démontrer l'utilité. A quoi bon, dira-t-on, un pareil prodige? quelle en était la nécessité? et quel but digne de sa sagesse Dieu pouvait-il s'y proposer? Ici encore nous ne manquons pas de réponses.

Remarquons d'abord que ce miracle était réellement le moyen le plus simple, je dirais presque *l'unique moyen* de conserver la vie du prophète, dans les circonstances où il se trouvait. Essayez d'imaginer quel autre moyen Dieu aurait pu employer pour conserver la vie d'un homme ainsi abandonné au milieu de la mer, et vous n'en trouverez point, à moins d'inventer je ne sais quel miracle plus étrange encore, plus compliqué, plus éloigné de la nature, plus incroyable que celui du poisson.

En second lieu, comme nous l'avons déjà fait observer, en sauvant le prophète d'une manière si inespérée, Dieu se révélait à lui comme un Dieu de miséricorde, après lui avoir fait sentir les rigueurs de sa

justice; cette double leçon vivante, donnée dans de telles circonstances, ne fut pas perdue sans doute pour Jonas; elle dut s'écrire en traits de feu dans son âme; et quel ne devait pas être le dévouement, pour le service de son maître, d'un prophète sauvé d'une telle mort, et par une telle délivrance!

Si ce miracle était utile relativement à Jonas lui-même, il ne l'était pas moins relativement à ceux auxquels devait s'adresser son ministère; et quelle puissance ne devait pas accompagner désormais la prédication d'un missionnaire qui avait passé par une telle expérience de la justice et de la bonté du Seigneur; qui offrait en sa personne un monument vivant de cette justice et de cette bonté; qui pouvait dire à ses auditeurs, sans exagération et sans figure : « l'Eternel m'a fait descendre dans le sépulcre et m'en a fait remonter! » Aussi l'histoire ne fait-elle mention d'aucun ministre du Seigneur dont la prédication ait eu autant de puissance que celle de Jonas.

Enfin ce miracle était nécessaire pour qu'à cet égard encore Jonas pût être un type du sauveur; pour que Jésus pût dire à ses auditeurs, huit siècles plus tard : « cette nation méchante et adultère demande un miracle; mais il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas : car comme Jonas fut un signe pour ceux de Ninive, le fils de l'homme en sera un pour cette génération. Comme Jonas fut dans le ventre d'un grand poisson trois

jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » Nous ferons observer à cette occasion que les Juifs appelaient *jour et nuit* ce que nous appelons jour ; en sorte que cette expression ne désigne pas toujours dans l'Ecriture un espace de vingt-quatre heures, mais quelquefois un espace de douze heures seulement, ou moins encore. C'est ainsi que Jésus, dont il est dit qu'il passa dans le tombeau trois jours et trois nuits, n'y demeura en réalité que le soir du premier jour, le second en entier, et le matin du troisième [1]. Peut-être Jonas ne resta-t-il pas plus longtemps dans le corps du poisson, ce qui simplifierait encore le miracle [2].

[1] Matth., XII, 40. Comparez Gen., VII, 4. 1 Sam., XXX, 12. Job, II, 13. En joignant la nuit au jour, les Juifs voulaient désigner un espace de temps non interrompu. Quant à ce que la fin du premier jour et le commencement du troisième sont comptés comme jours entiers, cela est conforme aux usages judiciaires. Lorsqu'un homme est condamné à tant de jours de prison, on compte dans le nombre des jours celui où il entre en prison et celui où il en sort. — Ajoutons toutefois que cette explication du temps passé par Jésus dans le tombeau n'a point paru satisfaisante à tous les commentateurs. M. H. Lutteroth a publié à ce sujet une brochure remarquable (Le jour de la préparation, ou lettre sur la chronologie pascale), où il prétend démontrer que la tradition s'est trompée sur ce point, et que le Seigneur a été mis en croix, non le vendredi comme on le pense généralement, mais bien le mercredi, ce qui fournirait le compte exact des trois jours et des trois nuits.

[2] On retrouve dans la mythologie païenne des traces de l'his-

Mais il nous tarde, mes frères, d'aborder un ordre de réflexions plus pratiques, en méditant avec vous la prière du prophète.

« Jonas fit sa prière à l'Eternel son Dieu dans le ventre du poisson. »

Jamais, sans doute, prière ne fut adressée au Seigneur dans des circonstances plus étranges et plus désespérées. Mais quel est le lieu si reculé et si ténébreux, quelle est la prison si étroite et si horrible, d'où ne parvienne à l'Eternel le cri de la foi! Comme le prophète rebelle, arraché du fond de ce navire où il dormait du sommeil de l'indifférence, avait éprouvé qu'il n'est « aucune retraite où les ouvriers d'iniquité se puissent cacher aux yeux du Seigneur, » le prophète repentant fit l'expérience plus douce, qu'il n'est lieu si triste et si obscur, où le Seigneur ne découvre et n'entende ceux qui confessent leurs péchés, qui implorent son pardon et son secours. Que ce soit d'un abîme, d'un cachot, d'un lieu d'exil, d'un lit de douleur ou de mort, d'une demeure habitée par le deuil, d'un cœur serré par la tristesse comme l'était Jonas

toire de Jonas. Nous y lisons que Neptune ayant envoyé un monstre marin pour dévorer Hercule, ce héros sauta dans sa gueule tout armé, séjourna dans son ventre trois jours et trois nuits, et n'en sortit qu'après avoir déchiré les entrailles du monstre. Evidemment le miracle de Jonas est le fond historique qui a donné lieu à cette fable.

dans le sein du poisson, la prière monte vers l'Eternel. Il n'est qu'un seul lieu dans le monde où l'on ne puisse pas prier : c'est l'enfer; et c'est cette impossibilité de prier qui rend éternel le châtiment des démons et des damnés. Si jamais un damné pouvait élever son cœur à Dieu par une prière faite avec foi, il cesserait dès ce moment d'appartenir à l'enfer. Dieu s'est lié lui-même les mains à l'égard de la prière; il ne peut pas ne pas l'exaucer; et aussi longtemps que nous pouvons prier, le salut est à notre disposition, tous les trésors de la vie éternelle sont entre nos mains. Bénissons Dieu, mes frères, de ce que nous sommes encore dans le lieu où l'on prie; et usons, pendant qu'il en est temps encore, de cette arme toute-puissante que le Seigneur nous a donnée pour conquérir la vie éternelle. Souvenons-nous que « le royaume des cieux doit être forcé, » forcé par la prière, comme Jonas força par la prière la prison vivante qui l'enveloppait. Nul doute que s'il n'eût pas prié, il n'eût pas été délivré.

« Et il dit : j'ai crié à l'Eternel à cause de ma détresse, et il m'a exaucé; je me suis écrié du ventre du sépulcre, et tu as entendu ma voix. »

Sans doute, Jonas ne prononça pas de paroles dans le sein du poisson : il se contenta d'élever son cœur à Dieu par des prières mentales; et ce fut plus tard, après sa délivrance, qu'il formula en paroles les sentiments d'humiliation et de gratitude qui avaient rem-

pli son cœur. Sans doute aussi, nous n'avons ici qu'un abrégé et comme un extrait des prières qu'il dut adresser intérieurement au Seigneur dans ces affreux moments.

La prière de Jonas contient plusieurs allusions à divers psaumes; et cette circonstance est un caractère de vérité : car rien ne serait plus invraisemblable qu'une prière à la fois poétique et originale dans une semblable situation. Le prophète se souvient des cris d'angoisse du psalmiste, il les comprend comme il ne l'avait jamais fait jusqu'alors, et ces souvenirs le fortifient et le consolent. Quel est le chrétien qui n'ait pas éprouvé la consolation qu'apporte dans la détresse une parole de l'Ecriture, une parole qui semble avoir été écrite pour nous, et qui nous revient à la mémoire à point nommé comme si Dieu lui-même nous l'adressait du haut du ciel! Quel est celui qui ne sache par expérience qu'il y a dans l'Ecriture, et dans les psaumes en particulier, des paroles pour toutes les situations de la vie et pour tous les besoins de nos cœurs! Sommes-nous abattus par l'affliction et couverts des vêtements du deuil? « il m'est bon d'avoir été affligé, » dira le psalmiste, « afin que j'apprenne tes statuts. » L'affection des personnes sur lesquelles nous pensions pouvoir compter nous manque-t-elle au jour de la tristesse ou du besoin? « quand mon père ou ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillera. » Sommes-nous éprouvés par la pri-

vation du culte divin? « comme le cerf altéré brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu! oh! quand entrerai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu! » Avons-nous besoin de lumières et de directions dans quelque circonstance difficile? « je t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher, et mon œil te guidera. » Avons-nous reçu des témoignages particuliers de la bonté de notre père céleste? « que rendrai-je à l'Eternel? tous ses bienfaits sont sur moi! je prendrai la coupe des délivrances, et j'invoquerai le nom de l'Eternel. » Il n'est pas jusqu'à un Jonas, perdu au fond de la mer, qui ne trouve dans les psaumes une parole qui semble écrite exprès pour lui, et qui ne puisse dire au propre ce que David avait dit au figuré: « toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi. »

Si le prophète s'applique le langage du psalmiste pour décrire sa détresse et ses angoisses, il l'adopte aussi pour célébrer sa délivrance; et c'est à un psaume qu'il emprunte cet élan d'espérance et d'actions de grâces par lequel il commence sa prière : « j'ai crié à l'Eternel à cause de ma détresse, et il m'a exaucé; je me suis écrié du ventre du sépulcre, et tu as entendu ma voix. » Ce commencement de prière, dans une telle situation, est assurément bien remarquable, et témoigne d'une foi bien vive dans le cœur de Jonas. Peut-être avait-il compris, à la dispensation miracu-

leuse dont il était l'objet, que l'intention de Dieu était de le délivrer ; peut-être aussi avait-il reçu à cet égard une révélation spéciale. Quoi qu'il en soit, quelque désespérée que soit sa situation suivant les vues humaines, sa délivrance est à ses yeux tellement assurée, qu'il la célèbre à l'avance comme si déjà elle était accomplie. Il y a quelque chose de sublime dans ce cantique de délivrance qui s'élève ainsi du sein de la mort, « du ventre du sépulcre, » suivant l'énergique expression du prophète.

Mes frères, ayons la foi de Jonas, et comme lui nous pourrons du sein de l'épreuve entonner l'hymne de la délivrance. Nous éprouverons comme lui la vérité de cette promesse : « ils n'auront pas encore fini de prier que déjà je les aurai exaucés. » En implorant la délivrance nous la sentirons déjà et nous pourrons, comme Jonas, comme David, unir et confondre la plainte avec les actions de grâces. « Seigneur, augmente-nous la foi ! »

Dans les versets qui suivent, le prophète décrit d'une manière vive et poétique l'angoisse inexprimable où il s'était trouvé. « Tu m'as jeté au fond, au cœur de la mer ; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi, et j'ai dit : je suis rejeté de devant tes yeux ! Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme ; l'abîme m'a enveloppé de toutes parts ; les roseaux m'ont entouré la tête. Je suis descendu jusqu'aux racines des

montagnes ; la terre avec ses barres était autour de moi pour jamais [1]. »

« Tu m'as jeté au fond de la mer. » Jonas ne se souvient plus des hommes qui l'ont précipité dans la mer ; il ne regarde qu'à Dieu seul, et c'est à Dieu seul qu'il attribue son châtiment, comme c'est de lui seul qu'il attend sa délivrance. Les flots de la mer en courroux ne sont à ses yeux que des messagers de la justice divine ; et il ne dit pas, « les flots et les vagues ont passé sur moi, » mais « *tes* flots et *tes* vagues ont passé sur moi. » Apprenons de son exemple, mes frères, à nous élever au-dessus des causes secondes, à rapporter à Dieu tous les évènements de notre vie, à reconnaître en toutes choses sa main tour-à-tour sévère ou paternelle, et à voir dans tous les objets de la nature autant d'instruments dociles de sa volonté souveraine à notre égard.

Il serait impossible d'imaginer une situation plus étrange et plus affreuse que celle de Jonas lorsqu'il fit cette prière. Emprisonné dans un étroit espace où l'air et la lumière lui manquaient à la fois, privé de la liberté de ses mouvements, n'ayant aucun indice pour discerner l'heure du jour ou même la succession du jour et de la nuit, porté d'abîme en abîme

[1] Jonas veut dire évidemment qu'il s'était cru exclus à jamais de la terre des vivants. On pourrait traduire ou paraphraser ainsi : « la terre avait fermé sur moi ses barrières pour jamais. »

par les mouvements de sa prison vivante sans pouvoir connaître quelles régions il parcourait, n'entendant autour de lui que le bruit des vagues, et de cette immense végétation sous-marine qu'elles agitent perpétuellement comme le vent agite les arbres de nos forêts, ces trois jours et ces trois nuits durent lui sembler sans terme comme ils étaient pour lui sans mesure; il n'est pas étonnant que le courage lui ait manqué par moments, et qu'il ait pu dire dans ces moments-là : « je suis rejeté de devant tes yeux; la terre a fermé sur moi ses barrières pour jamais! » Mais à ce découragement passager succède aussitôt la vive espérance de la foi. « Néanmoins, » s'écrie-t-il, « je verrai encore le temple de ta sainteté. Tu as fait remonter ma vie hors de la fosse, ô Eternel mon Dieu! Quand mon âme se pâmait en moi je me suis souvenu de l'Eternel, et ma prière est parvenue à toi jusqu'au palais de ta sainteté. »

« Je verrai encore le temple de ta sainteté! » Voilà l'espoir qui soutient le prophète, voilà le premier désir de son cœur. Ce qu'il désire avant toutes choses, c'est de se rendre encore dans la maison que le Seigneur a consacrée lui-même à son service, de s'y retrouver en communauté de prières, de vœux, d'actions de grâces avec l'assemblée de ses frères. Voilà cet amour de la maison de Dieu qui anima tant de saints hommes : un David dont tant de cantiques respirent le bonheur de se rendre dans cette maison ou

la douleur d'en être éloigné; qui, fuyant devant Absalon, obligé de quitter précipitamment sa famille et son palais, s'écrie : « si j'ai trouvé grâce devant Dieu, il me donnera de revoir son tabernacle; » un Ezéchias qui, dans une maladie qu'il a crue mortelle et dont on lui annonce la guérison, ne demande que cette seule chose : « qui me donnera un signe que je monterai encore à la maison de l'Eternel? » et surtout un Jésus qui pouvait dire avec vérité : « le zèle de ta maison m'a consumé. »

Et vous, mes frères, le connaissez-vous par expérience, du moins à un certain degré, cet amour de la maison de Dieu, qui n'est autre chose au fond que l'amour de Dieu lui-même? Supposez-vous pour un moment dans une épreuve semblable à celle de Jonas, et attendant comme lui une délivrance prochaine : quelles eussent été vos premières pensées? Vous auriez pensé avec transport au bonheur de revoir la lumière du jour, l'azur du ciel, la verdure des campagnes, le visage de vos semblables, d'entendre de nouveau la voix des hommes, de retrouver une patrie chère à votre cœur, votre foyer domestique, des parents, des enfants, une épouse ou un mari — et sans doute les pensées de cette nature n'étaient pas sans tenir une place dans le cœur de Jonas : mais votre cœur aurait-il aussi battu comme le sien à l'idée de revoir la maison de Dieu? est-ce pour vous une joie véritable de vous trouver dans

cette maison, et pouvez-vous dire avec le psalmiste : « Eternel des armées, que tes tabernacles sont aimables ! » « Eternel, j'aime la demeure de ta maison, et le lieu où est le pavillon de ta gloire ! » Hélas ! que nous sommes loin, à cet égard, même d'un prophète rebelle et coupable comme Jonas !

Jonas peut encore nous servir de modèle pour l'humilité avec laquelle il confesse ses péchés. A la fin de sa prière, il fait un retour sur sa conduite passée, et il reconnaît que c'est lui-même qui s'est privé volontairement de la faveur de l'Eternel : « ceux qui s'adonnent aux vanités trompeuses abandonnent leur grâce, » c'est-à-dire la grâce dont ils sont l'objet de la part du Seigneur. C'est là l'expérience qu'avait faite Jonas. Il avait désobéi aux ordres de l'Eternel pour suivre ses propres pensées, et il avait reconnu, par une amère expérience, qu'il s'était adonné à des vanités fausses et trompeuses ; en même temps qu'il avait perdu la grâce, la faveur de son Dieu, il n'était point parvenu au but de sa désobéissance, il n'avait pas recueilli le fruit qu'il attendait de son péché. C'est là aussi l'expérience que font chaque jour les enfants du monde, l'expérience qu'a faite plus ou moins chacun de nous. Quand nous nous écartons de la voie que le Seigneur nous trace par notre conscience et dans sa parole, quand nous demandons le bonheur aux biens de la terre, de quelque nature qu'ils soient, richesses, plaisirs, gloire, affections,

nous reconnaissons tôt ou tard que nous avons poursuivi des vanités trompeuses; nous trouvons une lie amère au fond de toutes ces coupes où nous pensions boire la félicité; tout nous échappe à la fois, et par une expérience contraire à celle de l'apôtre, qui avait éprouvé que « la piété a les promesses de la vie présente et celles de la vie à venir, » nous sentons que hors du service du Seigneur, il n'est de joie véritable ni dans l'éternité ni dans le temps, ni dans le ciel ni sur la terre. Ah! si nous avons eu le malheur de nous égarer comme Jonas, — et quel est l'enfant d'Adam qui n'ait eu ce malheur! — comme Jonas revenons en arrière, quittons les vanités trompeuses pour aller puiser à la source qui jaillit en vie éternelle, et nous pourrons nous associer au chant de triomphe par lequel il termine sa prière : « mais moi, je te sacrifierai avec une voix de louange, je rendrai ce que j'ai voué : car le salut vient de l'Eternel. »

Oui, le salut vient de l'Eternel! c'est de lui seul que vient la délivrance, de quelque nature qu'elle soit et sous quelque forme qu'elle se présente. « Il est notre retraite, notre force et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver. » C'est lui qui nous délivre dans la maladie, soit en nous envoyant la guérison désirée, soit en faisant sortir de la souffrance des bénédictions spirituelles plus précieuses mille fois que la santé même. C'est lui qui nous déli-

vre dans le deuil, en nous apprenant à voir dans ces épreuves les dispensations de l'amour d'un père, en nous faisant recueillir de cette plante amère « un fruit paisible de justice. » C'est lui qui nous délivre dans la détresse, dans le dénuement, quand tous les secours humains nous manquent; lui qui nous envoie alors, par des voies que nous ne connaissions pas, un secours inattendu et merveilleux. C'est lui surtout qui nous délivre du péché et de la colère à venir. Quand nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés, » enfermés dans la condamnation comme Jonas dans le sein du poisson, il est devenu lui-même notre salut dans la personne de son fils unique et bien-aimé. Ce fils, « la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne, » a quitté le ciel, a revêtu notre nature, a pris la forme d'un serviteur, s'est abaissé jusqu'à la mort même de la croix, pour nous réconcilier avec Dieu. Et afin que nul ne doute qu'il a pleinement accompli ce ministère de réconciliation, ce fils du tout-puissant, après avoir, comme Jonas, vu passer sur lui tous les flots de la colère divine, après avoir donné sa vie pour les pécheurs, après être descendu pour nous dans le tombeau, en est sorti victorieux au troisième jour, comme Jonas du sein du poisson. Comme le poisson, au commandement de l'Eternel, ouvrit sa gueule au troisième jour pour rendre sa proie, ainsi le sépulcre, qui avait renfermé pendant trois jours le saint et le juste, s'est

rouvert à la même voix souveraine, pour rendre une proie plus précieuse. Voilà le glorieux évènement que célèbrent les cantiques des anges, et qui devrait faire tressaillir nos cœurs d'une joie ineffable en ce premier jour de la semaine, ce jour de la résurrection du sauveur. Voilà le miracle qui fut donné pour signe de condamnation aux Juifs incrédules, et qui pour les croyants est un signe de salut, un gage de leur propre résurrection. Nous aussi, nous devons être engloutis par le sépulcre. « Il est ordonné à tous les hommes de mourir ; » et chaque jour quelque nouvel avertissement, quelqu'un de ces coups foudroyants et inattendus que Dieu frappe à notre porte nous crie que notre tour viendra bientôt. Mais Jésus a dit : « je suis la résurrection et la vie ; » « celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. » « Comme tous les hommes meurent en Adam, tous les croyants revivront en Jésus-Christ. » « La terre et la mer rendront leurs morts. » « La mort elle-même, cet ennemi qui doit être vaincu le dernier, sera enfin engloutie pour toujours ! »

Mais n'oublions pas qu'il est aussi écrit : « comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du père, nous devons aussi, » nous qui croyons en Christ, « marcher dans une vie nouvelle » de justice et de sanctification. « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature : les choses vieilles sont passées, et voici, toutes choses sont devenues nouvelles. » Mes

bien-aimés frères, si vous êtes encore étrangers à ces choses, ne voulez-vous pas faire enfin la douce expérience de cette vie nouvelle, la vie de la foi et de l'amour divin, la vie de la sainteté et de l'imitation de Christ, la seule vie vraiment heureuse et vraiment digne du nom de vie? Ah! ne tardez pas davantage : allez dès aujourd'hui demander au Seigneur ce cœur nouveau dont vous sentez le besoin et que vous ne pouvez pas vous donner vous-mêmes; « cherchez les choses qui sont en haut où Christ est à la droite de Dieu; » mourez avec Jésus au péché pour ressusciter avec lui en sainteté, en attendant le moment de ressusciter avec lui en gloire éternelle! Amen.

Novembre 1845.

JONAS.

III.

SA MISSION.

Après cela, la parole de l'Eternel fut adressée à Jonas pour la seconde fois, et il lui dit : lève-toi, et t'en va à Ninive la grande ville, et publies-y à haute voix ce que je t'ordonne. Jonas donc se leva et s'en alla à Ninive, suivant la parole de l'Eternel.

Or Ninive était une très-grande ville de trois journées de chemin. Et Jonas étant entré dans la ville y marcha pendant une journée, et il cria en disant : encore quarante jours et Ninive sera détruite !

Et les hommes de Ninive crurent à Dieu, et ils publièrent le jeûne, et se vêtirent de sacs, depuis le plus grand d'entre eux jusqu'au plus petit. Car cette parole était parvenue jusqu'au roi de Ninive, lequel se leva de son trône, et ôta de dessus lui son vêtement magnifique, et se couvrit d'un sac, et s'assit sur la cendre. Puis il fit faire une proclamation, et l'on publia dans Ninive, par un édit du roi et de ses princes : qu'aucun homme,

ni bête, ni bœuf, ni brebis ne goûtent d'aucune chose, qu'ils ne se repaissent point, et ne boivent point d'eau; et que les hommes soient couverts de sacs, et les bêtes aussi; et qu'ils crient à Dieu de toutes leurs forces, et que chacun se convertisse de sa mauvaise voie et de l'iniquité qui est en ses mains. Qui sait si Dieu ne viendra point à se repentir, et s'il ne se détournera point de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point?

Et Dieu regarda à ce qu'ils avaient fait, et comment ils s'étaient détournés de leur mauvaise voie; et Dieu se repentit du mal qu'il avait dit qu'il leur ferait, et ne le fit point.

(JONAS, III.)

L'histoire de Jonas, dans ses périodes successives, nous offre la fidèle image du développement de l'œuvre de la grâce dans le cœur de l'homme. Le prophète commence par pécher grièvement contre l'Eternel, et l'Eternel le châtie en le faisant en quelque sorte descendre vivant dans le sépulcre : c'est l'image d'un pécheur qui apprend à connaître ses péchés, qui envisage pour la première fois avec terreur la condamnation qu'ils entraînent, et qui se trouve comme plongé dans l'enfer sous le fardeau de la colère divine. Du fond de sa détresse le prophète crie à l'Eternel, et l'Eternel lui répond en lui accordant, par un effet de sa pure miséricorde, une délivrance inattendue et merveilleuse : image du pécheur que la repentance conduit aux pieds du sauveur, et qui trouve dans le sang versé sur la croix le pardon de ses péchés et la vie éternelle. Enfin le prophète se dévoue sans ar-

rière-pensée au service du Dieu qui l'a sauvé, et brave tous les dangers pour exécuter sa volonté : image du pécheur qui, racheté au prix du sang de l'agneau, ne s'appartient plus à lui-même, et consacre désormais sa vie au service de son Dieu sauveur. Nous avons vu successivement le châtiment de Jonas et sa délivrance : il nous reste à voir la fidélité qu'il apporta dans l'exécution des ordres de son maître.

« Après cela la parole de l'Eternel fut adressée à Jonas pour la seconde fois, et il lui dit : lève-toi et t'en va à Ninive, la grande ville, et publies-y à haute voix ce que je t'ordonne. Jonas donc se leva et s'en alla à Ninive, suivant la parole de l'Eternel. » La leçon terrible qu'il avait reçue ne fut point perdue pour le prophète : il n'a plus rien à opposer aux ordres de son Dieu, il n'hésite plus, et oubliant tous ses préjugés judaïques, bravant tous les dangers qui le menacent, il se met en marche pour Ninive, « selon la parole de l'Eternel. »

Certes, il fallait pour accomplir une semblable mission un courage admirable, et que la foi seule pouvait donner. Qu'on se représente un homme chargé d'aller dénoncer les jugements de l'Eternel à l'une des grandes capitales des temps modernes; d'aller parcourir tout seul les rues d'un Paris ou d'un Londres, en tonnant contre la soif de l'or, contre l'esprit de vengeance, contre la débauche et l'adul-

tère, contre les mille formes diverses et hideuses que revêt autour de nous l'oubli de Dieu : quel accueil pourrait espérer un tel homme? et à quels dangers ne l'exposerait pas une mission pareille? Telle, et plus redoutable encore, était la mission du prophète; car, de nos jours, la plupart des païens de nos grandes villes se contenteraient de lever les épaules et d'accabler de leur superbe mépris le messager de l'Eternel : au lieu que du temps de Jonas, où l'on prenait la religion au sérieux, sa fidélité aux ordres de son maître l'exposait, non-seulement aux opprobres, mais aux mauvais traitements et à la mort. Il y a quelque chose de sublime dans ce dévouement d'un homme, qui s'en va ainsi tout seul, sans armes que sa parole et sa foi, engager une guerre à mort contre l'orgueil d'un puissant monarque et la corruption d'une population d'un million d'âmes [1]. Mais cet homme seul et sans armes a pour lui le Dieu des prophètes : c'en est assez pour assurer son triomphe. A la voix de cet homme seul et sans armes, le puissant monarque va descendre de son trône, il va déposer la pourpre pour se couvrir de deuil et s'asseoir sur la cendre; et toute cette population d'un million d'âmes va se frapper la poitrine, et

[1] Les calculs les plus modérés (fondés sur le verset 11 du chapitre IV) portent la population de Ninive au-delà de six cent mille âmes; quelques-uns la font monter jusqu'à deux millions.

s'humilier le front dans la poussière devant l'Eternel et son prophète.

« Or Ninive était une très-grande ville de trois journées de chemin. » C'est-à-dire qu'il fallait trois jours, ou pour faire le tour de la ville, ou pour en parcourir toutes les places et les rues principales. Cette description de la grandeur de Ninive s'accorde avec l'idée que nous en donnent les historiens profanes. Strabon nous apprend, en effet, que Ninive était plus grande encore que Babylone, qui n'avait pas moins de vingt lieues de tour. Pour comprendre cette immense étendue occupée par une seule cité, il faut se rappeler que les villes de l'Orient renferment dans leur enceinte de vastes espaces occupés tout entiers par des jardins, et qui par conséquent ne sont pas habités.

« Et Jonas étant entré dans la ville y marcha pendant une journée, et il cria en disant : encore quarante jours, et Ninive sera détruite! » Sans doute nous n'avons ici qu'un résumé, et comme le texte de la prédication du prophète : il dut ajouter à ce texte des développements tirés de la grandeur de Dieu, de sa justice et de sa puissance, des jugements terribles qu'il avait déjà exercés sur la nation d'Israël et sur le monde ; il est à croire aussi qu'il n'oublia pas de mentionner le jugement dont il avait lui-même été l'objet.

« Encore quarante jours, et Ninive sera détruite! »

Pourquoi ce répit de quarante jours accordé à la ville coupable? pourquoi ne pas exécuter immédiatement la sentence de destruction qui semble arrêtée sans retour dans la pensée de la justice éternelle? Je ne vois qu'une explication à ce délai : c'est que Dieu, dont l'amour égale sa justice, et dont le châtiment est « l'œuvre étrange, » veut encore laisser une porte ouverte à la repentance. Il hésite jusqu'à la fin avant de frapper, il en recule le moment jusqu'aux dernières limites, afin d'essayer si peut-être le pécheur, qui a résisté aux appels de la grâce, ne cèdera pas devant les menaces de la justice : tout prêt à revenir lui-même sur sa sentence, si le pécheur abandonne sa rébellion.

Et c'est ce qui arriva en effet pour les habitants de Ninive. Cette parole sinistre et menaçante qui éclatait tout-à-coup au sein de la sécurité trompeuse que produit l'oubli de Dieu; cette cloche de mort qui venait retentir au milieu des enivrements de la débauche et couvrir la musique des festins; cet étranger mystérieux, ce devin d'un nouveau genre, qui venait, non flatter le peuple comme les oracles menteurs qu'ils avaient connus jusqu'alors, mais leur annoncer, avec toute la force d'une mission divine et avec un courage sans exemple, une ruine imminente; peut-être aussi la disposition générale des esprits, dans les temps de corruption et de décadence, à se laisser frapper par les choses extraordinaires : toutes ces cir-

constances, agissant de concert avec l'esprit divin qui accompagnait la prédication du prophète, donnèrent à cette prédication un succès tel que n'en eut jamais la parole d'aucun homme. Toute cette immense population, réveillée subitement du sommeil du péché et de la mort, crie au Seigneur comme un seul homme pour implorer son pardon et sa grâce. « Et les hommes de Ninive crurent à Dieu, et ils publièrent le jeûne, et se vêtirent de sacs, depuis le plus grand d'entre eux jusqu'au plus petit. Car cette parole était parvenue jusqu'au roi de Ninive, lequel se leva de son trône, et ôta de dessus lui son vêtement magnifique, et se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Puis il fit faire une proclamation, et l'on publia dans Ninive, par un édit du roi et de ses princes : qu'aucun homme, ni bête, ni bœuf, ni brebis ne goûtent d'aucune chose, qu'ils ne se repaissent point et ne boivent point d'eau; et que les hommes soient couverts de sacs, et les bêtes aussi; et qu'ils crient à Dieu de toutes leurs forces, et que chacun se convertisse de sa mauvaise voie et de l'iniquité qui est en ses mains. Qui sait si Dieu ne viendra point à se repentir, et s'il ne se détournera point de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point? »

Ce jeûne et ce deuil publics, auxquels les animaux eux-mêmes sont assujettis, est un usage oriental dont nous trouvons de fréquents exemples dans l'histoire

profane [1]. Cet usage est fondé sur le besoin naturel à un esprit profondément frappé de faire participer tout ce qui l'entoure aux émotions qu'il ressent lui-même. Il semble qu'on ne pourra jamais assez multiplier les témoignages de deuil et d'humiliation; et jusqu'aux êtres privés de raison, jusqu'à la nature inanimée doivent en fournir leur part.

Qu'on essaie de se représenter le superbe monarque de Ninive, et toute son immense population, couverts des tissus les plus grossiers [2], livrés à un jeûne sévère et assis dans la cendre. C'était un deuil sérieux que celui-là, et bien différent de ce qu'on appelle deuil de nos jours. Aujourd'hui, la plupart des personnes qui portent le deuil semblent avoir oublié la véritable origine de cet usage, et trop souvent ce deuil n'est qu'une vaine forme sans signification et sans valeur. Dans la pensée qui a présidé à la fondation de cet usage, le deuil suppose que ceux qui le portent sont tellement préoccupés de leur douleur qu'ils négligent le soin de leur personne; et les vêtements de deuil,

[1] Ainsi Hérodote nous raconte qu'après la bataille de Platée, où avait péri le général des Perses Masistius, non-seulement les hommes se rasèrent la tête, mais ils coupèrent les crinières de leurs chevaux et tondirent toutes les autres bêtes qui étaient dans le camp. « C'est ainsi, dit-il, que les barbares honorèrent à leur manière Masistius frappé à mort. »

[2] Les Juifs étaient dans l'usage, lorsqu'ils célébraient des jeûnes publics, de porter autour de leur corps des sacs faits d'une étoffe grossière.

pour répondre à leur signification, devraient se distinguer moins encore par leur couleur que par leur extrême simplicité. Que faut-il donc penser de ces personnes qui portent jusque dans les signes de leur affliction les préoccupations de la mondanité, et qui trouvent moyen de faire briller tous les raffinements de l'élégance dans les vêtements de la douleur? Que penser d'une telle conduite, sinon qu'un pareil deuil est un mensonge, et qu'il n'exprime pas une affliction réelle et profonde?

Mais les Ninivites ne se bornent pas à ces marques extérieures de repentance. Le décret du roi n'ordonnait pas seulement le jeûne et le deuil : il ordonnait aussi que chacun se convertît de sa mauvaise voie, et de l'iniquité qui était dans ses mains. Les Ninivites ne se contentaient pas de confesser leurs péchés et de s'en humilier devant Dieu : ils s'empressaient de renoncer à ces péchés pour entrer dans une voie nouvelle. L'homme dévoré de la soif de l'or se dépouillait de son avarice et se répandait en aumônes; l'homme violent et vindicatif renonçait à sa haine et faisait du bien à ceux qu'il avait opprimés; l'homme livré aux passions de la chair jetait loin de lui ses honteux plaisirs, pour devenir tempérant et pur. C'était là véritablement « le jeûne que l'Eternel a choisi, » celui auquel il prend plaisir; et cette réforme à la fois si prompte et si complète de tout un peuple est assurément un des spectacles les plus magnifiques

qui aient jamais réjoui les regards de Dieu et des anges.

« Qui sait, » ajoutait le roi de Ninive, « si Dieu ne viendra pas à se repentir, et s'il ne se détournera pas de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point? » « Qui sait?..... » il y a quelque chose de bien remarquable dans ce mélange de crainte et d'espérance qui inspire la conduite du roi de Ninive. Il ne peut se défendre de craindre, puisque le prophète du Seigneur a dit, sans réserve et sans condition : « encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Mais il peut encore moins se défendre d'espérer : car une voix intérieure, plus puissante encore que celle du prophète, et qui n'est autre que la voix de Dieu même, lui crie que le Seigneur est miséricordieux, qu'il ne sait pas résister à la prière de la repentance, et que cette prière s'élevât-elle — s'il était possible — du fond de l'enfer, elle trouvera le chemin de son cœur. Il y a, si l'on veut, une sorte d'inconséquence dans la conduite du roi de Ninive; à raisonner rigoureusement il aurait dû se dire : « la repentance est inutile où la sentence est prononcée; destinés à la perdition par un décret de l'Eternel, à quoi bon irions-nous troubler par les austérités de la pénitence le peu de jours qui nous seront comptés encore? mangeons et buvons, car demain nous mourrons! » Mais de semblables raisonnements, bons pour amuser les loisirs de l'incrédulité ou de l'indifférence, ne

sauraient trouver place dans une âme qui prend au sérieux la parole de l'Eternel, et qui tremble devant ses jugements. Cette âme-là ne possède pas la triste faculté de peser à la balance d'une froide logique une éternité de salut ou de perdition; et de même qu'un homme qui se trouverait au milieu d'une maison embrasée sans apercevoir aucun moyen d'en sortir, ne laisserait pas jusqu'au dernier moment d'espérer contre tout espoir, et de faire tous ses efforts pour échapper à la mort qui le menace, de même celui dont la conscience a été réellement atteinte par la parole de Dieu, sans s'inquiéter s'il est un élu ou un réprouvé, ne perd pas un moment pour crier au Seigneur, pour renoncer à ses péchés, pour travailler à son salut. Il est inconséquent peut-être : mais que lui importe, pourvu qu'il soit sauvé! sainte et bienheureuse inconséquence, qui a pour résultat le salut des âmes! Il y a là quelque chose que la raison n'explique pas, mais que l'âme sent, que la conscience approuve, et que l'expérience justifie. C'est ainsi que la doctrine de l'élection, telle que l'entend l'Ecriture, n'a rien qui entrave la liberté humaine ni les règles éternelles de la justice. Chaque homme tient entre ses mains sa destinée éternelle : tous peuvent se perdre, et tous peuvent se sauver; aussi longtemps que nous sommes sur la terre, il dépend des élus de devenir des réprouvés, et il dépend des réprouvés de devenir des élus; les décrets mêmes de Dieu sont comme subor-

donnés à la conduite des hommes ; et si un Saül infidèle efface par son infidélité une promesse de grâce, un roi de Ninive repentant efface par sa repentance une sentence de condamnation.

« Et Dieu regarda à ce qu'ils avaient fait, et comment ils s'étaient détournés de leur mauvaise voie ; et Dieu se repentit du mal qu'il avait dit qu'il leur ferait, et ne le fit point. » Il est superflu de vous faire observer que ce sont là des expressions figurées, empruntées à ce qui a lieu parmi les hommes ; que ces expressions doivent s'entendre dans un sens digne du Dieu qui « connaît de toute éternité toutes ses œuvres, » qui « n'est pas homme pour mentir ni fils de l'homme pour se repentir ; » et que lorsque l'Ecriture nous dit que Dieu se repent, cela veut dire qu'il agit comme ferait un homme qui se repentirait.

Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la mission de Jonas à Ninive est une image et comme une prophétie en action de la vocation des païens. A cet égard encore Jonas est un type du sauveur, comme il l'était déjà dans son naufrage, qui est une espèce de mort, et dans sa délivrance, qui est une espèce de résurrection. Jonas, envoyé par l'Eternel, se présente seul, sans appareil et sans puissance, dans une ville

[1] 1 Sam., XIII, 13. On peut rapprocher de l'histoire des Ninivites celle d'Ezéchias, qui obtint également la révocation d'un décret de Dieu par la puissance de la prière (Esaïe, XXXVIII, 1-5).

coupable et perdue, il y prêche la parole d'un Dieu inconnu, et un grand peuple se convertit à sa voix. Ainsi Jésus, l'envoyé du père, entre dans un monde perdu par le péché; il y vient « sans éclat et sans apparence, » méconnu et comme étranger au milieu des siens, il y prêche la parole de la croix, ces « choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme; » et cette parole renverse non-seulement la superstition et l'idolâtrie, mais encore la prétendue sagesse des philosophes du siècle; et dans cette grande cité du monde, peuples et rois, savants et ignorants se convertissent en foule de la vaine manière de vivre de leurs pères, pour servir le Dieu vivant. Mais il y a bien loin de la figure à la réalité, et à cet égard nous devons dire avec l'Ecriture : « il y a ici plus que Jonas. » Jonas n'était qu'un pauvre pécheur, rebelle et désobéissant comme ceux auxquels s'adressait sa prédication : Jésus est « le saint et le juste, » celui que jamais aucun homme n'a pu « convaincre de péché, » et qui a été « obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. » Jonas ne pouvait que dénoncer les jugements de Dieu : Jésus est venu proclamer sa miséricorde; bien plus, il a lui-même détourné le jugement de dessus la tête de ceux qui croient en lui et leur a obtenu la miséricorde; bien plus, il leur donne son Saint-Esprit qui purifie leur conscience des mauvaises œuvres, et les transforme à

l'image de Dieu. « Oh! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers lui! »

Jonas, dans sa prédication aux Ninivites, nous apparaît encore comme le premier des missionnaires; et le succès dont fut couronnée cette prédication est un précieux encouragement pour les missionnaires de nos jours. Nous avons vu le prophète s'engager, seul et sans armes, dans une lutte saintement téméraire contre la corruption de tout un peuple; et nous l'avons vu triompher dans cette lutte sans espoir, parce que Dieu était avec lui. Image fidèle de l'œuvre que les missions ont entreprise pour la conversion du monde. Si nous jetons les yeux sur le champ des missions, qu'y voyons-nous? Une poignée de faibles ouvriers jetés et noyés dans l'océan du paganisme. Ils ont à combattre à la fois, et les dangers de climats meurtriers, et la rage des bêtes féroces, et l'ignorance, et la superstition, et la corruption et la cruauté de six cents millions de sauvages; et pour triompher de tout cela, ils sont quelques centaines d'hommes sans autres armes que la prière et la foi. Le monde sourit de pitié à leur aspect et traite leur entreprise de folie; et il dit vrai, car la parole de Dieu elle-même lui donne ce nom. Mais c'est une « folie de Dieu, » qui est « plus sage que la sagesse des hommes; et leur faiblesse est « une faiblesse de Dieu, » qui est « plus forte que la force des hommes. » C'est la faiblesse et la folie de saint Paul, prêchant à Rome

et dans l'aréopage un Dieu crucifié; c'est la faiblesse et la folie de Jonas, criant dans les rues de la riche et puissante Ninive : encore quarante jours et Ninive sera renversée! Aussi cette poignée de faibles soldats qui sont aux prises avec les six cents millions de l'armée païenne triompheront comme Jonas, parce que le Dieu de Jonas est avec eux. Ils verront, j'en atteste la parole de ce Dieu qui ne peut mentir, ils verront l'une après l'autre toutes les forteresses de Satan tomber devant leurs armes pacifiques, comme les murs de Jérico devant Israël; ils verront tous les sujets du roi des ténèbres, liés des chaînes de la foi et de l'amour, se déclarer tôt ou tard captifs de Jésus-Christ; et enfin se lèvera sur le monde ce bienheureux jour, promis dans la prophétie, où la terre entière sera couverte de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer l'est par ses eaux.

Mais déjà, Dieu soit loué! nous pouvons saluer l'aurore de ce beau jour. Déjà les résultats des missions dépassent toutes les prévisions, toutes les espérances humaines. Déjà le monde païen s'ébranle à la voix des missionnaires, et il étend ses mains vers le Dieu de l'évangile. Depuis les plaines populeuses de l'Indostan jusque dans les déserts africains, et depuis les forêts de l'Amérique jusque dans les archipels de l'Océanie, sur tous les points du globe où le commerce et la politique ont su s'ouvrir un accès — que dis-je? dans bien des régions encore inexplorées par la civilisation,

de la part de Dieu : « repentez-vous et vous convertissez, afin que vos péchés soient effacés ! » Tous, en effet, nous avons besoin de repentance aussi bien que les Ninivites; tous les cœurs d'homme se ressemblent à cet égard, et « il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Quelle différence y a-t-il de nous aux Ninivites? et quel avantage avons-nous sur eux? Jonas dut prêcher à Ninive contre l'amour de l'argent : n'y a-t-il personne parmi nous qui fasse de l'or son Dieu ; qui passe sa vie à amasser des richesses sans savoir qui les recueillera ; qui concentre toutes ses espérances dans ces biens mensongers que les vers et la rouille consument, et que les larrons forcent et dérobent? Jonas prêchait à Ninive contre l'esprit de haine et de vengeance : n'y a-t-il personne parmi nous dont le cœur soit étranger aux émotions de la charité; qui refuse de pardonner à son frère et qui goûte un affreux plaisir à rendre le mal pour le mal? Jonas prêchait à Ninive contre l'intempérance et l'impureté : n'y a-t-il personne parmi nous qui soit esclave de ces « convoitises qui font la guerre à l'âme; » qui encense dans son cœur à des idoles de chair et de sang; qui soit enlacé dans ces honteux liens du cœur et des sens dont l'Ecriture déclare que « c'est une chose pire que la mort? » Et si l'on mettait à part dans cette assemblée tous ceux qui sont plus ou moins dominés par l'une ou l'autre des passions que je viens de rappeler, ceux qui resteraient ne seraient-

ils pas le petit nombre? Mais ce petit nombre même d'entre nous qui seraient, ou qui se croiraient entièrement à l'abri de ces péchés grossiers, n'en auraient pas moins besoin de repentance pour être sauvés. Il ne suffit pas, pour mériter le salut par ses œuvres, de n'être pas l'esclave du vice : il faudrait avoir accompli la loi de Dieu parfaitement et dans tous ses points; il faudrait l'avoir accomplie, non-seulement dans sa lettre, mais dans son esprit; il faudrait l'avoir accomplie, non pas en vue de nous-mêmes ou des créatures, mais en vue de Dieu et pour sa gloire. A ce compte nos meilleures œuvres sont souillées de péché, et il n'est personne parmi nous qui ne soit forcé de se condamner lui-même, personne qui n'ait besoin, comme ceux de Ninive, de la prédication de repentance.

Ecoutez-la donc, mes bien-aimés frères, cette prédication si nécessaire qui vous appelle à la repentance, et par la repentance au salut. Plus heureux que les Ninivites, la même parole qui prononce votre condamnation vous ouvre un moyen de salut; vous n'en êtes pas réduits, comme les auditeurs de Jonas, à une vague espérance que Dieu viendra *peut-être* à se repentir; vous savez que ce Dieu, « dont les dons et l'appel sont sans repentance, » nous a donné son fils unique, et qu'il appelle à la vie éternelle tous ceux qui pleurent leurs péchés au pied de sa croix. La même voix qui vous crie : « la mort a passé sur

tous les hommes, parce que tous ont péché, » vous crie aussi : « Dieu vous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son fils. » Votre salut est entre vos mains. « Le Seigneur ne veut point qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance pour avoir la vie. Je suis vivant, a dit le Seigneur, l'Eternel, que je ne prends point plaisir à la mort du pécheur, mais à ce qu'il se détourne de sa mauvaise voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre mauvaise voie; convertissez-vous et vivez. Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. Aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez point votre cœur ! »

Aujourd'hui ! ce mot renferme la condition indispensable de la repentance pour qu'elle soit efficace et salutaire : il faut qu'elle soit immédiate. Si vous prétendiez renvoyer votre repentance à l'avenir, vous vous placeriez dans des circonstances plus défavorables que les Ninivites eux-mêmes, qui du moins avaient quarante jours devant eux. Vous, vous ne les avez pas ces quarante jours. Si un messager du Seigneur venait vous dire de sa part : « encore quarante jours, et vous paraîtrez tous devant le tribunal de Dieu, » quel salutaire effroi cette nouvelle ne jetterait-elle pas dans vos âmes ! quel zèle ne verrait-on pas éclater tout-à-coup dans cette église pour

s'occuper de la seule chose nécessaire! et que ceux-là paraîtraient insensés qui, oublieux et indifférents en présence du message divin, continueraient à donner tous leurs soins à leurs affaires temporelles! Eh bien! mes frères, vous êtes plus insensés encore, vous qui, dans les circonstances actuelles, perdez de vue le salut de votre âme pour concentrer votre intérêt et votre activité sur la vie présente. Car si nul ne peut vous dire : « vous n'avez plus que quarante jours, » personne ne peut vous dire non plus : « vous avez encore quarante jours! » Ce jour inévitable et dont chaque minute vous rapproche, où il vous faudra paraître devant le souverain juge, peut venir dans quarante jours; mais il peut venir aussi dans dix jours; il peut venir dans trois jours; il peut venir demain; il peut venir ce soir. Gardez-vous donc d'attendre même un seul jour. Faites comme le roi de Ninive, comme saint Paul, comme Lydie, comme le geôlier de Philippes, comme tous ceux dont la bible nous raconte la conversion et le salut. Aujourd'hui, à l'heure même où la prédication du salut vous est adressée, recevez cette prédication dans un cœur que le Saint-Esprit a déjà préparé, tournez-vous vers le Seigneur, demandez-lui de vous convertir et de vous sauver. Oui, Seigneur! à présent même nous voulons nous tourner vers toi; à présent même convertis-nous et fais-nous commencer une vie nouvelle en Jésus-Christ! Nous venons à toi comme des malades

pour être guéris, comme des pauvres pour être enrichis, comme des pécheurs pour être sanctifiés, comme des coupables condamnés pour être pardonnés et sauvés! ne permets pas que nous laissions s'écouler sans en profiter le jour de la grâce, pour nous voir au jour du jugement condamnés par les Ninivites, ces païens qui se convertirent à la prédication de Jonas! Amen.

Novembre 1845.

JONAS.

IV.

SES MURMURES.

Mais cela déplut extrêmement à Jonas, et il en fut fort affligé. Et il fit sa requête à l'Eternel, et dit : Eternel! je te prie, n'est-ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays? C'est pourquoi aussi je voulais m'enfuir à Tarsis : car je savais que tu es un Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, abondant en grâce, et qui te repens du mal dont tu as menacé. Maintenant donc, Eternel! retire, je te prie, mon âme : car la mort m'est meilleure que la vie.

Et l'Eternel lui dit : fais-tu bien de t'affliger ainsi?

Et Jonas sortit de la ville, et s'assit du côté de l'orient de la ville, et il se fit là une cabane sous laquelle il se tint à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait à la ville. Et l'Eternel Dieu prépara un kikajon, et il le fit monter au-dessus de Jonas, afin qu'il lui fît ombre sur sa tête et qu'il le délivrât de son mal; et Jonas se réjouit extrêmement à cause de ce kikajon.

Mais Dieu prépara pour le lendemain, quand l'aube du jour

monterait, un ver qui frappa le kikajon, et il sécha. Et quand le soleil fut levé, Dieu prépara un vent oriental et brûlant, et le soleil donna sur la tête de Jonas, de sorte qu'il tomba en défaillance, et qu'il pria pour son âme, demandant qu'il pût mourir, et qu'il dit : la mort m'est meilleure que la vie!

Et Dieu dit à Jonas : fais-tu bien de t'affliger ainsi pour ce kikajon? Et il répondit : j'ai raison de m'affliger ainsi, même jusqu'à la mort. Et l'Eternel dit : tu voudrais qu'on eût épargné le kikajon, pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître : car il est venu en une nuit, et en une nuit il a péri; — et moi n'épargnerais-je pas Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche, et outre cela une grande quantité de bêtes!

(JONAS, IV.)

Un dernier trait manquait encore à l'histoire de Jonas pour que cette histoire fût l'image fidèle de la vie chrétienne. Il fallait qu'après l'avoir vu se dévouer fidèlement et courageusement au service du Dieu qui l'a sauvé, nous vissions reparaître chez lui les traces du vieil homme; que nous le vissions payer son tribut à la nature humaine par une de ces chutes qui ne sont que trop fréquentes chez les enfants de Dieu, mais que ce Dieu d'amour, qui tire le bien du mal, sait faire tourner à notre instruction et même à notre avancement spirituel, en nous faisant croître dans l'humilité. C'est là ce que nous voyons dans le chapitre que nous venons de lire. Le prophète s'y montre à nous sous un aspect triste et humiliant

sans doute, mais pourtant instructif et salutaire.

« Mais cela déplut extrêmement à Jonas, et il en fut fort affligé. Et il fit sa requête à l'Eternel et dit : Eternel! n'est-ce pas ici ce que je disais quand j'étais encore dans mon pays? c'est pourquoi aussi je voulais m'enfuir à Tarsis : car je savais que tu es un Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, abondant en grâce, et qui te repens du mal dont tu as menacé. Maintenant donc, Eternel, retire, je te prie, mon âme : car la mort m'est meilleure que la vie. » Chose étrange, et qui n'a d'explication que dans cette déclaration d'un prophète : « le cœur est rusé, et désespérément malin par-dessus toutes chochoses : qui le connaîtra! » Voici un homme animé d'une piété sincère, qui vient de donner des preuves incontestables de son zèle et de sa foi; un homme qui s'entretient familièrement avec Dieu comme un enfant avec son père, en un mot un prophète et un prophète fidèle, qui s'afflige du succès de sa prédication, qui s'égare jusqu'à reprocher au Seigneur sa miséricorde, et qui va jusqu'à souhaiter la mort dans l'excès de son irritation! Il y a là quelque chose d'inouï, j'ai presque dit de monstrueux, et qu'on a peine à concevoir au premier abord. Toutefois, on peut présenter quelques observations qui tendent, non pas à excuser la faute de Jonas, mais du moins à la faire comprendre, et dans une certaine mesure à l'atténuer.

Et d'abord, ce déplaisir de Jonas, qui éclate avec tant de vivacité, s'explique jusqu'à un certain point par le caractère du prophète, tel qu'il nous apparaît dans tout le cours de son histoire. Il y a dans ce caractère une parfaite vérité, et il est impossible de méconnaître qu'il est pris dans la nature humaine. Jonas est un de ces caractères entiers, roides, vifs, emportés, mais droits et sincères, qui mettent tout au dehors, qui ne savent éprouver aucun sentiment, bon ou mauvais, qu'ils ne l'expriment aussitôt avec énergie, et qui valent mieux au fond qu'ils ne paraissent à l'extérieur. Il s'enfuit à Tarsis loin de Dieu : mais il avoue franchement sa faute aux mariniers. Il s'irrite contre Dieu de ce que Ninive est épargnée : mais c'est à Dieu même qu'il adresse ses plaintes dans une requête. Dieu le reprend de son irritation : et il répond alors comme ferait un enfant qui, dans le fond du cœur, aime son père et irait à la mort pour lui, mais qui, dans un moment de dépit et contre son sentiment intime, lui soutiendrait en face qu'il a raison de désobéir. Bien d'autres, à la place de Jonas, auraient gardé le silence, mais en donnant accès dans leur cœur à des murmures secrets qui n'en auraient été que plus coupables.

En second lieu, il faut remarquer que la principale source du déplaisir de Jonas était dans ses préjugés religieux, préjugés qui lui étaient communs avec tout son peuple. Les Juifs se regardaient à tort, nous

l'avons déjà fait observer, comme étant en possession exclusive des bienfaits et de la faveur de l'Eternel. Que les païens pussent avoir part à cette faveur sans commencer par se convertir au judaïsme, c'était là une vérité tellement opposée aux idées des Juifs, qui renversait tellement tous leurs principes et toutes leurs habitudes religieuses, que même du temps des apôtres il fallut des révélations toutes spéciales pour faire pénétrer cette vérité dans leur esprit; aussi saint Paul appelle-t-il la vocation des païens, et leur participation à l'évangile, « le grand mystère de Christ, caché de tout temps en Dieu [1]. » Ils ne pouvaient supporter cette pensée, que ces païens, qui avaient vécu dans l'éloignement de Dieu et sans se soucier de son service, fussent mis sur une même ligne avec eux, qui avaient été astreints à l'observation d'une loi si minutieuse et si sévère. Un grand nombre des paraboles du sauveur avaient pour but de leur inculquer précisément cette vérité si dure pour eux. Cette disposition judaïque, cette vue étroite et fausse de la miséricorde divine fait le fond du déplaisir de Jonas. Il se fâche comme les ouvriers de la parabole qui, loués à la première heure, ayant supporté le poids et la chaleur du jour, ne pouvaient souffrir qu'on leur égalât ceux qui avaient été pris à la onzième heure; ou encore comme ce frère aîné de l'enfant prodigue,

[1] Ephés., III, 3-9.

qui s'irrite de ce que le père partage également sa tendresse entre lui et ce fils coupable.

Peut-être aussi un faux sentiment de patriotisme entrait-il pour quelque chose dans les motifs du dépit de Jonas. Les Ninivites étaient pour la nation d'Israël des ennemis puissants et redoutables, dont elle avait eu souvent et cruellement à souffrir. Peut-être le prophète s'était-il secrètement réjoui d'aller dénoncer les châtiments de l'Eternel à cet ennemi justement redouté, et de le voir enfin hors d'état de nuire à son peuple. Il ne dut pas voir sans déplaisir le renversement de ses espérances à cet égard.

Peut-être bien Jonas prévoyait-il que la repentance des Ninivites ne serait pas durable, et que plus tard ils appelleraient de nouveau sur leur tête la colère divine, comme nous le voyons en effet par les prophéties de Nahum. Le répit qui venait de leur être accordé devait donc être en quelque sorte inutile, puisque le jugement de Dieu ne serait que retardé à leur égard; mais ce ne sera plus à la parole de Jonas que ce jugement fondra sur eux, sa prophétie ne se sera pas accomplie, ses menaces auront été vaines; cette mission qui lui avait coûté tant de souffrances et fait courir tant de dangers, ne lui rapportera aucun honneur, ni de la part des Ninivites qui seront revenus à leur première sécurité, ni de la part de ses compatriotes qui se riront de cette mission sans résultat. Il est difficile, même à un prophète, de

s'oublier entièrement lui-même, et de ne rien vouloir que ce que veut le Seigneur.

En effet, malgré toutes les circonstances qui expliquent ou qui atténuent le péché de Jonas, on ne saurait méconnaître chez lui le dépit de l'amour-propre froissé. Il aurait voulu que son caractère de prophète fût glorifié aux yeux des hommes, fallût-il pour cela que les hommes souffrissent, fallût-il même, chose affreuse à penser, précipiter la destruction d'une ville entière !

Assurément une pareille disposition ne saurait être trop sévèrement condamnée. Mais, tout en condamnant Jonas, que chacun fasse un retour sur son propre cœur, et qu'il examine si ce cœur ne ressemble pas en quelque chose à celui du prophète. Ne nous serait-il jamais arrivé de subordonner le bien de nos frères aux intérêts de notre fortune, de notre ambition ou de notre vanité ? ne nous serait-il jamais arrivé de désirer notre profit, notre gloire, l'estime et la considération des hommes, avec plus d'ardeur que l'avancement du règne de Dieu ? ne nous serait-il jamais arrivé de nous réjouir secrètement du mal qui arrivait à nos frères quand nous y trouvions notre profit, ou de nous affliger de leur bien si ce bien compromettait nos intérêts ? Quand nous avons donné un conseil, et que ce conseil n'a pas été suivi, n'aurions-nous jamais désiré secrètement qu'on se trouvât mal d'avoir méconnu nos avis ? Quand il nous est

arrivé d'exprimer des prévisions funestes sur le compte de telle ou telle personne qui suivait une mauvaise voie, si ces prévisions ont été heureusement démenties par l'évènement, si, par la bonté du Seigneur, les choses ont mieux tourné que nous n'avions pensé, n'avons-nous pas éprouvé un secret dépit de voir notre jugement en défaut, et n'aurions-nous peut-être pas désiré tout bas qu'un malheur arrivât pour justifier notre sagacité ? O abîme, ô replis mystérieux, ô ruses ténébreuses d'un cœur désespérément malin, qui osera se flatter de vous connaître ! qui osera dire, même à cet égard : « j'ai purifié mon cœur, et je suis net de ce péché? qui osera lever la première pierre pour la jeter contre le prophète? Je ne sais pas, mes frères, quel jugement votre conscience porte sur vous-mêmes : mais quant à moi, en présence de la conduite de Jonas, je ne sais que m'humilier devant le Seigneur, et dire à cet égard, comme à tous les autres : « ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! »

Il est encore une leçon importante qui ressort pour nous du dépit de Jonas : c'est que le succès de sa prédication doit être attribué à Dieu seul, et non pas à l'éloquence de l'homme. Nous avons admiré ensemble ce succès si merveilleux, tel que n'en eut jamais la parole d'aucun homme ; et peut-être cette admiration s'est-elle portée sur le prédicateur plus encore que sur le maître qui l'employait. Le dépit de Jonas

nous fait connaître ce qu'il en faut penser : c'est en quelque sorte malgré lui que sa parole a touché et converti les âmes. Apprenons de là, ministres de l'évangile, à ne pas nous élever à nos propres yeux, et à ne jamais nous attribuer à nous-mêmes le succès qui peut couronner nos efforts. Disons-nous bien que si notre parole touche et convertit des âmes, ce n'est pas à cause de nous, c'est bien plutôt, hélas! malgré nous, malgré nos misères, malgré nos péchés, malgré notre incrédulité, malgré les obstacles que nous élevons ainsi constamment contre l'efficace de la parole de Dieu. Ah! gardez-vous, bien-aimés frères au milieu desquels nous travaillons à la prédication de l'évangile, gardez-vous de vous arrêter à l'ouvrier, qui n'est qu'un pauvre pécheur, mais regardez plutôt à l'œuvre elle-même, qui est de Dieu; ne considérez pas le vase, qui est de terre, mais regardez plutôt au trésor céleste qu'il contient; recevez-nous, ainsi que nous le sommes véritablement, comme des ambassadeurs, pleins d'imperfections et de misères sans doute, mais pourtant des ambassadeurs du Dieu vivant, qui vous apportons le message de la vie éternelle. « Nous portons ce trésor, » dit saint Paul, « dans des vases de terre, afin que l'excellence de la force de notre prédication soit de Dieu, et non pas de nous. »

« Et Dieu dit à Jonas : fais-tu bien de t'affliger ainsi? » Quelle douceur admirable, quelle tendresse

toute divine ne sent-on pas dans ce reproche! Dieu aurait pu rappeler à Jonas son péché et l'accabler de sa juste colère : mais au lieu de cela il ne veut que le faire rentrer en lui-même par une question qu'il adresse à son cœur : fais-tu bien de t'affliger ainsi? On croirait entendre une mère qui reprend doucement son enfant chéri.

Mais le cœur de Jonas reste insensible à ces paroles si douces et si tendres. Il ne répond rien, persiste dans son irritation, et sort de la ville pour voir ce qui lui arriverait. Peut-être Dieu avait-il révélé à Jonas qu'il ferait grâce à Ninive; peut-être aussi, en voyant la repentance des Ninivites, avait-il compris de lui-même que la ville serait épargnée, d'après la connaissance qu'il avait du caractère de Dieu. Toutefois, comme les quarante jours n'étaient pas écoulés, il conserve encore je ne sais quel secret espoir que la menace de Dieu s'accomplira; et craignant peut-être d'être enveloppé dans la ruine de Ninive s'il fût resté dans son enceinte, il en sort pour attendre l'évènement. Une cabane légère, qu'il se construisit à la hâte en entrelaçant quelques roseaux, lui offrit un abri imparfait contre les rayons brûlants du soleil de ces contrées. « Et Jonas, » nous est-il dit, « sortit de la ville, et s'assit du côté de l'orient de la ville, et il se fit là une cabane sous laquelle il se tint à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait à la ville. »

Quel contraste entre cette douleur de Jonas en

présence de Ninive, et la douleur que Jésus éprouva plus tard en jetant les yeux sur Jérusalem ! Jonas s'afflige de ce que Ninive allait être épargnée : Jésus pleure à la pensée des malheurs qui allaient fondre sur Jérusalem. Jonas avait été écouté et accueilli avec empressement par les habitants de Ninive : Jésus avait été repoussé, insulté, maltraité à Jérusalem, et il y allait être mis à mort. Qu'il y a loin des compassions divines aux compassions humaines ! et que nous sommes heureux de ne pas tomber entre les mains cruelles des hommes, mais entre les mains miséricordieuses du Seigneur !

Dieu alors, pour triompher de l'obstination du prophète, et lui faire comprendre la leçon de charité qu'il n'avait pu lui inculquer d'une autre manière, eut recours au langage d'action, si puissant sur l'esprit des peuples de l'orient. Il fit croître au-dessus de sa tête, avec une rapidité miraculeuse, et dans l'espace d'une seule nuit, un arbuste qui fournissait un épais ombrage, et que les Hébreux nomment kikajon. D'après les recherches qui ont été faites à ce sujet, il paraîtrait qu'il s'agit ici de la plante du ricin, qui en orient s'élève en peu de jours à la hauteur d'un petit arbre, et dont les larges feuilles fournissent un ombrage agréable. On peut remarquer ici le caractère général que nous avons déjà signalé dans les miracles, qui est de se rapprocher autant que possible des lois de la nature, dont ils ne sont qu'un développement

extraordinaire. Dieu choisit, en effet, pour la faire pousser avec une telle rapidité, une plante dont le développement naturel est très-prompt; il accomplit en une nuit ce qui demandait quelques jours dans les circonstances ordinaires.

« Et l'Eternel Dieu prépara un kikajon, et il le fit monter au-dessus de Jonas, afin qu'il lui fît ombre sur sa tête, et qu'il le délivrât de son mal, » c'est-à-dire du mal que lui causaient les rayons du soleil : tant il est vrai que le Seigneur redouble quelquefois de miséricorde envers nous au moment même où nous l'offensons, comme s'il voulait briser à force de bienfaits la dureté de notre cœur! « Et Jonas se réjouit extrêmement à cause de ce kikajon. » Quelle profonde vérité dans cette petite circonstance si naïvement exprimée! Que c'est bien là ce cœur de l'homme qui ne sort d'un excès que pour tomber dans un autre, qui ne sait se modérer ni dans ses tristesses ni dans ses joies! Jonas passe en un moment d'une tristesse insensée à une joie aussi peu raisonnable; il oublie son chagrin, et Ninive, et le châtiment dont elle est menacée, et la mission qu'il avait reçue du Seigneur, il oublie tout pour une faible plante qu'une nuit a vue croître, qu'une autre nuit verra périr, et il oblige ainsi le Seigneur à lui donner une leçon de modération dans les joies de ce monde, tout en le reprenant pour son défaut de charité et de soumission.

« Mais Dieu prépara pour le lendemain, quand

l'aube du jour monterait, un ver qui frappa le kikajon et le sécha. » Qui n'a reconnu dans cette plante, à la fois si brillante et si éphémère, une image trop fidèle des joies du monde! Nous avons tous notre kikajon, notre objet de prédilection sur lequel nous concentrons nos affections, et dans lequel nous cherchons, comme Jonas, l'oubli de nos peines, un abri contre la fatigue et la chaleur de notre jour d'épreuve. Pour les uns, cet objet est le plaisir, pour d'autres la fortune, pour ceux-ci l'ambition, pour ceux-là les affections du cœur. Mais Dieu, qui ne veut pas que nous donnions nos cœurs à ces joies de la terre, a pris soin qu'un ver rongeur fût attaché à leur racine. Il a voulu qu'elles n'eussent qu'une existence éphémère, et que même pendant les courts moments où il nous est permis de les goûter, elles ne pussent pas remplir le vide de nos cœurs, ni apaiser notre soif de félicité. Imitez, si vous le voulez, la conduite de Jonas : « réjouissez-vous outre-mesure de votre kikajon, » mettez toute votre joie dans ces joies du monde, cherchez-y à toute force la félicité, oubliez en les poursuivant les biens du ciel et le salut de votre âme.... vous reconnaîtrez bientôt, par une triste expérience, qu'elles portent en elles-mêmes un ver rongeur : au moment où vous penserez toucher à ce bonheur qui est le but de tous vos efforts, ces biens du monde qui faisaient votre espoir vous manqueront tout-à-coup et se flétriront entre vos mains, comme l'arbuste sur la tête de

Jonas. Ces richesses « se feront des ailes et s'envoleront, » selon l'expression d'un prophète. Ces plaisirs s'évanouiront avec la jeunesse et la santé, qui seules en faisaient le charme. Cette gloire, ces honneurs, ces jouissances de votre vanité se trouveront n'être qu'une vaine fumée. Les objets de ces affections qui sont devenues une idolâtrie vous seront arrachés par la mort, ou, ce qui est plus cruel encore, ils tromperont amèrement votre confiance en répondant à votre amour par l'ingratitude. Ah! bien plutôt n'attendez pas pour quitter les joies du monde que ces joies vous quittent elles-mêmes. Détournez-vous dès à présent de ces « citernes crevassées » qui ne peuvent pas contenir l'eau vive dont vous avez besoin. Allez boire dès aujourd'hui, pour apaiser votre soif de félicité, à cette source éternelle et pure qui coule intarissable du pied du trône de la grâce. Cherchez votre bonheur auprès de ce Dieu qui ne peut changer ni mentir, et qui a dit par la voix de son fils : « Quiconque a soif qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! » « Quiconque veut de l'eau vive en prenne sans qu'elle lui coûte rien ! » « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ! » « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille consument, et où les larrons forcent et dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne consument rien, et où les larrons ne forcent et ne dérobent point. »

« Et quand le soleil fut levé, Dieu prépara un vent oriental et brûlant, » un de ces vents du désert qui abattent à la fois le corps et l'âme. Le Seigneur redouble l'épreuve pour briser l'orgueil de son serviteur infidèle. « Et le soleil donna sur la tête de Jonas, de sorte qu'il tomba en défaillance et qu'il pria pour son âme, demandant qu'il pût mourir, et qu'il dit : la mort m'est meilleure que la vie ! »

Ce désespoir de Jonas au sujet de l'arbuste était en contradiction avec celui qu'il avait précédemment éprouvé au sujet de Ninive. C'est en faisant ressortir cette contradiction aux yeux du prophète que le Seigneur le fera enfin rentrer en lui-même. « Fais-tu bien, » lui dit-il encore avec sa douceur toute paternelle, « de t'affliger ainsi au sujet de ce kikajon? » Le cœur de Jonas n'est pas encore brisé ; il persiste jusqu'à la fin dans son obstination et son orgueil, et répond avec tout l'emportement de son caractère : « oui, je fais bien de m'affliger, même jusqu'à la mort. » Et le Seigneur, poussant jusqu'aux dernières limites la douceur et la condescendance, au lieu de faire tomber sur lui le châtiment qu'il avait si justement mérité, sans même lui adresser directement un seul mot de reproche, se contente de lui faire toucher au doigt, par un raisonnement aussi simple que saisissant, l'injustice et la folie de sa conduite. Quoi ! il aurait voulu que cette plante eût été épargnée uniquement en vue de son avantage particulier, bien qu'elle

ne fût ni sa propriété ni son œuvre, qu'elle ne lui eût coûté aucun travail, et qu'elle fût naturellement sujette à un aussi prompt dépérissement que sa croissance était rapide; — et il ne voulait pas que Dieu épargnât une ville qui renfermait un si grand nombre de créatures immortelles, formées par sa puissance et destinées à manifester sa gloire! une ville dans laquelle, fût-il vrai que tous les habitants capables de discerner le bien du mal eussent comblé la mesure de l'iniquité et mérité la vengeance divine, il resterait encore plus de cent mille enfants qui n'avaient pas atteint l'âge de raison, et qui étaient innocents des péchés de leurs pères; sans compter cette multitude d'animaux dont la vie, moins précieuse que celle des hommes, l'était pourtant davantage aux yeux du Seigneur que celle d'un arbuste éphémère. Mais il faut entendre les propres paroles du Seigneur. « Tu voudrais, » dit-il à Jonas, « qu'on eût épargné le kikajon, pour lequel tu n'as point travaillé et que tu n'as point fait croître : car il est venu en une nuit et en une nuit il a péri; et moi n'épargnerais-je pas Ninive, cette grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche; et outre cela une grande quantité de bêtes! »

Jonas ne nous dit pas quel fut sur lui l'effet de ces paroles : peut-être par humilité, et parce qu'il est plus attentif à mentionner ses fautes que ses vertus; peut-

être aussi parce qu'il a voulu laisser pour dernière impression sur l'esprit de ses lecteurs la pensée de la miséricorde divine. Mais nous ne saurions douter que cette répréhension toute paternelle ne l'ait enfin fait rentrer en lui-même et confesser son péché : car il n'aurait pas porté dans sa poitrine un cœur d'homme, si ce cœur ne s'était pas fondu devant un tel langage. Il dut comprendre enfin que Dieu n'était pas seulement le Dieu des Juifs, bien plus, qu'il n'est pas seulement le Dieu des hommes, et que sa bonté s'étend à tout ce qui, sur la terre entière, est capable de sentir. Quels trésors de miséricorde, quelles profondeurs d'amour divin ces paroles ne renferment-elles pas ? Lavater disait avec raison que ce dernier verset du livre de Jonas est un des passages les plus sublimes de la bible entière.

Ce Dieu qui montre une si grande sollicitude pour ces pauvres créatures encore incapables de discerner leur main droite de leur main gauche, est bien le père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui appelle à lui les petits enfants pour les embrasser et les bénir. Quelle douceur n'est-ce pas pour nous, parents chrétiens, de savoir que nos enfants sont entre les mains d'un père céleste qui les aime, qui les garde, qui les bénit, et qui, nous n'en saurions douter après des paroles empreintes d'une si tendre compassion, les recueille dans son sein paternel, lorsqu'il juge bon de nous les retirer avant qu'ils aient pu discerner le bien du mal. Ah!

ne pleurez pas sur vos enfants, pères et mères qui avez eu la douleur de leur fermer les yeux avant l'âge de raison ; bénissez plutôt leur père céleste de ce qu'il les a retirés de devant le mal; voyez-les par la foi croître et se développer sous les yeux de son amour, dans les demeures de la félicité éternelle, et dites comme David : « ils ne viendront pas vers nous, mais nous allons vers eux ! » Et vous à qui Dieu a voulu conserver vos chers enfants, ayez soin, en leur apprenant à « discerner leur main droite de leur main gauche, » de leur apprendre surtout à connaître ce Dieu qui les aime, de développer en eux, par les leçons de sa parole, l'amour du bien qui lui est agréable, et la haine du mal qui déplaît à ses yeux. Nous tous, ayons soin de ne donner « aucun scandale à ces petits » que le Seigneur aime, à ces âmes encore si tendres, si susceptibles de recevoir les impressions du bien et surtout du mal : car le péché habite aussi en eux. Et pensons avec reconnaissance que c'est peut-être à cause de cette jeune génération, sur laquelle il a des vues de miséricorde, que le Seigneur nous épargne ses châtiments et ses fléaux.

Mais la miséricorde du Seigneur s'étend plus loin encore : elle embrasse jusqu'aux êtres privés de raison. Même les animaux qui se trouvaient à Ninive ont part à sa sollicitude, et sont pour lui un motif d'épargner la ville. C'est bien là ce Dieu qui avait défendu

« d'emmuseler le bœuf qui foule le grain; » qui ne voulait pas qu'on prît dans un même nid la mère avec les petits; qui ordonnait au passant de relever l'âne ou le bœuf tombé sur son chemin, et dont le psalmiste a dit : « ô Eternel! tu conserves les hommes et les bêtes. » La même puissance souveraine qui règle les mouvements des corps célestes et les révolutions des empires, qui veille sur les hommes et sur les anges, prend aussi le plus tendre soin des animaux; il compte à la fois les étoiles et les oiseaux du ciel, et « pas un passereau ne tombe en terre sans sa permission. » Apprenons de cet exemple divin, mes frères, à traiter avec douceur ces créatures que Dieu a soumises à notre autorité, qui nous rendent tant de services, et quelquefois nous témoignent tant d'attachement. La compassion pour les animaux est un des caractères qui doit distinguer les enfants de Dieu. « Le juste a égard à la vie de sa bête, » nous dit l'Ecriture, « mais les compassions des méchants sont cruelles. » C'est quelque chose de bien mystérieux que le sort des animaux dans cette vie, où ils ont à souffrir si cruellement et si innocemment par suite du péché de l'homme. Peut-être un jour viendra où ce mystère nous sera dévoilé, où les créatures privées de raison participeront à leur manière à la délivrance que le rédempteur est venu apporter au monde, et où nous comprendrons le sens caché de ce passage de l'épître aux Romains : « toutes les créatures ensemble soupi-

rent et sont comme en travail jusqu'à maintenant ; elles attendent avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés ; car ce n'est pas volontairement que les créatures sont assujetties à la vanité, mais c'est à cause de celui qui les y a assujetties ; et elles espèrent qu'elles aussi seront délivrées de la servitude de la corruption, pour être dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu. »

C'est par cette admirable peinture d'une miséricorde qui s'étend jusque sur les êtres privés de raison, que le Saint-Esprit a voulu finir ce livre de Jonas, dont nous achevons aujourd'hui l'étude. C'est ainsi que Dieu semble se plaire à justifier dans toute son étendue le reproche que le prophète lui avait adressé dans son indiscrète prière. Dans un moment de dépit et d'égarement, Jonas s'oublie jusqu'à accuser l'Eternel pour justifier sa propre conduite. Quel pourra être l'objet de ce reproche de la créature au créateur, et d'un pécheur au saint des saints ? Lui reprochera-t-il d'être un Dieu inconstant, inconséquent, qui se met en contradiction avec lui-même et sur la parole duquel on ne peut compter ? Non, il n'ose pas élever une telle accusation contre celui « qui n'est pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir. » Lui reprochera-t-il d'être un Dieu sévère, inflexible, et qui se plaît à faire sentir les rigueurs de sa justice ? Non, toute la conduite du Seigneur à son égard se soulèverait contre une pareille accusation. Que dira-

t-il donc? Ecoutons-la, mes frères, cette accusation inouïe, la seule que l'homme ait pu trouver à élever contre Dieu : « je savais que tu es un Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, abondant en grâce. » Un Dieu miséricordieux ! oui, c'est bien là le faible du Seigneur, c'est bien là son attribut de prédilection, celui qu'il se plaît à déployer dans toute l'histoire de Jonas et dans toute l'histoire du monde! C'est la miséricorde qui a commandé à Jonas d'aller prêcher aux Ninivites; c'est la miséricorde qui a pardonné à Jonas coupable et l'a conservé miraculeusement dans le sein du poisson; c'est la miséricorde qui s'est servie du péché de Jonas pour amener la conversion et le salut de ses compagnons païens; c'est la miséricorde qui a effacé le décret de la justice et fait grâce à Ninive repentante; c'est la miséricorde qui pardonne une seconde fois au prophète rebelle, et qui le fait rentrer en lui-même avec une si paternelle condescendance. Cette miséricorde, qui paraît d'une manière si merveilleuse dans l'histoire de Jonas, ne brille pas avec moins d'éclat dans les dispensations de Dieu à notre égard. C'est la miséricorde qui nous a supportés jusqu'à ce jour malgré tous nos péchés; c'est elle qui sème sur chacun des jours de notre vie les délivrances et les bienfaits du Seigneur. C'est la miséricorde surtout qui a fait descendre le fils de Dieu sur la terre, et qui l'a fait monter sur la croix, afin qu'en croyant en lui nous ne

périssions point, mais que nous ayons la vie éternelle. Que nous sommes heureux, mes bien-aimés frères, d'avoir affaire à un Dieu qui est miséricordieux, nous qui avons un besoin si pressant de miséricorde, qui sans elle ne pourrions pas subsister un seul jour, pas une seule heure devant la justice éternelle! Ah! profitons de cet inestimable privilége accordé aux pauvres et coupables enfants d'Adam! Pendant que le jour de grâce luit sur notre tête, allons nous réfugier dans le sein paternel du Dieu des miséricordes! allons nous plonger dans cet océan de miséricorde dont à sa voix les flots ont couvert le monde! allons chercher la vie éternelle au pied de cette croix où la miséricorde a embrassé la justice, et où le châtiment du péché a payé le salut du pécheur! Amen.

Décembre 1845.

LES AVANTAGES DE L'ARGENT.

La sagesse est bonne ainsi qu'un héritage; car on est à couvert à l'ombre de la sagesse, et à l'ombre de l'argent; toutefois la sagesse a cet avantage, qu'elle donne la vie à celui qui en est doué.

(Ecclés., III, 11, 12.)

Par une figure de langage qui renferme une haute pensée et un admirable enseignement, l'Ecriture identifie la piété avec la sagesse, et l'oubli de Dieu avec la folie. Ces paroles de notre texte, « la sagesse est bonne ainsi qu'un héritage, » pourraient donc, en langage vulgaire, se traduire ainsi : « il est bon de craindre Dieu, comme d'avoir de l'argent. » L'écrivain sacré met en regard deux sortes de biens différents, les biens spirituels, et les biens temporels : il place les premiers beaucoup au-dessus des seconds; mais pourtant il ne méconnaît pas les avantages qui

se trouvent dans la possession des biens temporels. La sagesse, la piété, la crainte de Dieu est sans doute le plus précieux de tous les trésors : c'est le seul qui donne « la vie; » mais lorsqu'on a reçu en partage ce trésor par excellence, la possession des biens de ce monde n'est pas une chose à dédaigner. On vous a souvent parlé des dangers attachés aux richesses; je viens aujourd'hui vous parler de leurs avantages. Je viens réhabiliter l'argent dans la chaire de Jésus-Christ. Ce langage vous étonne sans doute, il sonne à vos oreilles comme une nouveauté étrange; et pourtant, vous le voyez, il est fondé sur la parole de Dieu. La parole de Dieu se distingue des livres d'hommes, non-seulement par la supériorité morale de ses enseignements, mais encore parce qu'elle reste toujours dans le vrai, et qu'elle s'abstient de toute exagération. Elle se garde bien de déclamer contre les richesses, et de les condamner d'une manière absolue, à la manière des moralistes humains. Elle ne méconnaît pas les avantages réels qui se trouvent dans la possession des biens de ce monde, lorsque ces biens sont unis au trésor spirituel de la foi. Il en est des richesses comme de tous les bienfaits temporels du créateur, qui sont en eux-mêmes des bénédictions, et qui ne deviennent un mal que par notre infidélité. L'or et l'argent, comme tous les dons de notre père céleste, peuvent devenir, et doivent devenir une bénédiction entre des mains fidèles. Il est

vrai que l'évangile nous met en garde contre la convoitise des richesses ; qu'il nous déclare qu'un riche « entrera difficilement dans le royaume des cieux, » et qu'il adresse aux riches des menaces redoutables : mais il est évident qu'il s'agit, dans la pensée du sauveur et des apôtres, des riches sans piété, de ceux qui ne connaissent pas d'autres biens que ceux de la terre. Si les richesses temporelles, quand on les possède seules, sont un danger pour l'âme et par conséquent un mal, elles deviennent un avantage réel lorsqu'elles sont accompagnées de la piété. Je voudrais rechercher avec vous quels sont les vrais biens attachés à la possession des richesses, les biens qu'elles procurent à ceux qui sont déjà riches de foi et de piété. Cette étude aura pour effet de porter à la reconnaissance envers Dieu ceux d'entre vous qui ont reçu en partage les biens de ce monde, et en même temps de leur rappeler quel usage ils doivent en faire pour en retirer un vrai bonheur. C'est donc plus particulièrement aux riches que nous nous adressons aujourd'hui. Toutefois en parlant pour les riches nous n'oublierons pas les pauvres, qui ont tant de droits à nos sympathies, et nous leur réservons à la fin de ce discours une place honorable et choisie.

Parmi les bénédictions attachées aux biens temporels, et pour lesquelles vous devez rendre grâces à Dieu, nous aurions tort d'oublier les jouissances ma-

térielles qu'ils procurent. Je ne parle pas, bien entendu, des jouissances du péché ni de la vanité : il n'en peut être question, puisqu'il s'agit de riches croyants et pieux. Je ne parle pas non plus des fausses joies qu'on peut trouver dans les plaisirs d'un monde frivole, dans ces plaisirs qui étourdissent l'âme, qui lui ôtent le goût de la prière, qui lui font oublier Dieu et les réalités éternelles. Je ne mets pas de tels plaisirs au nombre des vrais biens attachés à la possession des richesses. Mais n'est-ce pas un bien réel et précieux de pouvoir vous procurer avec une facilité si merveilleuse toutes les nécessités et même tous les agréments de la vie? Quand il y a des hommes qui n'ont pas toujours de quoi manger à leur faim, n'est-ce pas un bienfait dont vous devez bénir Dieu d'avoir une table chaque jour abondamment servie, et sur laquelle vous pouvez choisir les aliments qui conviennent le mieux à votre tempérament ou à vos goûts? Quand il y a des hommes qui passent leur vie dans de tristes réduits où manquent toutes les aisances que donne l'argent; où ils ne trouvent ni l'air salubre en été, ni la chaleur en hiver; où la lumière même, qu'il faut payer, hélas! comme tout le reste, leur est mesurée avec parcimonie; où ils ne peuvent qu'à grand'peine, et en retranchant sur leur salaire quotidien, entretenir la propreté, seul luxe permis au pauvre, n'est-ce pas un bienfait dont vous devez bénir Dieu, d'avoir

des appartements spacieux et commodes, où vous trouvez à chaque instant sous votre main, et jusque sous vos pieds, tout ce qui peut contribuer aux agréments de la vie? Quand il y a des pères et des mères qui voient souffrir leurs enfants sans pouvoir les soulager, qui n'ont pas toujours un morceau de pain à leur donner, n'est-ce pas un bienfait dont vous devez bénir Dieu, de pouvoir fournir abondamment à vos enfants, non-seulement ce qui leur est nécessaire, mais tout ce qui peut leur rendre la vie facile et heureuse; de pouvoir semer sous leurs pas la joie et le plaisir sous tant de formes diverses, et faire éclore chaque jour le sourire sur leurs visages brillants de fraîcheur et de santé? Quand y a tant d'hommes qui, sans être réduits à la pauvreté, sont tourmentés par les préoccupations de l'avenir, qui se demandent avec anxiété comment ils subviendront à la subsistance de leur famille, qui voient incessamment leurs affections les plus tendres et leurs joies les plus douces traversées et troublées par les exigences d'une position étroite et gênée, n'est-ce pas un bienfait dont vous devez bénir Dieu de pouvoir regarder à l'avenir sans inquiétude, et vous dire que les êtres qui vous sont chers ont d'avance un sort assuré, une position facile? Et que n'aurais-je pas à dire encore si je voulais parler des plaisirs intellectuels, des jouissances de l'art, de la littérature et des sciences, qui sont refusés à un si grand nombre de vos semblables, et

qu'il dépend toujours de vous de goûter ? N'est-ce pas un bienfait de Dieu de n'avoir, en quelque sorte, qu'un désir à former pour qu'aussitôt il s'accomplisse, grâce à la puissance prodigieuse de cet argent qui n'est rien par lui-même, qui n'a qu'une valeur de convention, et qui se transforme instantanément, par le seul effet de votre volonté, en aliments, en vêtements, en jouissances intellectuelles, en utilités et en plaisirs de toutes sortes? Certes, ce sont là des avantages réels, que vous ne sauriez oublier sans ingratitude; et si ces bienfaits matériels ne sont pas les plus précieux, ils ne sont pourtant pas à dédaigner. La parole de Dieu, qui est toujours dans le vrai, ne les dédaigne pas en effet : et malheur au riche qui pourrait jouir de pareils bienfaits sans que son cœur s'élevât à Dieu pour l'en bénir !

Mais à côté de ces avantages matériels, il y en a de plus relevés et de plus précieux attachés à la possession des biens de ce monde. Quelque étrange au premier abord que puisse vous sembler cette assertion, il y a des bénédictions morales dans la jouissance des biens temporels. Si la richesse a ses tentations et ses dangers, que nous sommes loin de méconnaître, la pauvreté aussi a les siens; et en vous plaçant dans une position temporellement facile, Dieu vous épargne bien des tentations, vous facilite bien des vertus. Le murmure contre la providence vous est inconnu, ou du moins il devrait l'être: et si vous tombez dans ce

péché, vous êtes doublement coupables. Il vous est plus facile qu'au pauvre d'être contents de votre sort, et par là même l'égalité de caractère, la douceur, le support, la condescendance, toutes ces vertus si précieuses vous deviennent infiniment plus faciles qu'à ceux dont la position est moins heureuse. Vous ne savez pas ce que c'est que l'envie, ou du moins vous devriez l'ignorer; car il vous en coûte peu de ne pas désirer ce qui appartient aux autres, quand la majorité de ceux qui vous entourent ne jouissent pas des mêmes avantages, et ont à lutter contre des difficultés qui vous sont épargnées. La comparaison des autres avec vous-mêmes, loin de vous porter à l'envie, doit vous porter à la reconnaissance et ouvrir votre cœur à la générosité, à la sympathie, à l'amour des hommes : ces vertus excellentes vous sont infiniment plus faciles qu'à ceux dont la position est moins heureuse. Malheur à vous, si jouissant de tels avantages vous n'en profitiez pas pour votre perfectionnement moral, et si votre cœur ne s'élevait pas à Dieu pour le bénir!

Mais il y a quelque chose de plus précieux encore dans la possession des biens temporels. Ils vous font participer en quelque sorte à la puissance de Dieu, et à ses attributs les plus excellents. Le plus excellent des attributs de la divinité est assurément celui de faire du bien aux hommes. Le caractère sous lequel Dieu se montre à nous le plus volontiers, et sous lequel

nous aimons le mieux à nous le représenter, c'est celui d'un Dieu bienfaisant : d'un Dieu qui nous enrichit tous les jours des trésors de sa bonté, qui « nous donne du ciel les pluies et les saisons fertiles, » qui « fait lever son soleil et tomber sa pluie sur les méchants et sur les bons, » qui nous distribue « toutes choses abondamment pour en jouir, » qui délivre les opprimés, qui console les affligés, qui a pitié de la veuve et vient en aide à l'orphelin. Nous ne pouvons nous représenter Dieu que comme un bienfaiteur suprême, possesseur de richesses infinies, et qui les répand incessamment avec une libéralité magnifique sur les enfants des hommes. Eh bien! en mettant entre vos mains une portion des richesses de ce monde, Dieu vous communique une partie de sa puissance pour faire du bien; il vous fait entrer en participation de son attribut le plus glorieux et de son œuvre la plus excellente. Cet argent qui vous est confié, ce n'est pas seulement une source de jouissances et un avantage pour vous-mêmes: c'est bien plus que cela, c'est du bonheur pour les autres. Votre argent, c'est du pain pour ceux qui ont faim, ce sont des vêtements pour ceux qui ont froid, c'est la consolation pour ceux qui sont affligés, c'est la délivrance pour ceux qui souffrent. Il dépend de vous, ô puissance merveilleuse de l'argent! il dépend de vous, pauvres et faibles créatures si impuissantes par elles-mêmes, qui ne peuvent pas faire un brin d'herbe, il dépend

de vous de faire des heureux. Il dépend de vous de faire succéder le sourire aux larmes, et la joie à la douleur. Il dépend de vous d'effacer, ou du moins d'atténuer dans une grande mesure, les tristes effets de l'inégalité sociale; il dépend de vous de faire l'œuvre de Dieu, et d'être comme une providence au milieu des hommes. Ah! mes frères, si vous êtes de ceux qui ont reçu en partage les biens temporels, sachez apprécier un tel privilége et hâtez-vous d'en profiter! Hâtez-vous d'extraire de vos richesses leurs plus précieux trésors, en consacrant une partie de votre avoir, une partie importante à faire du bien! Allez chercher des pauvres à secourir, des êtres souffrants à soulager, des enfants abandonnés à préserver du vice, des orphelins auprès desquels il faut remplacer un père ou une mère! Comprenez la grandeur et la beauté de l'œuvre à laquelle Dieu vous appelle, entrez dans le plan bienfaisant de sa providence, et qu'il trouve en vous quelques-unes de ces mille mains, toujours ouvertes et toujours pleines, par lesquelles il distribue ses bienfaits!

Est-ce là tout? avons-nous énuméré tous les avantages, toutes les bénédictions attachés à la possession des biens temporels? Non, mes frères : il y a dans ces biens-là un privilége plus relevé, plus excellent que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. Parmi les bienfaits que Dieu répand dans le monde, il en est un plus précieux que tous les autres, et qui

surpasse autant les bénédictions temporelles que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Ce bienfait par excellence, ai-je besoin de le nommer ? c'est le salut des âmes, c'est l'établissement du règne de Dieu dans les cœurs par l'évangile. C'est là le but suprême que Dieu a constamment en vue dans ses dispensations envers les hommes; c'est en vue de ce but-là qu'il a livré son fils à la mort et envoyé son Saint-Esprit; c'est en vue de ce but qu'il dirige tous les évènements de notre vie et toute l'histoire des nations. Quelle autre œuvre, parmi toutes les œuvres de Dieu, pourrait être comparée à celle qui fait passer les âmes des ténèbres à la lumière, du péché à la sainteté, de la perdition au salut! Eh bien! mes frères, au moyen de ces biens temporels que vous avez entre les mains, vous pouvez entrer pour votre part dans cette œuvre excellente et magnifique. Vous pouvez — et c'est assurément là le plus précieux de tous les priviléges attachés à la possession des richesses — vous pouvez avec ces richesses périssables sauver des âmes immortelles. Chose étrange et merveilleuse! ce même argent qui fait commettre tant de bassesses et tant de crimes; cet argent qui est le principe des vols, le mobile des meurtres, et l'instrument des séductions infâmes; cet argent dont le charme fatal fascine tant de pauvres âmes et les entraîne au fond de l'abîme de la perdition; cet argent que l'Ecriture appelle, dans son énergique langage, « le mammon d'iniquité, » ce

même argent peut devenir, et doit devenir entre des mains fidèles, un moyen de salut pour les âmes et d'éternelles bénédictions! Avec l'argent, il dépend de vous de faire l'œuvre spirituelle de Dieu, de faire passer des âmes des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu; il dépend de vous de les ôter au démon et de les donner à Jésus-Christ; vous pouvez, avec ces richesses injustes, vous faire des amis qui vous devront après Dieu leur salut, et qui vous accueilleront au dernier jour dans les tabernacles éternels! Il ne faut pour cela qu'une chose bien simple et bien facile : il suffit de soutenir, dans la mesure de vos moyens, les œuvres chrétiennes, déjà nombreuses dans notre patrie, qui travaillent à l'évangélisation du monde. Avez-vous jamais réfléchi, mes frères, au bien véritablement incalculable que vous pouvez ainsi accomplir avec de l'argent? Sans doute, ce serait peu de donner de l'argent si vous ne donniez pas en même temps votre cœur; si vous ne vous donniez pas vous-mêmes, d'abord au Seigneur, et ensuite à vos frères. Mais quand la richesse se trouve entre les mains d'un homme qui a donné son cœur à Christ, et qui aime les âmes en vue de Christ, quels prodiges de bénédictions ne peut-elle pas accomplir! Voici un homme, riche autant que pieux, qui vient d'envoyer à une société de missions la somme nécessaire à l'envoi d'un nouveau missionnaire. Qu'il parte, qu'il vogue vers les plages lointaines, ce nouveau

messager de l'évangile! que, poussé par un vent favorable, il aborde sur la terre des fils de Cham, et devant ses pas le désert va fleurir. A sa voix naîtra bientôt une jeune église sortie des entrailles du paganisme, et le culte impur des idoles fera place à l'adoration de Christ crucifié. Calculez, si vous le pouvez, le bien spirituel et éternel qu'aura produit le don d'une somme d'argent, et comptez les âmes qui au dernier jour accueilleront le bienfaiteur dans les demeures de la gloire. Voici un autre chrétien qui a fourni les moyens d'ériger un temple évangélique dans une ville où régnait seule jusqu'à présent la religion des traditions humaines. Dans ce temple où le pur évangile sera prêché désormais, combien de consciences vont entendre de sérieux appels, combien de pauvres pécheurs vont être convertis, combien d'affligés consolés, combien d'âmes sauvées pour l'éternité! Ailleurs, un chrétien moins riche a donné à une société biblique la somme nécessaire pour la publication d'un exemplaire de la bible. Suivez cette bible par la pensée dans son cours bienfaisant et salutaire : voyez-la, vendue par un de nos colporteurs à un prix modique, devenant la propriété d'un homme jusqu'alors indifférent, et l'amenant au salut qui est en Christ; voyez cet homme réunissant chaque jour sa famille autour du livre de Dieu, et faisant part aux autres des bénédictions qu'il y a trouvées pour lui-même; voyez ce livre passant du père au fils, se

transmettant de génération en génération, jusqu'à ce que les feuillets en soient usés et déchirés à force de servir, et jetant successivement dans un grand nombre d'âmes des semences de conversion et de vie éternelle. Ailleurs, c'est un chrétien plus pauvre encore qui a donné seulement la pite nécessaire à la publication d'un traité religieux. Cette feuille éphémère, cédée à vil prix ou donnée gratuitement, ira produire dans une âme des impressions sérieuses, l'amènera peut-être au sauveur, et fera sortir de ce sou donné en son nom des bénédictions éternelles. Voilà, mes frères, ce que vous pouvez faire avec de l'argent. Aujourd'hui même, puisque le Seigneur vous en offre l'occasion, vous pouvez avec vos biens périssables produire de ces résultats éternels [1]. En donnant pour nos orphelines, vous ne contribuez pas seulement à leur bien-être temporel : vous les mettez à l'abri des séductions du vice, vous leur assurez une éducation chrétienne, vous contribuez autant qu'il est en vous à leur salut; et je ne sais pas si au dernier jour il ne se trouvera pas quelqu'une de nos pauvres orphelines, devenue héritière du royaume des cieux, qui vous accueillera dans les demeures de la gloire comme les instruments de son salut.

Tels sont les priviléges attachés aux biens de ce

[1] Prêché un jour de collecte pour une maison d'orphelines.

monde lorsqu'ils se trouvent entre les mains du fidèle. Je dis lorsqu'ils se trouvent entre les mains du fidèle, et le moment est venu d'insister sur ce point. Prenez bien garde que la richesse n'est une bénédiction que lorsqu'elle est unie à la piété. S'il est bon d'avoir « un héritage, » pour emprunter les expressions de mon texte, c'est lorsqu'on possède en même temps « la sagesse : » et vous savez ce que la bible entend par là. Si vous séparez la richesse de la piété, si vous êtes riches des biens du monde, sans être riches en Dieu, alors, je n'hésite pas à le déclarer, votre richesse, bien loin d'être une bénédiction, devient un malheur et un danger effrayant. Alors s'appliqueraient à vous ces redoutables paroles de l'Ecriture : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. L'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux. Malheur à vous riches, car vous avez déjà reçu votre récompense. Pleurez et jetez des cris, à cause des malheurs qui vont tomber sur vous! Vos richesses sont pourries, vos vêtements sont rongés des vers. Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous, et dévorera votre chair comme le feu; vous avez amassé un trésor de colère pour les derniers jours. » Voilà ce que vous promet la richesse, et l'avenir qu'elle vous réserve, si vous la séparez de la piété. Mais nous attendons de vous de meilleures choses, frères et sœurs à qui Dieu a remis en partage des biens temporels.

Nous espérons, nous avons la confiance que vous ne vous contenterez pas de ces biens-là : vous chercherez avant toute chose des richesses plus précieuses, ces richesses éternelles qui seules peuvent donner du prix aux biens de la terre et en faire une bénédiction. Aujourd'hui même, nous en avons la confiance, vous prouverez que vous avez compris quels sont les vrais priviléges des riches, en contribuant largement pour l'œuvre excellente qui sollicite votre libéralité. Vous mettrez votre joie à donner en riches, doublement riches des biens de ce monde et des biens de Dieu; et puisque par exception nous avons prêché pour les riches, vous montrerez par une riche offrande que nous avons trouvé le chemin de vos cœurs.

Mais il est temps que nous venions à vous, chers frères et sœurs que Dieu voulut placer dans une position moins heureuse au point de vue des biens temporels; vous qui occupez une si large place dans nos sympathies, et que nous n'avons pas perdus de vue un seul moment tout en nous adressant aux riches. Quels que puissent être les avantages attachés à la possession des biens temporels, gardez-vous de regretter l'humilité de la position que le père céleste a choisie pour vous. Vous êtes, aussi bien que les heureux du monde, ses enfants bien-aimés; l'or et l'argent sont à lui; il a la puissance pour vous enrichir, aussi bien

que la sagesse et la bonté; et s'il vous laisse dans une condition humble et difficile, c'est, n'en doutez pas, que cette condition-là est pour vous la meilleure. Si les biens temporels ont leurs avantages que nous ne voulons pas méconnaître, ils ont aussi leurs tentations et leurs dangers; et nous ne pouvons pas douter que le Seigneur, qui connaît toutes choses, qui apprécie tous les caractères, toutes les circonstances et tous les besoins, ne choisisse pour chacun de nous, entre toutes les positions diverses, précisément celle qui est la meilleure en vue de notre développement moral et de notre salut. Tel qui est fidèle dans une position humble, ne supporterait pas une condition plus élevée, et oublierait Dieu peut-être s'il devenait riche. Sans doute il ne vous est pas interdit de faire quelques efforts pour acquérir une portion plus considérable des biens de ce monde. Le désir d'améliorer une position temporellement difficile est naturel au cœur de l'homme, et ce désir est parfaitement légitime lorsqu'il est restreint dans de justes bornes. Les biens temporels, nous l'avons déjà dit, sont en eux-mêmes un bienfait de Dieu; et il est tout aussi permis à un pauvre de travailler à les acquérir, qu'il est permis à un malade de chercher à recouvrer la santé. Mais tout en travaillant pour acquérir des biens temporels, prenez garde à ne jamais employer que de bons moyens, des moyens qui soient approuvés de Dieu et qui ne blessent pas la conscience. Prenez pour règle à

cet égard, non pas ce que vous voyez faire autour de vous, non pas ce que l'usage autorise peut-être dans le monde, mais uniquement les inspirations d'une conscience délicate, et les directions de cette parole divine qui a dit : « faites pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous. » Prenez garde aussi de ne pas mettre votre cœur à la poursuite des biens de la terre ; n'en faites pas le but essentiel de votre vie, et ne faites pas dépendre votre bonheur de la réussite de vos efforts. Si malgré un travail actif et loyal vous restez privés de ces biens terrestres, dites-vous que le Seigneur, qui d'un mot pourrait vous enrichir, sait mieux que vous ce qu'il vous faut, et contentez-vous d'être riches en Dieu. Ajournez la réalisation de vos rêves de richesse au siècle à venir, et rappelez-vous qu'au dernier jour, quelle qu'ait pu être votre condition sur la terre, si seulement vous avez donné votre cœur à Christ, vous entrerez en possession d'un héritage, dont la magnificence effacera toutes les fortunes et toutes les gloires du monde.

Au reste, mes frères, même dans cette vie, les priviléges les plus précieux attachés aux biens temporels ne sont pas le partage exclusif des riches ; et si pauvres que vous puissiez être, il dépend de vous d'en prendre votre part. Si pauvres que vous puissiez être, il dépend de vous d'être ouvriers avec Dieu pour faire du bien : du bien pour la vie présente et du bien pour l'éternité. Si humble que puisse être

votre condition dans le monde, regardez autour de vous, vous en trouverez de plus humbles encore. Vous trouverez des hommes en comparaison desquels vous êtes riches, et à l'égard desquels vous pouvez agir en riches, en leur faisant part du peu que vous possédez. Vous êtes pauvres, mais vous ne l'êtes pas au point de ne pouvoir pas contribuer au salut des âmes et à l'avancement du règne de Dieu; vous pouvez, comme les riches, avec les biens périssables vous acquérir des amis pour l'éternité, ne fût-ce qu'en soutenant cette société humble autant qu'excellente du *sou protestant*, qui, moyennant des contributions d'un sou par semaine, soutient à la fois toutes nos œuvres d'évangélisation et toutes nos institutions de charité. Vous êtes pauvres, mais pourtant vous ne l'êtes pas autant que ces enfants orphelins ou abandonnés pour lesquels nous vous sollicitons aujourd'hui. Vous aussi, vous pouvez contribuer à leur bien-être temporel, à leur salut éternel, et l'avenir de ces enfants, jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'éternité, dépend de vous comme des riches. N'eussiez-vous qu'une pite comme la veuve de l'évangile, vous pouvez la partager avec eux; et le Seigneur qui connaît toutes choses, qui apprécie les dons, non pas d'après leur valeur absolue, mais d'après ce qu'ils ont coûté au bienfaiteur, jugera peut-être votre humble offrande, comme celle de la veuve, un don plus généreux que l'or des riches. Que per-

sonne donc, parmi ceux qui ont entendu notre appel, ne dise en son cœur : cet appel ne me concerne pas; que personne ne s'exclue lui-même du privilége excellent de donner en vue de Dieu pour le bien de ses enfants. Que le riche donne de son abondance et le pauvre de sa pauvreté; mais que chacun donne, avec joie, libéralement, richement dans la mesure de ses moyens; et puisse le Seigneur, qui nous confie les biens de ce monde et qui lit au fond de nos cœurs, trouver en nous aujourd'hui des dispensateurs fidèles! Amen.

Décembre 1853.

LES DIRECTIONS DE DIEU.

Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher, et je te guiderai de mon œil.

(Psaume XXXII, 8.)

Parmi les épreuves auxquelles nous sommes exposés dans la vie présente, il en est d'un genre particulier, qui résultent de la difficulté que nous trouvons à prendre un parti dans certaines circonstances. Il n'est personne qui ne connaisse par expérience tout ce qu'il peut y avoir de souffrance morale dans l'irrésolution. L'irrésolution, la difficulté que nous éprouvons à nous décider dans les occasions douteuses et obscures, ne nous fait pas seulement perdre un temps considérable et précieux : elle nous rend malheureux, et si la décision à prendre est importante par ses conséquences, elle peut devenir un vé-

ritable tourment. Les épreuves de ce genre, qui ne déchirent pas le cœur, mais qui angoissent l'esprit, n'en sont pas moins réelles et douloureuses. Supposez, par exemple, un jeune homme ou une jeune fille appelés à se prononcer sur le choix qui doit les lier pour la vie entière; supposez des parents appelés à choisir un médecin, et avec lui un traitement, pour leur enfant dangereusement malade; ou, pour descendre à des objets moins relevés, mais qui ont pourtant leur importance, supposez un négociant appelé à décider s'il doit engager ou non sa fortune dans une entreprise commerciale : en de telles circonstances, où la décision à prendre est d'une importance majeure par les conséquences qu'elle entraîne, l'irrésolution devient une épreuve amère et poignante. J'ai cité deux ou trois exemples, les premiers qui s'offraient à mon esprit; mais je pourrais les multiplier à l'infini; car ils se reproduisent à chaque instant dans le cours de la vie humaine. Même dans les circonstances les moins importantes l'irrésolution est pénible; elle nous trouble, elle nous tourmente, et cela d'autant plus que notre conscience est plus délicate; nous voudrions pouvoir nous décharger de la responsabilité que nous sommes obligés d'assumer; nous appelons instinctivement à notre aide une sagesse supérieure à la nôtre, et des lumières que l'homme ne possède pas.

La parole de Dieu, qui a des remèdes pour toutes

nos misères, n'a pas oublié, dans son trésor de grâces, le genre particulier d'épreuve que je viens de signaler. En même temps qu'elle nous offre une consolation pour nos souffrances, et une force contre nos tentations, elle nous offre aussi une lumière pour nous guider dans les difficultés de la vie; en même temps qu'elle nous dit au nom du Seigneur : « c'est moi, c'est moi qui vous console [1], » elle nous dit aussi au nom du Seigneur : « je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher, et je te guiderai de mon œil. »

« Je t'enseignerai le chemin. » C'est le Seigneur qui parle; c'est Dieu qui doit nous guider, et non pas l'homme. Notre premier mouvement, quand nous sommes en perplexité au sujet d'une décision à prendre, est de nous décharger, sur quelqu'un de nos semblables, de la responsabilité de notre décision. Il ne manque pas de personnes qui trouvent commode d'abdiquer ainsi entre les mains d'un autre leur responsabilité morale et la liberté de leur conscience. Dans l'église romaine, qui tend à tout matérialiser, culte et vie chrétienne, on trouve des *directeurs* qui sont chargés de juger et de décider pour vous. Mais à côté des directeurs officiels, il en est beaucoup d'officieux qu'on se donne sans y penser, qu'on s'empresse de consulter dans les cas diffi-

[1] Esaïe, LI, 12.

ciles, et sur lesquels on se décharge volontiers du soin de prendre une résolution.

Cette manière de trancher la difficulté peut être commode : mais elle est dangereuse, contraire à notre destination morale et à la volonté de Dieu. Dieu ne nous a pas donné une conscience et une liberté morale pour que nous n'en fassions point usage; chacun devra répondre pour lui-même de l'emploi qu'il aura fait de ces dons du créateur; et comme les autres ne peuvent pas être jugés à notre place au dernier jour, ils ne doivent pas non plus décider à notre place dans les difficultés de la vie. Il est inutile d'ajouter que je condamne seulement l'abus de la déférence aux avis des autres hommes. Que nous consultions dans les circonstances difficiles ceux qui méritent notre confiance par leur expérience, leurs lumières, leur piété; que leur avis devienne un élément de la décision que nous avons à prendre, il n'y a rien là que de légitime et de sage; mais ce qui n'est ni sage ni légitime, c'est que nous fassions abstraction du jugement que Dieu nous a donné pour emprunter le jugement d'un autre homme; ce qui est d'obligation pour nous, c'est de nous former dans chaque circonstance une opinion personnelle, éclairée, qui nous appartienne en propre, et dont nous ayons reconnu par nous-mêmes la valeur.

Il faut donc remonter plus haut que l'homme pour trouver ce guide salutaire dont nous éprouvons tous

le besoin; il faut remonter plus haut que toutes les créatures, puisque aucune d'entre elles ne pourra répondre pour nous au dernier jour : il faut aller jusqu'à Dieu lui-même. C'est Dieu lui-même qui promet d'être notre guide à travers les difficultés de la vie, c'est à la sagesse suprême qu'il faut emprunter la lumière qui doit éclairer nos ténèbres. « C'est moi, » dit l'Eternel, « qui t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher, et mon œil te guidera. »

Je voudrais rechercher avec vous, mes frères, quelles sont les diverses formes que peut revêtir dans notre vie cette direction divine, et quels moyens nous devons employer pour en profiter.

Commençons par écarter les fausses applications qu'on pourrait faire, et qu'on a faites quelquefois, des promesses du Seigneur à cet égard.

D'abord, ai-je besoin de le dire? nous ne devons pas attendre de Dieu des directions surnaturelles. Il fut un temps où les miracles étaient nécessaires, et où Dieu conduisait ses élus par des révélations qui sortaient du cours ordinaire de la nature. Sous l'ancienne alliance, et dans les premiers temps de la nouvelle, il a jugé bon de se révéler quelquefois par des songes, par des visions, par des communications directes et surnaturelles. Mais tout nous annonce que ces temps-là sont passés pour l'église, et rien ne nous autorise à espérer aujourd'hui de

semblables révélations. Je ne voudrais pas affirmer qu'il soit absolument impossible qu'elles aient jamais lieu; mais nous ne sommes pas fondés à les attendre. Elles ont pu être nécessaires pour un peuple grossier et charnel comme les Juifs; elles étaient en rapport avec le caractère général de l'ancienne alliance. Elles ont pu être utiles aussi pour faciliter le premier établissement de l'évangile dans le monde, et pour hâter la ruine du paganisme. Mais aujourd'hui, après les progrès si rapides, si étendus et si merveilleux de l'évangile, et les effets admirables qu'il a produits partout où il a pénétré : après ce renouvellement de la face du monde opéré par le christianisme; après le paganisme vaincu, les mœurs adoucies, l'esclavage aboli, la charité répandue sur la terre, nous possédons, dans les effets moraux de l'évangile, un faisceau de miracles éclatants qui rendent inutiles les miracles matériels. Il est dans le caractère de Dieu d'employer toujours les moyens les plus simples pour arriver à ses fins, d'économiser autant que possible sa puissance divine, si cette expression m'est permise; et de même qu'il n'emploie plus aujourd'hui, pour propager l'évangile, des prodiges matériels parce qu'il suffit de la puissance morale de l'évangile, de même pour conduire ses enfants il n'a plus recours à des visions ni à des communications surnaturelles, parce qu'il suffit du développement simple et régulier des moyens na-

turels qu'il a mis entre nos mains pour nous diriger.

Si nous écartons de la vie chrétienne les directions miraculeuses qu'on croirait pouvoir attendre de la divinité, nous rejetons à plus forte raison les fausses lumières qu'on demande quelquefois à la superstition. Je ne veux rien dire des manifestations les plus grossières de l'esprit de superstition : il en est qui sont tellement absurdes que nous ne pouvons même les nommer ici. Mais on trouve des personnes, quelquefois même des personnes pieuses, sinon éclairées, qui ne craignent pas de s'adresser à des somnambules dans les circonstances difficiles. Ce besoin qu'éprouve l'homme de consulter le monde invisible s'est manifesté de nos jours par des aberrations bien plus étranges encore, puisqu'on en est venu à interroger jusqu'aux meubles de nos maisons, s'imaginant entrer, par ce grossier matérialisme, en communication avec le monde des esprits. Nous n'hésitons pas à rejeter et à condamner toutes les pratiques de ce genre; et nous n'avons pas même besoin, pour arriver à cette conclusion, d'examiner s'il y a quelque chose de réel dans les résultats qu'on prétend obtenir par l'emploi de pareils moyens. En effet, de deux choses l'une : ou les révélations dont on nous parle sont des réalités, ou elles sont de pures illusions. Si elles sont des illusions, il est trop évident que nous ne devons pas y avoir recours : toutes ces pratiques ne sont alors que du temps perdu, et personne assurément ne voudrait être de

gaîté de cœur la dupe d'une friponnerie, ou le jouet d'une imagination exaltée. Si au contraire il y a quelque réalité dans ces prétendues communications avec le monde invisible, dans les révélations des somnambules et dans tout ce qui se rattache à cet ordre d'idées, alors ces choses sont dangereuses, elles sont coupables, et il n'est pas permis à l'enfant de Dieu de les employer. En effet, toutes les fois que l'Ecriture parle de semblables pratiques, c'est toujours pour les condamner et pour les interdire absolument. On sait avec quelle sévérité Moïse défendit aux Israélites de consulter ces êtres mystérieux appelés esprits de Python. « Il ne se trouvera personne au milieu de toi, » leur dit-il, « qui se mêle de deviner, ni de pronostiqueur de temps, ni d'enchanteur qui use d'enchantements, ni d'homme qui consulte l'esprit de Python, ni de diseur de bonne aventure, ni personne qui interroge les morts. Car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Eternel. » Il est parlé dans le livre des Actes d'une servante qui avait un esprit de Python, et « qui apportait un grand profit à ses maîtres en devinant; » cela ressemble bien aux somnambules de nos jours, qui n'oublient pas, comme on sait, le côté lucratif de leur prétendue lucidité. L'état de cette servante nous est représenté par l'écrivain sacré comme une circonstance malheureuse, que Dieu n'approuve pas; et Paul, au nom de Jésus-Christ, commande à l'esprit

de sortir de cette fille [1]. On a peine à comprendre comment, après de telles défenses et de tels exemples, des chrétiens peuvent se sentir libres de recourir à de pareilles pratiques. Telle est donc notre position à l'égard des choses dont je parle, que nous n'avons dans aucun cas à nous en occuper; la question de leur réalité est pour nous sans importance au point de vue du devoir; ou elles sont inutiles, ou elles sont coupables : telle est l'alternative où nous sommes placés. Ce n'est donc pas à des lumières de ce genre que nous aurons recours pour nous éclairer dans les difficultés de la vie.

Nous ne pouvons pas approuver non plus — si ce n'est peut-être dans des cas très-rares et tout-à-fait exceptionnels, que nous ne sommes pas appelés à prévoir ici — l'usage de consulter Dieu par le moyen du sort. Il y a des chrétiens, comme on le sait, qui emploient volontiers le sort pour résoudre les questions difficiles; les frères moraves ne craignent même pas de l'appliquer aux décisions les plus importantes de la vie, au mariage par exemple. Il y a dans l'emploi d'un tel moyen quelque chose qui répugne à notre destination comme êtres intelligents et responsables. Je le répète, si Dieu nous a donné l'intelligence et la liberté morale, c'est apparemment pour que nous en fassions usage, et non pour que nous remplacions ces

[1] Deut., XVIII, 10-12. Actes, XVI, 16-18.

facultés divines par un mécanisme aveugle. Dieu veut que nous agissions d'après une conviction personnelle et éclairée, sachant pourquoi nous agissons, et pouvant justifier notre conduite par des motifs rationnels. Sans doute le hasard n'est qu'un mot, et ce qu'on appelle le sort est, comme toutes choses, dirigé de Dieu. « On jette le sort au giron, » nous dit l'Ecriture, « mais tout ce qui en doit arriver vient de l'Eternel [1]. » Mais prenez-y garde, Dieu ne s'est engagé nulle part à vous faire connaître votre devoir par le moyen du sort; vous ne trouverez pas dans l'Ecriture une seule promesse qui puisse fonder à cet égard une espérance légitime. C'est bien par la direction de Dieu que le sort amène telle ou telle chance; mais rien ne vous assure que cette chance représente la ligne que vous devez suivre pour faire la volonté de Dieu. On trouve dans l'ancien testament quelques occasions où Dieu est consulté par le moyen du sort; ce moyen matériel et grossier pouvait convenir à l'enfance intellectuelle et morale du peuple juif; mais nous possédons des moyens plus relevés, nous que Dieu fit naître au sein de la lumière évangélique. Sous la nouvelle alliance on trouve à la vérité un exemple, un seul exemple de l'emploi du sort : c'est lorsqu'il s'agit de choisir un apôtre pour remplacer Judas. Mais d'abord il faut remarquer que le sort est employé ici

[1] Prov., XVI, 33.

avec de grandes restrictions. En effet les disciples commencèrent par choisir, d'après leurs lumières naturelles, deux hommes qui leur paraissaient également qualifiés pour remplir la place vacante; et ce fut seulement pour décider entre ces deux hommes qu'ils tirèrent au sort, après avoir prié le Seigneur de manifester sa volonté par ce moyen. En second lieu cet exemple, unique dans son genre et par conséquent exceptionnel, ne peut pas tenir lieu d'un précepte, ni même d'une autorisation, qu'on chercherait vainement dans l'évangile. Tout au plus serait-on fondé à conclure de cet exemple qu'il peut se présenter, par une rare exception, telle circonstance dans la vie d'un chrétien où l'emploi d'un pareil moyen lui serait permis pour consulter Dieu; le discernement de ces cas exceptionnels, s'il en existe, serait laissé à la conscience du fidèle. Mais vouloir conclure comme règle générale de ce fait unique, qu'il est permis au chrétien de recourir au sort pour se conduire dans la vie, c'est là évidemment une témérité dangereuse, contraire aux vues de Dieu et à notre destination morale.

Laissons donc toutes ces manières mauvaises ou téméraires de consulter Dieu dans les difficultés de la vie; passons à des moyens que Dieu approuve, que notre conscience justifie, et qui sont en rapport avec notre nature intelligente et libre.

Avant tout, nous sommes appelés à consulter Dieu

en étudiant sa parole écrite. « Ta parole, » disait David, « est une lampe devant mes pieds, et une lumière sur mon sentier. » L'Ecriture est pleine de directions et de conseils à notre adresse, de préceptes et d'exemples qui s'appliquent aux circonstances variées de la vie humaine. C'est là un guide qui est toujours à notre disposition, et que nous pouvons consulter avec une confiance absolue. C'est une lumière brillante et pure, qui ne peut jamais nous égarer si nous la cherchons avec un cœur droit, dans un esprit d'humilité et de prière. Là nous ne risquons pas d'être la dupe du mensonge, ni le jouet de notre imagination; les directions que nous fournit ce guide céleste sont infaillibles; et pourtant elles sont de telle nature que nous ne faisons pas abstraction, en les consultant, de notre intelligence et de notre liberté morale. Je sais bien qu'il est des personnes qui prétendent que la bible n'est pas un guide suffisant et assuré, qu'elle est sujette à des interprétations diverses, et que chacun suivra son propre sens en croyant suivre la parole de Dieu. Une telle assertion est injurieuse pour cette parole sainte; car elle suppose que le Saint-Esprit n'aurait pas su s'exprimer aussi clairement qu'un livre d'homme. Si nous comprenons facilement les livres des hommes avec l'intelligence que Dieu nous a donnée, pourquoi ne pourrions-nous pas comprendre le livre de Dieu? Bien plus, pourquoi Dieu nous aurait-il donné une révélation, si elle

devait être si peu claire que nous ne pussions pas la comprendre, et qu'ainsi elle ne dût pas nous servir? D'ailleurs l'Ecriture elle-même s'explique à cet égard avec une précision qui ne peut laisser place à aucun doute. « La loi de l'Eternel est parfaite, » dit David; « le témoignage de l'Eternel est certain, il donne la sagesse aux simples; les commandements de l'Eternel sont lumineux, et ils font que les yeux voient; aussi ton serviteur est rendu éclairé par eux [1]. » Au reste, quiconque a la moindre expérience de l'Ecriture n'a pas besoin qu'on lui démontre la suffisance de sa lumière, ni la certitude de ses directions. Il éprouve tous les jours que ce livre de Dieu lui fournit tout à la fois des forces contre la tentation, des consolations dans l'épreuve, et des directions précieuses au milieu des difficultés de la vie. Tous les raisonnements du monde ne peuvent rien contre ce témoignage intérieur qu'il possède de l'excellence de la parole de Dieu. Consultez donc avec confiance, mes bien-aimés frères, ce guide céleste et infaillible, quelles que soient les circonstances difficiles qui se puissent rencontrer sur vos pas. Consultez l'Ecriture avec l'intelligence et le discernement que Dieu vous a donnés; et non pas d'une manière aveugle, comme on le fait quelquefois, en l'ouvrant au hasard pour voir une réponse divine dans la première ligne qui vous tom-

[1] Ps. XIX.

bera sous les yeux. Consultez-la dans un esprit de prière, avec un cœur sincère et simple, et aussi avec persévérance. Il faut de la persévérance pour la lecture de la bible comme il en faut pour la prière. Peut-être au premier moment il vous semblera que la bible ne renferme rien qui puisse s'appliquer à votre cas particulier; mais ne vous découragez pas, continuez à « sonder les Ecritures » avec prière et dans la foi; et soyez assurés que vous y trouverez tôt ou tard cette réponse du Seigneur dont votre cœur a besoin.

L'Ecriture n'est pas le seul moyen que Dieu emploie pour nous faire connaître sa volonté et pour nous diriger dans les occasions difficiles. Cette direction divine se révèle aussi par les évènements mêmes de notre vie, qui sont autant de dispensations de sa providence. Toutes les circonstances de la vie humaine, même les moins importantes en apparence, sont dirigées par la main paternelle du Seigneur, et il les fait servir d'interprètes pour manifester sa volonté à ses enfants. Il fait naître quelque obstacle devant le projet qui est contraire à sa volonté; il aplanit au contraire les difficultés devant le projet qu'il approuve. C'est une prière bien sage, et bien conforme aux vues du Seigneur, que de lui dire avant de nous engager dans quelque entreprise : « Seigneur! si cette affaire n'est pas approuvée de toi, fais-le moi connaître en suscitant quelque obstacle sur mon chemin. » Dieu

a mille moyens, connus de ses enfants, de se révéler à eux et de les conduire comme par la main au moyen des évènements de chaque jour. Ce sont là des choses que les incrédules ne connaissent pas et qu'ils ne peuvent pas même comprendre, mais qui sont attestées par l'expérience des fidèles. Telle circonstance qui semble insignifiante, et qui passe inaperçue pour le grand nombre, devient un indice précieux pour l'enfant de Dieu, accoutumé à discerner la main de son père céleste dans tous les évènements de sa vie. Pour apercevoir cette direction paternelle, il faut avoir les yeux ouverts par la foi. Nous parlerions vainement de ces choses à ceux qui ne les connaissent point par expérience; et à ceux qui les connaissent par expérience il est inutile de les démontrer, tellement elles sont pour eux évidentes, incontestables, et d'une expérience journalière. Je me contenterai de leur dire : soyez attentifs à discerner la direction de Dieu dans les circonstances de votre vie; rappelez-vous tous les jours que rien absolument n'arrive sans l'intervention de ce père céleste qui compte les cheveux de votre tête; sachez écouter et suivre les leçons qu'il vous donne par les dispensations de sa providence; prenez garde à ne pas mettre votre désir à la place de sa volonté, quand elle se manifeste à vous clairement, quoique d'une manière simple et naturelle. Dieu ne vous a pas promis des directions surnaturelles; il vous a promis seulement de vous diriger : c'est à vous d'être

attentifs pour discerner ses indications, et fidèles pour les suivre.

Enfin, mes frères, nous sommes persuadés qu'indépendamment de la parole écrite et des dispensations de sa providence, Dieu nous conduit aussi d'une manière plus directe, en nous mettant au cœur ce que nous devons faire ou dire dans certaines circonstances. Sans doute ce mode de manifestation de la volonté divine demande beaucoup de circonspection et de prudence de notre part; il pourrait facilement donner lieu à des abus; nous pourrions, et cela est arrivé trop souvent, prendre notre propre volonté pour celle de Dieu, et les effets de notre imagination pour une direction du Saint-Esprit. Mais l'abus qu'on peut faire d'une chose, ne prouve rien contre son usage légitime. Il y a bien certainement quelque chose de réel dans cette action directe que l'Esprit de Dieu exerce sur notre esprit pour nous conduire dans certaines circonstances; et vouloir bannir de notre vie ce mode de direction divine serait renoncer volontairement à un de nos priviléges les plus précieux. Consultez votre expérience : sans doute il a pu se trouver des occasions où vous avez suivi à tort votre volonté propre en croyant suivre celle de Dieu; mais n'en est-il pas aussi où vous vous êtes sentis pressés d'agir par une impulsion secrète et inexplicable? et quand vous résistez à ces mouvements intérieurs qui ne se rattachent à aucune cause apparente, cette ré-

sistance ne vous laisse-t-elle pas ensuite un regret amer? ne sentez-vous pas alors que vous êtes allés contre la volonté de Dieu? Il ne s'agit donc que de savoir discerner les occasions de ce genre où Dieu nous parle réellement, et de ne pas les confondre avec les impulsions de notre propre volonté. Ce discernement peut quelquefois être difficile, mais il n'est pas impossible avec le secours de Dieu. Celui qui a promis de nous diriger est fidèle, et il saura bien nous aider à reconnaître ses directions, si nous lui sommes fidèles à notre tour.

J'ai dit : si nous lui sommes fidèles. Il est en effet une condition indispensable pour que nous puissions discerner ces avertissements intérieurs que Dieu nous adresse pas son Esprit, comme en général pour discerner toutes les directions au moyen desquelles il conduit ses enfants : cette condition, c'est la droiture de cœur. C'est par la droiture de cœur qu'on arrive à la foi; c'est par elle qu'on avance dans la sanctification; c'est par elle aussi qu'on apprend à discerner la volonté de Dieu dans les circonstances difficiles. C'est aux cœurs droits que Dieu se révèle, et seulement à eux. C'est pour les cœurs droits que l'Ecriture est une lumière, et que Dieu lui-même est un guide. Rien n'obscurcit la vue spirituelle comme un cœur partagé, un défaut de droiture et de simplicité dans les intentions. Si nous sommes souvent embarrassés dans la pratique de la vie; s'il nous arrive souvent

de marcher comme dans les ténèbres; si nous perdons un temps précieux dans une irrésolution inquiète et douloureuse, c'est probablement que nous ne possédons pas encore ce cœur droit et simple, qui sait bien ce qu'il veut et qui le veut complètement; qui cherche sincèrement la volonté de Dieu, toute sa volonté et rien que sa volonté. Plus nous ferons de progrès dans la droiture de cœur, dans la consécration absolue de nous-mêmes à celui qui nous a aimés et sauvés, plus notre marche se simplifiera, et notre sentier deviendra lumineux sous nos pas.

Cherchez donc avec ardeur, mes bien-aimés frères, ce plus précieux des trésors, cette chose vraiment seule nécessaire, puisqu'elle entraîne à sa suite toutes les grâces du Seigneur sans exception : un cœur droit. Soyez sincères avec vous-mêmes et avec Dieu; ne laissez aucun repli dans votre conscience où ne puisse pénétrer la lumière divine; ouvrez devant Dieu votre cœur tout entier et dites-lui : « me voici, Seigneur, pour faire ta volonté! que veux-tu de moi? je suis prêt; montre-moi ta voie et j'y marcherai avec confiance, avec abandon et avec joie! » Alors Dieu vous montrera en effet le chemin où il veut que vous marchiez; alors tout deviendra clair et simple dans votre vie; alors l'Ecriture sera véritablement une lumière devant vos pas; alors tous les évènements de votre vie seront autant d'interprètes fidèles et lucides de la volonté de Dieu à votre égard; alors vous sau-

rez discerner avec une certitude infaillible les avertissements intérieurs du Saint-Esprit; alors, en un mot, s'accomplira pour vous, dans toute son étendue, cette précieuse promesse : « Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher, et je te guiderai de mon œil ! » Amen.

Octobre 1854.

LA FOI SELON LA BIBLE.

La foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point.

(Hébreux, XI, 1.) [1]

Il est peu de mots qui soient plus souvent employés, dans le langage religieux, que celui de foi; il en est peu aussi qui soient moins compris. Beaucoup d'hommes parlent de la foi sans attacher à ce mot une idée bien précise; beaucoup d'autres y attachent des idées erronées, et qui ne sont pas conformes à la parole de Dieu. J'ai pensé qu'il serait utile de rechercher avec vous, mes bien-aimés frères, quelle idée nous devons nous faire de la foi, en pre-

[1] Dans ce discours et dans les trois suivants, plusieurs développements ont été traduits librement de Chalmers (*Congregational sermons*).

nant pour guide la définition si remarquable qu'en donne l'apôtre saint Paul dans notre texte : « la foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point. » En d'autres termes : la foi rend présentes les choses à venir, et elle rend visibles les choses invisibles. Ce qui caractérise la foi, c'est donc qu'elle a pour objet, d'un côté des choses qui ne tombent pas sous les sens, de l'autre des choses qui ne se rapportent pas au présent, mais à l'avenir. L'invisible et l'avenir, voilà le domaine de la foi. Celui qui possède la foi détourne son attention de ce monde extérieur qui frappe nos regards, et avec lequel nous communiquons par les organes des sens; il contemple un autre monde, un monde qu'il ne peut ni voir ni entendre, mais qui existe néanmoins pour lui, tout aussi réel, tout aussi vivant que celui qui tombe sous ses sens. Il détourne son attention des choses présentes et passagères, pour les porter sur les choses à venir et éternelles; et par la foi ces choses à venir lui deviennent comme présentes, tant il est certain de les voir et de les posséder un jour. Sans doute le croyant a, comme tous les hommes, une portion de sa vie qui se rapporte aux choses présentes et visibles : il a un corps qu'il faut soutenir; il a des intérêts temporels qu'il ne peut pas négliger; il est entouré d'objets qui réclament une partie importante de son attention et de ses efforts; il a des jouissances et des douleurs, des craintes et

des espérances qui aboutissent au monde visible. Mais indépendamment de cette vie qui a pour objet le monde visible et qui lui est commune avec tous les hommes, le croyant possède une autre vie, tout aussi réelle que la première et plus importante, qui embrasse le monde invisible et à venir. Dieu, l'âme, la vie éternelle, toutes ces choses qui ne sont guère que des *idées* pour le commun des hommes, sont pour le croyant des faits, qui exercent une influence décisive et continuelle sur ses sentiments et sur sa conduite. Le monde invisible n'est point pour lui une théorie : c'est une réalité, devenue comme visible à force d'être vivante; la vie à venir n'est point pour lui un système plus ou moins plausible : c'est une réalité, devenue comme présente à force d'être certaine.

A en juger d'après la définition que nous donne saint Paul, la foi ne paraît pas être une chose si commune, ni si facile à acquérir qu'on le pense généralement. Bien des hommes s'imaginent que pour être un croyant il suffit de donner son adhésion à la doctrine chrétienne; acquérir la foi n'est pas plus difficile à leurs yeux que d'étudier le symbole ou d'apprendre le catéchisme. Pourvu qu'ils fassent entrer dans leur intelligence de saines notions religieuses, ils se figurent que cela les conduira tout droit au ciel, alors que leur trésor et leur cœur restent sur la terre. Ils se figurent avoir droit à la vie éternelle par cela seul qu'ils ont des idées justes et vraies sur le moyen de justification

du pécheur devant Dieu; ils semblent considérer le salut comme une récompense accordée à l'homme pour l'exactitude de son système de théologie; et satisfaits de ce qu'ils possèdent à cet égard, ils continuent à donner leur première attention, toute leur attention, aux choses présentes et visibles. Mais la foi selon saint Paul, vous le voyez, est bien autre chose : elle ne s'acquiert point par une simple étude intellectuelle ni par un simple effort de mémoire; elle ne peut être que le fruit, d'un côté de la grâce de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons rien, de l'autre d'un travail personnel, profond, difficile et persévérant. Tout nous porte vers le monde visible : nous sommes entourés de formes, de couleurs, de bruits, de sensations sans nombre, qui nous sollicitent incessamment vers la vie extérieure avec une force presque irrésistible : et quel travail de la volonté ne faut-il pas pour nous soustraire à ces sollicitations si nombreuses et si puissantes; pour fermer en quelque sorte nos yeux et nos oreilles aux objets sensibles; pour concentrer notre attention sur ce monde intérieur qui, caché dans les profondeurs de l'âme, ne peut être découvert que par une vue toute spirituelle; et pour en venir enfin à ce point que le monde invisible se présente à nous comme une réalité vivante, qui exerce sur nous une action aussi continuelle et aussi puissante que le monde visible! Quel travail de la volonté ne faut-il pas encore pour échapper à l'influence prépondérante du pré-

sent : pour nous élever vers les choses à venir, vers les choses éternelles, et pour les transformer en réalités présentes! Travail d'autant plus difficile, qu'à l'entrée de cet avenir dans lequel il faut nous transporter, nous nous trouvons arrêtés par un sombre nuage tout chargé de mystères et de terreurs. Pour arriver jusqu'à cet avenir, pour réaliser ce monde lointain et tout spirituel, il faut déchirer le voile de la mort; il faut nous frayer un chemin à travers les ténèbres du sépulcre; il faut nous arracher à toutes ces sollicitations ardentes qui nous entraînent sans cesse vers les objets vivants; il faut escalader ce mur d'airain qui ferme toutes les avenues de la vie terrestre, et nous élancer au-delà de ses limites, vers je ne sais quelle région mystérieuse où nous n'apercevons plus rien, même par l'imagination, si ce n'est des formes vagues et fugitives qui apparaissent et disparaissent dans les ombres de la nuit, soumises à un mode d'existence inconnu et incompréhensible. C'est là une tâche redoutable, et qui semble réservée à l'homme seul, autant que nous en pouvons juger, parmi toutes les créatures de l'univers. Les anges n'ont point de mort à subir ni à prévoir. Ils ne connaissent point ce passage violent et douloureux entre leur condition actuelle et leur destinée finale. A l'homme seul est imposée l'obligation de se détacher violemment de tout ce qui l'entoure et le sollicite, pour atteindre aux grandes réalités qui compo-

sent sa destination éternelle. C'est à lui seul, enfermé qu'il est dans une étroite prison d'argile, et sans autres moyens de communication avec le reste de l'univers que ses oreilles et ses yeux, c'est à lui qu'il est imposé de transformer en vivantes réalités des choses que son œil n'a jamais vues, et que son oreille n'entendit jamais. A lui seul de franchir par la pensée une immense dissolution, et par-delà les ruines du monde sensible qui l'enveloppe, de concevoir ce monde futur où il doit vivre à toujours. A lui seul d'affronter la plus redoutable de toutes les contemplations, la destruction de son être : d'anticiper par la pensée le moment où son corps, aujourd'hui si sensible et si vivant, tombera en poussière; où la chaleur vitale qui le pénètre aujourd'hui tout entier s'évanouira, laissant froide et pâle et dénuée toute la portion visible de lui-même; où ces membres qui font aujourd'hui sa force, et ce visage aujourd'hui brillant de fraîcheur et de santé, et cette langue qui s'exprime aujourd'hui avec tant de charme ou d'énergie, et tout ce corps en vue duquel il travaille aujourd'hui comme s'il devait durer toujours, — où tout cela ne sera plus qu'une masse inerte et décomposée, enfermée entre les quatre planches d'un cercueil, qui sera enfermé lui-même dans la terre. Pour un être qui a la pleine conscience de sa vie et de sa force, la mort a quelque chose de si étrange, et pour ainsi dire de si contre nature, qu'il ne faut

pas nous étonner si l'homme se détourne instinctivement de cette existence à venir et inconnue, dont la mort est le premier degré. C'est assurément une tâche ardue que de réaliser cette existence à venir dans notre condition présente, et c'est cette tâche-là qui est réservée à la foi.

Vous pouvez juger d'après cela de la valeur d'une objection qu'on élève souvent contre la doctrine du salut par la foi. Quand nous prêchons d'après l'Ecriture que le pécheur est sauvé par la foi, les hommes à propre justice prétendent qu'un tel salut serait trop facile, qu'il exigerait trop peu de notre part, que l'homme y jouerait un rôle tout passif et indigne d'une créature morale. Parlez-nous, disent-ils, du salut par les œuvres : là du moins il y a une tâche à remplir pour l'homme, et il ne reste pas étranger à l'affaire de son salut. Ceux qui parlent ainsi montrent seulement qu'ils n'ont rien compris à ce qu'est la foi selon l'Ecriture. La foi telle que l'entend l'Ecriture, vous en pouvez juger, est une tâche bien autrement sérieuse que la vertu des hommes à propre justice, vertu qui se concilie bien souvent avec un cœur tout préoccupé du monde visible et adonné tout entier à la terre. S'il y a quelque chose qui exige de notre part une intervention personnelle et active, c'est assurément la foi selon saint Paul, cette foi qui rend présentes les choses à venir et visibles les choses invisibles.

Il est donc vrai que la tâche de la foi est grande et sérieuse; et ce n'est pas trop pour l'accomplir de tout le temps que nous avons à passer dans cette vie mortelle. Ce n'est point ici le travail d'un jour; ce n'est point une disposition que nous puissions revêtir en un moment et sans effort, par cela seul que nous acquérons la connaissance de la vérité religieuse. Sans doute, la foi commence dans notre cœur à un moment donné, sous l'influence de la grâce de Dieu; mais cette foi naissante est comparable à un faible enfant, elle a besoin de croître sans cesse, et elle ne peut arriver à la perfection qu'à la condition d'un long travail de notre part. Dans la foi, aussi bien que dans la sanctification, nous sommes appelés à intervenir personnellement, activement, par des efforts soutenus, et la foi comme la sanctification est l'œuvre de notre vie tout entière. C'est une œuvre graduelle, dans laquelle nous sommes appelés à faire sans cesse de nouveaux progrès, nous détachant chaque jour davantage des choses visibles, et réalisant chaque jour davantage le monde invisible. Il faut que de jour en jour les choses invisibles prennent pour nous plus de réalité, plus de vie, plus de puissance, jusqu'à ce qu'enfin nous vivions avec elles et sous leur influence, comme nous vivons avec le monde extérieur qui frappe nos regards.

La définition de la foi donnée par l'apôtre dans notre texte nous présente une autre application. Elle

peut servir à justifier les déclarations de l'Ecriture sur la perversité générale de la nature humaine, et sur le petit nombre des hommes qui marchent dans la bonne voie. Si pour avoir la foi qui sauve, il faut vivre en présence des choses invisibles et à venir comme en présence de réalités, combien trouverez-vous d'hommes qui possèdent une telle foi ? combien trouverez-vous de ces hommes qui sont réellement étrangers et voyageurs sur la terre, et qui, comme les anciens patriarches, montrent clairement et par toute leur vie qu'ils cherchent une patrie céleste [1] ? Je ne demande pas s'il y en a beaucoup qui savent en théorie que la vie est courte, que l'âme doit survivre au corps, et que nous marchons tous vers une autre existence qui doit durer éternellement : mais je demande s'il y en a beaucoup qui sont préoccupés habituellement de cette existence à venir, et qui en font le mobile de leur conduite dans la vie présente! A prendre l'immense majorité des hommes, et presque l'universalité, ne montrent-ils pas, avec une suprême évidence, par tout l'ensemble de leur vie, par leurs actions et leurs paroles, par leurs regrets et leurs espérances, par leurs joies et leurs douleurs, ne montrent-ils pas sans cesse qu'ils n'ont rien autre en vue que la vie présente, et que les choses invisibles n'existent point pour eux en réalité? Allez par-

[1] Héb., XI, 13, 14.

courir les rues et les places d'une grande ville, entrez dans les salons, pénétrez dans les intérieurs domestiques, étudiez cette foule immense d'hommes si actifs, si bruyants, si affairés : à quoi pensent-ils? quels sont les objets qui les préoccupent? dans quel but travaillent-ils? Ils poursuivent bien des objets divers. La plupart ont pour but de gagner de l'argent; quelques-uns se proposent d'acquérir de la considération et de la gloire; d'autres veulent satisfaire quelque affection de leur cœur; d'autres cherchent la science, d'autres ne poursuivent que le plaisir : mais combien en pourrez-vous compter qui travaillent pour l'invisible et pour l'éternité? Ecoutez ces conversations innombrables qui se croisent perpétuellement entre les hommes : parmi ces milliers et ces millions de paroles, combien en pourrez-vous recueillir qui se rapportent à Dieu, à l'âme, à l'éternité, au monde invisible en un mot? L'oubli complet du monde invisible, voilà ce qui domine partout chez les hommes, voilà le fond de la vie de l'humanité.

Ce n'est pas, remarquez-le bien, que les hommes se contentent réellement des choses présentes et visibles. Il n'en est pas un seul qui, satisfait de ce qui est actuellement à sa portée, ne cherche pas autre chose, ne s'élance pas avec une ardeur incessante vers quelque bien qu'il ne possède pas encore. Mais quand vous demandez quel est l'objet qui stimule les désirs

de cet homme et son activité, vous arrivez toujours à quelque chose qui est renfermé dans les étroites limites de cette vie mortelle ; à quelque chose qu'il laissera peut-être après lui sur la terre, mais dont lui-même sera privé bientôt et pour toujours. Cette ambition humaine, si active et si ardente, se consume tout entière pour des choses dont l'existence est éphémère et fugitive ; elle ne dépasse pas les bornes de ce globe matériel que Dieu a placé sous nos pieds, d'abord pour la nourriture du corps de l'homme, et plus tard pour sa sépulture. Etrange contradiction! l'homme n'est point satisfait du présent, il est constamment préoccupé de l'avenir, et en même temps il ne cherche d'autre avenir que celui qui n'aura qu'une existence d'un moment; il a des désirs infinis, et ces désirs ne se portent pas sur les seuls objets qui, ayant eux-mêmes le caractère de l'infini, pourraient les satisfaire; tourmenté d'une soif immense de bonheur, il ne cherche pour apaiser cette soif sans bornes que des biens mesquins et périssables, il ne donne pas seulement une pensée aux biens infinis et éternels. N'est-ce pas là une preuve irrécusable de la déchéance de l'humanité; et cette absence complète de *foi* qu'on remarque dans le monde, cet oubli absolu des choses invisibles, ne justifient-ils pas abondamment toutes les déclarations de l'Ecriture sur la perversité générale de la nature humaine? Oui, cela n'est que trop vrai : « tous se sont égarés, il n'y a

personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui cherche Dieu! » Que si pourtant, parmi cette foule oublieuse des choses invisibles, on peut découvrir de loin en loin quelques hommes qui, touchés et convertis par la grâce de Dieu, ont détaché leur cœur de ce monde et qui vivent de la vie de la foi, ces hommes-là forment une minorité presque imperceptible, et en les voyant nous ne pouvons que répéter avec le sauveur : « la porte est large et le chemin est spacieux qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui y marchent; mais la porte est étroite, et le chemin est resserré qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent! »

Il est encore une conséquence importante qui découle de la définition de la foi donnée par l'apôtre : c'est que cette foi-là produira nécessairement des résultats pratiques, des œuvres bonnes et saintes. Dire que la foi n'est pas une simple adhésion de l'esprit, mais bien une direction générale de la vie, c'est dire qu'elle se manifestera par des œuvres. Il résistera naturellement aux séductions du monde visible, celui qui vit en présence du monde invisible et à venir. Du moment que les doctrines qui sont l'objet de la foi ne sont pas seulement des idées, mais des réalités vivantes, chacune d'elles exercera nécessairement une influence puissante sur la vie.

Quelle influence, par exemple, n'exercera pas sur la conduite d'un homme la présence de Dieu devenue

une réalité! L'homme pour qui l'être invisible est devenu visible par la foi, l'homme que suit en tout lieu celui « qui a les yeux trop purs pour voir le mal, » comment pourra-t-il céder aux attraits du péché? Si une personne pour qui vous avez du respect et de l'affection vous suivait sans cesse et partout; si elle pénétrait dans tous les détails les plus intimes de votre vie, n'est-il pas vrai que la présence continuelle de cette personne, devenue pour vous comme une conscience visible et vivante, suffirait pour vous empêcher de faire le mal? Eh bien! Dieu lui-même sera pour vous cette conscience visible et vivante, quand vous aurez la foi selon la bible : il sera toujours à vos côtés, vous le verrez sans cesse vous accompagnant partout, pénétrant non-seulement dans les secrets de votre vie de cabinet, mais dans les secrets de cette vie intérieure et morale où nul homme ne peut pénétrer; et cette présence continuelle de Dieu réalisée par la foi deviendra pour vous une sauvegarde, non-seulement contre les actions et les paroles mauvaises, mais contre les pensées mêmes et les sentiments que vous ne pourriez pas avouer devant lui.

Quelle influence encore n'exercera pas sur la conduite d'un homme le jugement à venir, devenu par la foi une réalité! quelle influence n'exercera pas sur sa conduite la vie éternelle devenue une réalité! Je suppose qu'une révélation divine vous fît savoir, avec une parfaite certitude, que l'année actuelle sera la

dernière de votre vie, et la dernière aussi de ce monde visible. Vous n'avez plus que six mois devant vous pour vous préparer à l'éternité; quand la dernière heure de cette année aura sonné, Jésus-Christ paraîtra pour juger le monde; les hommes de tous les siècles seront assemblés devant lui; il les partagera en deux classes, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, et vous serez dans une de ces deux classes; tout ce qui est caché aujourd'hui sera mis en lumière; toutes les œuvres, toutes les paroles, toutes les pensées les plus secrètes paraîtront au grand jour, et tout cela formera la base d'un jugement dont les suites seront éternelles. Eternellement avec Jésus-Christ, ou éternellement éloignés de lui; éternellement dans la joie et dans la gloire du ciel, ou éternellement dans l'enfer avec le diable et avec ses anges : telle est l'alternative qui vous attend, non pas dans un avenir éloigné et incertain, mais à jour fixe, dans six mois. Je vous le demande, mes frères, si c'était là, non pas seulement une simple supposition, mais une réalité, quelle influence décisive, incalculable cette réalité n'exercerait-elle pas sur toute votre vie! A l'approche connue des choses immuables et éternelles, de quel œil différent ne verriez-vous pas toutes les occupations de la vie présente! comme vos cœurs se détacheraient facilement de ces biens terrestres qui n'auraient qu'une existence de quelques mois! comme l'amour de l'argent serait vite surmonté! comme le désintéressement

et la générosité deviendraient faciles! A l'approche connue de ce jugement où votre sort serait fixé selon vos œuvres, et fixé pour l'éternité, quel besoin n'éprouveriez-vous pas de vous y préparer, et de vous mettre en état de ne le point craindre, soit en veillant attentivement sur vos actions, sur vos paroles et sur vos pensées, soit en donnant votre cœur à Jésus-Christ, et en saisissant avidement le moyen de salut qui vous est offert dans l'évangile! N'est-il pas vrai que votre vie tout entière serait changée, et cela tout naturellement, par le seul effet de cette conviction que vous auriez acquise que le jugement et la vie éternelle sont à la porte? Eh bien! la supposition que je viens de faire est la réalité même pour l'homme qui possède la foi, la foi selon saint Paul, cette foi qui rend présentes les choses à venir et visibles les choses invisibles. Pour lui le jugement et la vie éternelle sont des faits aussi parfaitement certains que si le terme de l'économie présente lui était fixé d'avance; et l'incertitude qui plane sur ce terme inévitable ne fait qu'ajouter à sa vigilance, puisque l'éternité peut commencer pour lui, non-seulement d'une année à l'autre, mais d'un jour à l'autre; puisque le jugement viendra pour lui peut-être dans dix ans, mais peut-être aussi dans un an, peut-être dans deux jours, peut-être demain!

Et pour ne plus citer qu'un seul exemple, quelle influence n'exercera pas sur la conduite d'un homme

le sacrifice de Jésus-Christ mourant sur la croix pour nos péchés, si ce sacrifice est devenu pour lui une réalité par la foi! Je suppose que la mort du sauveur se présente à nous, non pas comme un fait qui s'est passé loin de nous il y a dix-huit siècles, mais comme un fait qui se passe sous nos yeux et aujourd'hui même. Ce n'est plus un souvenir, c'est une réalité : devant nous une croix est dressée, et sur cette croix le fils de l'homme est suspendu par des clous qui percent ses mains et ses pieds. Nous sommes en ce moment au pied de cette croix, nous lisons sur les traits de Jésus ses inexprimables souffrances, nous l'entendons s'écrier dans son angoisse sans égale : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné! » et quand nous demandons pourquoi le saint et le juste est cloué sur cette croix, pourquoi il épuise dans sa personne toutes les souffrances réunies du corps et de l'âme, une voix du ciel nous répond : « c'est pour vous qu'il souffre tout cela, c'est pour que vos péchés puissent être pardonnés, c'est pour que la condamnation méritée par vous soit effacée, et que vous puissiez entrer en possession de la félicité éternelle! » Je vous le demande, mes frères, si c'était là non pas une simple supposition, mais une réalité, si vous voyiez réellement dans cet instant Jésus crucifié devant vous et pour vous, un pareil fait pourrait-il vous laisser indifférents? ne vous remuerait-il pas jusque dans les profondeurs de votre âme, et ne changerait-il

pas toute votre vie? Comme votre cœur s'ouvrirait alors, en présence de cette croix, à l'amour pour ce Dieu sauveur qui vous a aimés le premier, aimés jusqu'à la croix ! comme vous haïriez ces péchés qui ont crucifié Jésus-Christ, et avec quel empressement vous travailleriez à les arracher de vos cœurs! comme vous aimeriez et rechercheriez la sainteté en présence d'un si saint modèle! comme il vous serait impossible, en présence d'une telle charité, de conserver des sentiments de haine ou des projets de vengeance! comme il vous deviendrait facile de pardonner à vos ennemis, en présence de cette croix sur laquelle vous entendez Jésus dire à son père : « mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » comme la charité, le support, le renoncement, le dévouement, l'humilité, la pureté, le zèle, toutes les vertus de la terre et du ciel, comme tout cela germerait dans votre cœur spontanément, nécessairement, par ce fait seul que vous vous trouvez en présence de la croix de Jésus-Christ! Eh bien! la supposition que je viens de faire est la réalité même pour l'homme qui possède la foi, la foi selon saint Paul, cette foi qui rend visibles et présentes les vérités évangéliques. Cet homme-là vit réellement en présence de la croix de Jésus-Christ, il a réellement devant les yeux son sauveur crucifié, et une vue matérielle ne pourrait rien ajouter à cet égard à la certitude de sa conviction. Jésus crucifié le suit partout, car il le porte dans

son cœur; et c'est sous l'influence de ce sauveur crucifié que se règlent ses actions, ses paroles, ses pensées et sa vie tout entière.

Mes bien-aimés frères, quand sera-ce que cette foi-là deviendra la nôtre?... Ne vous tarde-t-il pas de la posséder? n'êtes-vous pas fatigués de ne vivre que pour la terre, et ne sentez-vous pas qu'il est temps de chercher quelque chose de meilleur et de permanent? Il est temps de compléter notre vie morale en nous élevant au-dessus d'un monde qui passe; il est temps d'entrer en possession du monde invisible et éternel. Après tout, les choses invisibles sont des réalités. Nous avons une âme immortelle; il y a une vie éternelle qui nous attend et qui peut commencer pour nous d'un jour à l'autre; il y a un Dieu toujours présent qui pénètre nos plus secrètes pensées; il y a un Jésus qui s'est sacrifié pour nous sur la croix; il y a un Saint-Esprit qui régénère et qui sanctifie les croyants. Nous avons pu oublier jusqu'ici ces grands faits de l'ordre moral, ils ont pu rester étrangers à notre vie active et pratique; mais ils n'en existent pas moins, et ils n'en décideront pas moins de notre condition éternelle. Venez à nous et emparez-vous de toutes les facultés de notre âme, saintes réalités du monde invisible, nobles et grandes idées du siècle à venir! Dieu vivant et vrai! Dieu toujours présent à nos côtés, ouvre nos yeux pour qu'ils te contemplent, et nos cœurs pour qu'ils t'adorent! Grande et douce

figure du sauveur crucifié pour notre salut, apparais à nos regards dans ta sublime beauté, et enflamme nos cœurs d'un saint amour! Esprit saint qui régénères et qui sanctifies, viens habiter dans nos âmes comme dans tes temples, et fais-y régner la sainteté! Immortalité, vie éternelle, jugement à venir qui dois rétablir l'ordre à jamais dans la création de Dieu, soyez pour nous désormais des réalités, et présidez à notre vie terrestre! Etrangers et voyageurs sur la terre, nous voulons, comme les patriarches, désormais chercher « une patrie, » la patrie céleste et éternelle, le repos réservé au peuple de Dieu! Amen.

Juillet 1856.

LA NATURE HUMAINE.

Si vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent?

(MATTH., VII, 11.) [1].

L'homme est-il naturellement bon, ou mauvais? porté au bien, ou porté au mal? question capitale, immense, dont la solution détermine toute la philosophie morale, et qui a de tout temps divisé les moralistes humains. L'homme est naturellement mauvais, disent les uns; et ils citent à l'appui les crimes, les turpitudes sans nombre qui se retrouvent partout et dans tous les temps, soit chez les peuples sauvages, soit dans les sociétés civilisées; ils en appellent aux penchants intimes de notre cœur, auxquels il faut

[1] Voir la note de la page 321.

résister pour faire le bien, tandis qu'il suffit de s'y abandonner pour faire le mal; la vertu, disent-ils, est un état de lutte, un état qui a quelque chose de violent, et ce fait seul suffit pour condamner la nature humaine. L'homme est naturellement bon, répondent les autres; et ils allèguent à l'appui les tendances généreuses du cœur humain, les prodiges de dévouement, obscur ou éclatant, enfantés par les affections du cœur; ils en appellent à cette droiture innée qu'il est impossible de méconnaître chez bien des hommes, et qui leur fait sacrifier leurs intérêts à leur devoir. Que si la vertu exige une lutte, un combat, elle n'en est que plus honorable et plus belle pour qui remporte la victoire.

Ces deux opinions peuvent l'une et l'autre se soutenir, sinon avec un succès égal, du moins par des considérations spécieuses, à s'en tenir aux seuls arguments que fournissent la raison et l'expérience; et il serait probablement impossible de trouver à cette question capitale une solution pleinement satisfaisante, si nous n'avions pas, pour nous guider à travers ces ténèbres, la lumière divine de la révélation.

L'Ecriture, qui est la parole de Dieu, pose en fait la perversité générale et absolue de la nature humaine; mais en même temps elle explique cette perversité de manière à nous faire comprendre qu'il n'y a rien là d'incompatible avec certaines tendances généreuses de notre cœur. Les paroles de mon texte, en parti-

culier, me paraissent jeter une grande lumière sur cette question; et c'est sous ce point de vue principalement que je me propose de les étudier aujourd'hui. « Si vous, *qui êtes mauvais*, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » Il y a deux choses dans ces paroles du sauveur. Il y a d'abord, et c'est la pensée principale, une exhortation à la prière et à la confiance en Dieu; mais il y a aussi une déclaration bien significative, quoiqu'elle occupe une place accessoire et que le sauveur l'insinue en quelque sorte en passant, relativement à la perversité humaine.

« Si vous, *qui êtes mauvais*, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants..... » Je ne crois pas qu'il y ait dans la bible entière une déclaration qui établisse d'une manière plus formelle, plus absolue, plus éclatante la doctrine de la perversité humaine. Cette doctrine, ou plutôt cette vérité, ressort ici d'autant plus frappante que le sauveur n'a point pour but de l'enseigner, et qu'il s'en sert comme d'un principe hors de toute contestation pour appuyer un autre enseignement; on sent qu'il ne juge pas nécessaire de démontrer la perversité humaine; c'est là pour lui un fait évident, une de ces vérités premières qui ne se démontrent pas, attendu qu'elles frappent les yeux de l'intelligence comme la lumière du soleil frappe les yeux du corps; il ne suppose même pas que ceux

auxquels il s'adresse puissent avoir l'idée de contester cette vérité : « vous qui êtes mauvais, qui le savez, qui le sentez, qui ne pouvez pas songer sérieusement à le nier » — je le répète, dans la pensée de Jésus-Christ, ce n'est pas là une doctrine à établir, c'est un fait patent, c'est un principe, c'est un axiome.

Il y a déjà quelque chose qui étonne à voir le sauveur poser en principe, et comme inutile à démontrer tant elle est évidente, une vérité qui en fait n'est que trop souvent contestée par l'orgueil humain. Mais cet étonnement augmente quand on lit les paroles qui suivent : « si vous, qui êtes mauvais, *savez bien donner de bonnes choses à vos enfants.* » Chose étrange! c'est quand Jésus présente la nature humaine sous un de ses aspects les plus aimables et les plus beaux, l'amour des parents pour leurs enfants, c'est alors qu'il pose en principe que les hommes sont mauvais.

Qui ne connaît, qui n'a souvent admiré, dans les dévouements qu'il inspire, l'amour paternel ou maternel?

Même dans ses manifestations les moins relevées, même chez les créatures privées de raison, cette affection naturelle, qui n'est alors qu'un instinct, a quelque chose d'aimable et de touchant; mais combien n'est-elle pas plus admirable et plus belle chez les hommes, créés à l'image de Dieu! Votre cœur

peut-il rester indifférent à la vue d'un père qui s'impose volontairement des fatigues et des privations de tout genre, qui consume dans un travail aride les plus belles années de sa vie, qui souvent brave sans hésiter, sur un navire fragile, le danger des vents et des flots, tout cela pour préparer à ses enfants un avenir plus facile et plus doux? Mais c'est surtout chez la mère qu'il faut contempler et admirer cette affection si touchante et si belle : soit qu'elle arrête un regard humide de joie et d'amour sur son enfant brillant de fraîcheur et de santé; soit qu'elle entoure des soins les plus ingénieux et les plus tendres le lit de son enfant malade, épiant et prévenant ses moindres désirs, étudiant avec anxiété, sur son visage altéré, les plus légers symptômes d'aggravation ou de guérison; soit que pour le nourrir elle se condamne pendant de longs mois à une vie toute de renoncement et de fatigues, sans connaître d'autres plaisirs que son amour même, ni d'autre repos qu'un sommeil incomplet et incessamment troublé; soit que pour l'arracher au danger elle se précipite sans réflexion, et avec une sublime déraison, dans l'eau ou dans les flammes : assurément il y a dans de tels dévouements une beauté morale admirable, et malheur à qui pourrait les contempler ou les apprendre, sans que son cœur tressaillît d'émotion et de sympathie! C'est cet amour des parents pour les enfants qui est le lien nécessaire de la société civile, comme

il l'est de la famille : ôtez des relations humaines cet amour-là, et la famille et la société tombent en poussière, s'écroulent comme une maison sans ciment. Amour infatigable et inépuisable, qui résiste à toutes les secousses, à toutes les indifférences, à toutes les ingratitudes; qui alors même qu'un enfant prodigue a dissipé sa jeunesse dans le péché et dans l'oubli de ses parents, le reçoit encore les bras ouverts lorsqu'il revient au toit paternel. Assurément, je le répète, une telle affection est quelque chose de bon et de beau; et sans doute le sauveur, dont le cœur était fait à l'image du nôtre, le sauveur qui pleura sur le tombeau de Lazare, était moins que personne insensible à tout ce qu'il y a de touchant et d'excellent dans l'amour paternel. Et pourtant c'est au moment même où il rappelle cet amour-là et le signale comme une chose bonne, c'est alors qu'il déclare que ce père et cette mère qui savent si bien donner de bonnes choses à leurs enfants, qui sont animés pour eux d'une si tendre affection, n'en sont pas moins des êtres mauvais et pervers : si vous *qui êtes mauvais*, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants..... Quel est donc le mot de cette énigme, et comment expliquer une si étrange contradiction?

La réponse à cette question est facile : il ne faut, pour la trouver, que suivre jusqu'au bout la comparaison qu'emploie ici le sauveur.

En effet, plus il y a de générosité et de puissance

L'oubli de Dieu ! toutes les paroles sont faibles pour caractériser ce péché qui domine et embrasse tous les autres, ce *crime* qui est l'apanage de l'humanité entière. Et pourtant la plupart des hommes n'ont aucune conscience d'un tel crime, ils ne soupçonnent pas tout ce qu'il y a de mauvais et de haïssable dans le fond de leur cœur. Qu'un fils laisse éclater sur son visage des signes de dédain, ou qu'il entretienne dans son cœur des sentiments d'antipathie à l'égard de son père terrestre, ils en seront péniblement affectés comme d'un renversement grave de la loi morale; et ils accorderont volontiers qu'une obéissance purement matérielle est sans valeur, si d'ailleurs le cœur de l'enfant est en état de révolte contre les êtres dont il tient le jour. Et quand bien même il n'y aurait pas de révolte positive, si seulement le cœur de l'enfant est en état d'indifférence — d'indifférence à l'égard du père ou de la mère qui l'a nourri, qui l'a protégé, qui l'a comblé de bienfaits, qui a constamment souffert pour lui depuis sa naissance, et qui ne peut voir sans la douleur la plus amère l'enfant pour lequel il s'est sacrifié ne pas se soucier de lui — cette seule indifférence suffit abondamment pour flétrir à nos yeux celui qui l'éprouve, comme un être pervers et dénaturé. Assurément, il n'est pas un de vous qui ne se sente ému d'indignation quand un père ou une mère est ainsi frustré de cet amour de ses enfants, qui est sa pro-

priété morale, de cet amour auquel il a le droit le plus évident et le plus légitime. Comment donc ne sentiriez-vous pas que le même principe doit trouver son application, avec une tout autre énergie, dans nos relations avec notre père céleste? que direz-vous donc de cette grande famille humaine qui a rejeté loin d'elle toute affection de cœur pour son père, et qui s'est détournée de lui pour suivre son propre chemin? n'est-ce donc rien que la race tout entière qui peuple notre globe soit tombée tout au moins dans l'indifférence, dans l'insouciance à l'égard de Dieu; et que, si elle ne se livre pas contre lui à une rébellion positive, du moins elle ait perdu tout sentiment de ses bienfaits et de son amour? n'est-ce rien que l'homme, cet être créé et par conséquent dépendant, marche à travers la vie sans se soucier du créateur qui lui a donné la vie et qui l'entretient; que cet homme qui reçoit de Dieu à chaque instant chaque souffle de son existence, n'ait rien en lui qui aspire après Dieu et qui le cherche; que cet homme si admirablement constitué dans toutes ses parties par le souverain maître de l'univers, rapporte à lui-même ses facultés physiques et morales comme si tout cela était son ouvrage; que cet homme comblé depuis son berceau jusqu'à sa tombe des bienfaits de la providence, passe insouciant d'une jouissance à une autre jouissance, sans qu'un seul élan de gratitude le porte vers son divin bienfaiteur; que cet homme gardé à chaque

instant par la protection toute-puissante de ce Dieu dont le regard veille sur lui, détourne sans cesse ses propres regards loin de Dieu; que cet homme dont la vue se promène enchantée des splendeurs du ciel aux magnificences de la terre, jouisse de tout cela sans donner une pensée à l'artiste invisible qui a prodigué la couleur à tous ces tableaux magnifiques et allumé tous ces flambeaux splendides; que cet homme enfin puise à chaque instant la joie dans tout ce qui l'entoure, dans l'affection de ses proches, dans le parfum des fleurs, dans la saveur des fruits, dans toutes les harmonies de la nature, et qu'il vive, respire, aime, sente, agisse, jouisse, tout cela dans un oubli absolu de celui qui l'a entouré de toutes ces jouissances? Vous qui savez si bien dénoncer l'ingratitude d'un enfant envers ses parents sur la terre, ne trouverez-vous point dans votre vocabulaire moral quelque expression énergique et sévère pour flétrir le crime d'une telle ingratitude envers Dieu? vous qui sympathisez à l'angoisse d'un père ou d'une mère affligés par l'indifférence de leur enfant, votre cœur ne sera-t-il point pénétré par la voix plaintive de celui qui s'écrie du haut du ciel : « j'ai étendu mes mains, et personne n'y a pris garde [1]! » Hélas! il existe une léthargie morale qui s'est emparée de l'humanité entière; et nous sommes devenus insensi-

[1] Prov., I, 24.

bles à ce crime qui aux yeux des anges paraît énorme, le crime de créatures qui désavouent leur créateur, et d'un monde qui a oublié son Dieu !

Comprenez-vous maintenant comment le sauveur, tout en accordant qu'il y a chez les hommes une chose bonne qui est l'amour paternel, a pu cependant les déclarer tous en masse mauvais et pervers? Il venait de quitter ces demeures bienheureuses et saintes, où le mal moral apparaît dans toute sa laideur et son énormité. Il descendait du ciel, où naguère il contemplait la puissance et la tendresse de cette affection paternelle, qui du trône de Dieu rayonne au loin sur toutes ses créatures : et maintenant, mêlé aux habitants de la terre, il voit de près l'ingratitude et l'indifférence que les créatures opposent à un tel amour. Empreint comme il l'était de l'esprit de cette famille céleste qu'il venait de quitter, il ne pouvait pas porter sur les familles de la terre un autre jugement que celui qui est écrit dans notre texte. Il ne pouvait pas ne pas rendre hommage à l'amour des parents pour leurs enfants, vertu admirable qui embellit le caractère de Dieu lui-même, et qui se retrouve encore partout chez les hommes, survivant à notre déchéance morale sous la forme d'un instinct généreux et impérissable. Mais plus il admirait l'amour des parents, plus il devait avoir en horreur l'ingratitude des enfants, comme vous le faites vous-mêmes dans les relations terrestres. Et comme il voyait tout ensem-

ble chez les hommes, d'un côté un dévouement admirable des pères envers leurs enfants, de l'autre un éloignement non moins prononcé de leur part à l'égard de leur père céleste, il ne pouvait, tout en reconnaissant qu'ils avaient conservé une chose bonne, que les déclarer mauvais et pervers, comme ne possédant plus cette vertu capitale qui rattache la créature au créateur.

Cette observation répond à la difficulté que nous proposions en commençant ce discours, et nous apprend en quoi consiste proprement la perversité générale et absolue de la nature humaine. Cette perversité, qui n'est pas moins incontestable aux yeux d'une saine philosophie qu'à ceux de la foi, ne consiste pas dans l'absence complète de tout ce qu'il y a d'aimable, d'utile, de beau et de bon : elle consiste à proprement parler dans l'oubli de Dieu, et pour appeler les choses par leur vrai nom, dans l'athéisme. Oui, l'athéisme, non pas théorique mais pratique, voilà le vrai fond de cette immense plaie morale qui afflige l'humanité. Ce vice capital de la nature humaine n'empêche pas de sa part bien des manifestations belles et bonnes, soit que cette beauté morale éclate grande et sublime par des traits d'héroïsme, soit qu'elle brille plus douce mais non moins aimable en des effusions de sensibilité et de sympathie. Comme il y a encore des beautés de forme et de couleur dans notre monde déchu, il peut

y avoir aussi certaines beautés morales indépendantes de Dieu et de son service. Il y a de la beauté dans l'éclat d'une rose, et il y a une beauté d'un ordre plus relevé dans les teintes délicates que font éclore sur le visage la modestie et la pudeur ; mais il se peut qu'il n'y ait pas davantage la pensée et l'amour de Dieu chez l'être humain que dans l'objet inanimé. Il peut exister et il existe en effet bien des manifestations admirables de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui ; et pourtant cela n'empêche pas que cette nature ne soit foncièrement mauvaise et impie, par cela seul qu'elle est éloignée de Dieu. Nous avons parlé de ce qu'il y a d'excellent dans l'amour des parents pour leurs enfants ; mais combien d'autres traits non moins beaux, non moins touchants, pris dans le caractère de l'homme naturel, ne pourrions-nous pas ajouter à celui-là ! l'amitié, la piété filiale, l'amour de la patrie, l'amour de la vérité, la fidélité à la parole donnée, la droiture de conscience, la générosité, le désintéressement, la compassion, cette sympathie naturelle à tant de cœurs qui fait qu'on se met à la place de ceux qui souffrent, qu'on pleure avec ceux qui pleurent et qu'on se dévoue pour les soulager : toutes ces choses se trouvent dans la nature humaine, et toutes ces choses sont bonnes, belles, excellentes et dignes d'admiration. Ce n'est pas seulement à des époques éloignées de nous qu'il s'est trouvé des Damon et

des Pythias martyrs de l'amitié, s'offrant à l'envi à mourir l'un pour l'autre ; et des Régulus esclaves de leur parole, se livrant volontairement à l'exil et à la mort pour ne pas manquer à la foi jurée ; et des Caton et des Aristide, pour qui la conscience était un maître plus inflexible et mieux obéi que tous les souverains et toutes les lois de la terre. Il y a eu de tels hommes dans tous les temps, il y en a encore de nos jours ; et il ne faudrait pas chercher bien loin de nous pour trouver des exemples d'un dévouement d'autant plus touchant et plus admirable, qu'il est plus obscur et plus ignoré des hommes. Mais dans tout cela, je vous le demande, quelle est la place qui est réservée à Dieu, au créateur, au maître souverain, au père céleste ? quelle est la place réelle que Dieu occupe dans la vie morale de l'humanité ? Hélas ! cette place qu'on réserve à Dieu, c'est, je ne dirai pas la dernière, car c'est moins encore que cela : c'est une pure et simple négation. Dieu ne tient absolument aucune place dans la vie morale, dans la vie réelle, dans la vie pratique de l'humanité — je parle, bien entendu, des hommes inconvertis, de ceux dont le cœur n'a pas été encore touché par la grâce divine et renouvelé par le Saint-Esprit. L'athéisme pratique, voilà la vraie condition de l'humanité, tant des bons que des méchants, tant des vertueux que des vicieux, tant des purs que des impurs, tant des hommes droits que des fourbes et

des traîtres. Les hommes pensent à Dieu, je ne dirai pas moins qu'aux objets de leurs affections morales, mais ils pensent à lui moins qu'à leur travail de chaque jour, moins qu'à leurs plaisirs les plus frivoles, moins qu'à un évènement politique, moins qu'à un incident de famille, moins qu'à la nouvelle du jour, moins que l'ouvrier à son outil et le négociant à son grand livre, moins qu'à quoi que ce soit qui tient une place quelconque dans leur vie. Pour eux, ce Dieu duquel ils tiennent tout, en qui seul ils ont « la vie, le mouvement et l'être, » ce Dieu sans la providence duquel ils rentreraient à l'instant dans le néant d'où il les fit sortir, Dieu est comme supprimé: ils le laissent de côté, ils ne se soucient pas de lui, ils vivent enfin sans lui. Et vous pourriez, mes frères, ne pas voir dans un tel fait un renversement épouvantable de l'ordre normal, une perversité profonde et effrayante, un mal immense, un crime qui appelle la colère et le châtiment divins! Ah! si sur la terre l'enfant qui oublie l'existence de son père ou de sa mère est digne d'un châtiment temporel, comment ne serait-il pas digne d'un châtiment éternel, celui qui a oublié le père qui est dans les cieux, et qui le compte pour rien dans sa vie! apprenons à nous faire une juste idée des choses, et apprécions comme elle le mérite une si épouvantable perversité.

Remarquez bien que pour arriver à cette convic-

tion de la perversité universelle et absolue de l'humanité, nous avons pris la nature humaine par son plus beau côté, et que notre démonstration conserverait toute sa force quand bien même l'homme vertueux le serait constamment, sur tous les points, et que tous les hommes sans exception seraient vertueux. Mais vous le savez trop, une telle supposition serait une pure chimère. En réalité, dans la vie humaine le mal l'emporte sur le bien, même à ne considérer que la moralité extérieure des actions. En réalité la plupart des vertus que nous avons signalées ne sont que des cas isolés, pour ne pas dire exceptionnels. En réalité, les hommes les plus excellents ne sont jamais également vertueux sur tous les points, et il y a toujours chez eux quelque infirmité morale connue ou cachée. En réalité, il y a dans le cœur et dans la vie des hommes plus d'égoïsme que de charité, plus d'envie que de générosité, plus de duplicité que de droiture, plus de souillure que de pureté, plus de vices que de vertus, plus de mal que de bien. C'est pourquoi, soit que nous considérions les vices de l'humanité, soit que nous considérions ses vertus elles-mêmes, nous sommes également conduits à cette conclusion, qui est celle de Jésus-Christ, et de saint Paul, et de saint Jean, et de la bible entière : les hommes *sont mauvais*. « Le monde est plongé dans le mal. Il n'y a point de juste, non pas même un seul. Il n'y a personne qui ait de

l'intelligence, il n'y a personne qui cherche Dieu. Ils se sont tous égarés, ils se sont tous pervertis : il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul ! »

Oui le mal est immense, et pour y porter remède il n'a fallu rien de moins que le sacrifice du fils de Dieu. Un père se sacrifie pour des enfants même ingrats; et Dieu le père céleste s'est sacrifié pour les pécheurs. S'il est au monde un moyen de remédier à l'affreux désordre que nous avons signalé, c'est le sacrifice qui a été offert sur la croix. La croix, voilà sans doute la porte par laquelle ce père céleste, banni par des enfants ingrats, pourra rentrer dans leur cœur et dans leur vie. Du moins en présence d'un tel sacrifice le cœur de l'homme sera-t-il touché et régénéré? du moins au pied de la croix se souviendra-t-il de ce Dieu qui l'a aimé jusqu'à la mort, et consentira-t-il à lui donner une place dans sa vie? Hélas! l'expérience prouve qu'il n'en est pas ainsi, et que la croix elle-même ne suffit pas si elle n'est pas accompagnée d'une influence directe et toute-puissante sur le cœur de l'homme. C'est ici le comble de l'ingratitude, de l'indifférence et de l'impiété des hommes, que même en présence de la preuve d'amour la plus éclatante, la plus merveilleuse qui se puisse imaginer, ils conservent à l'égard de Dieu leur indifférence et continuent de vivre sans penser à lui. Oui, c'est en vain que ce Dieu, non con-

tent de leur avoir donné la vie et tous les biens qui l'accompagnent, leur donne son fils unique et bien-aimé; c'est en vain qu'il livre le saint et le juste au supplice de la croix pour les arracher à la condamnation : tout cela ne suffit pas encore, la croix même de Jésus-Christ est impuissante pour les émouvoir, et ce sacrifice qui confond d'admiration les anges du ciel, cet abîme d'amour dans lequel ils s'efforcent en vain de regarder jusqu'au fond, tout cela n'occupe même pas une petite place dans le cœur et dans la vie des hommes. Que faudra-t-il donc, grand Dieu! pour triompher d'une telle indifférence? Nous l'avons dit, mes frères, il faut qu'une force divine agisse directement sur le cœur de l'homme; il faut que Dieu lui-même, non plus seulement par des témoignages extérieurs de son amour, mais par une influence intérieure et toute-puissante, touche ce cœur insensible qui a désappris de battre pour lui, ramène à lui cette pensée égarée qui a oublié son existence. Eh bien: puisque le salut des hommes est à ce prix, la bonté paternelle de Dieu, son amour, sa condescendance, son désir de les sauver iront jusque-là. Il leur donnera grâce sur grâce, il complètera le don de son fils par le don de son Saint-Esprit. « Si vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » Le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu lui même agissant direc-

tement sur le cœur de l'homme pour le toucher et le régénérer, voilà ce qui met le comble à l'œuvre de la grâce de Dieu; après le don du Saint-Esprit il n'y a plus rien, il n'existe plus aucune ressource pour le salut; et si le pécheur, après avoir résisté à l'œuvre de Christ, résiste à l'œuvre du Saint-Esprit, il ne lui reste plus qu'à périr. C'est là sans doute une des applications tout au moins de cette parole effrayante et mystérieuse du sauveur : « si quelqu'un a péché contre le fils de l'homme, il pourra lui être pardonné; mais s'il a péché contre le Saint-Esprit, » s'il résiste aveuglément et obstinément à cette action sainte que Dieu veut exercer sur son cœur, « il ne lui sera jamais pardonné, ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir. » Et en effet il implique contradiction qu'un homme puisse être sauvé quand il persiste à rejeter le salut, quand il repousse volontairement et obstinément non-seulement la grâce extérieure, mais la grâce intérieure de Dieu; non-seulement l'œuvre de Christ, mais l'œuvre du Saint-Esprit.

Mes frères, ne résistez pas au Saint-Esprit. Quoique vous ne puissiez pas voir cet Esprit des yeux de la chair, ni l'entendre de vos oreilles, il est près de vous, n'en doutez pas, il vous parle tous les jours et dans ce moment même; il vous presse de donner enfin une place à Dieu, et la première place dans votre cœur et dans votre vie; il vous dit qu'il serait à la fois coupable et insensé de continuer à vivre

comme vous l'avez fait peut-être jusqu'à présent, sans que le Dieu du ciel et de la terre exerce aucune influence réelle sur vos affections et sur vos pensées. Ecoutez cette voix divine, cédez à cette influence qui vient d'en haut, cherchez Dieu sincèrement, « offrez-lui vos corps » et vos âmes « en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est, » vous dit l'apôtre, « votre service *raisonnable.* » Vivre pour Dieu, tel est en effet le seul parti raisonnable pour des créatures immortelles qui ont tout reçu de Dieu dans le passé, et qui attendent tout de lui dans l'avenir.

Et vous, chers frères, pour qui les choses de la foi ont déjà commencé à devenir des réalités; vous qui n'êtes déjà plus étrangers à la vie divine, mais chez qui cette vie est faible encore, et qui êtes obligés de confesser avec humiliation que si Dieu n'est pas entièrement exclu de votre vie, toutefois il n'y tient pas habituellement cette première place qu'il devrait toujours occuper, c'est encore au Saint-Esprit qu'il vous faut recourir pour remédier à ce défaut de votre vie religieuse. C'est à lui qu'il appartient de rapprocher Dieu de vous, de le rendre à chaque instant présent dans votre cœur, de faire qu'il préside sans cesse à vos actions, à vos paroles, à vos affections, à vos pensées, et que votre vie morale tout entière émane de Dieu et retourne à Dieu. Cet Esprit saint qui peut seul accomplir en vous cette merveilleuse transformation n'est pas éloigné de vous,

il est à votre portée, il dépend de vous de l'obtenir, il ne faut pour le posséder qu'une parole de prière, qu'un cri de la foi. « Si vous, qui êtes mauvais, » qui avez subi une déchéance morale, « savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste, » lui qui est la bonté même et la perfection absolue, « donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » Demandez donc avec ardeur le Saint-Esprit, cherchez-le de jour en jour comme le plus précieux des trésors, vivez de plus en plus sous sa puissante et sainte influence, et en vous rapprochant toujours davantage de Dieu dans cette vie mortelle, préparez-vous pour cette vie éternelle où Dieu sera « tout en tous! » Amen.

Novembre 1852.

LES PLAISIRS DU MONDE.

Que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit.

(Rom., XIV, 5.) [1].

Parmi les devoirs de la vie chrétienne, il en est qui ne se présentent pas à nous avec cette clarté parfaite qui ne laisse place à aucun doute. S'il est des choses à l'égard desquelles nous pouvons prononcer avec certitude et en toute occasion qu'elles sont mauvaises et d'autres choses dont nous pouvons dire avec certitude qu'elles sont bonnes ou permises, il en est aussi à l'égard desquelles le devoir du chrétien n'apparaît pas avec la même évidence, et qui donnent lieu à des diversités de vue entre les enfants de Dieu. Les uns n'hésitent pas à condamner ces choses comme

[1] Voir la note de la page 321.

mauvaises, et à faire au chrétien un devoir impérieux de s'en abstenir. D'autres au contraire, plus larges, plus faciles, pensent que la vie chrétienne n'est pas directement intéressée dans ces choses-là, et que le fidèle conserve la liberté d'y prendre part ou de s'en abstenir, à son choix et suivant les circonstances.

Cette observation s'applique en particulier à ce qu'on est convenu d'appeler les plaisirs du monde, tels que les danses, le jeu, les spectacles — non pas, bien entendu, les spectacles immoraux, à l'égard desquels la question ne peut pas même être posée pour une conscience chrétienne, mais les spectacles honnêtes, s'il s'en trouve encore aujourd'hui, comme nous aimons à le supposer. Est-il permis au chrétien de prendre part aux divertissements de ce genre? Cette question se pose naturellement pour toute âme sérieuse, et qui commence à se préoccuper de ses intérêts éternels. Il est probable que parmi les personnes qui m'écoutent, il en est un certain nombre qui ont agité plus d'une fois cette question avec leur conscience, et qui accueilleraient volontiers quelques directions à ce sujet.

Et pourtant, mes frères, quelle que soit l'actualité du sujet, ce n'est pas une réponse catégorique à cette question que je viens vous apporter aujourd'hui. Je ne vous dirai pas s'il vous est permis, ou s'il vous est défendu de prendre part aux plaisirs du monde. Je

viens bien plutôt vous montrer que cette question-là n'a pas l'importance qu'on y attache communément, et qu'il en est une autre, bien autrement sérieuse et qui vous touche de bien plus près, dont il faut avant tout vous occuper.

En mettant sur le premier plan la question des plaisirs du monde, on s'expose à donner une idée fausse de la vraie piété et de son caractère. Si je vous disais d'une manière absolue, comme beaucoup n'hésitent pas à le faire, que le chrétien, pour être fidèle, doit s'abstenir de participer aux réunions mondaines, je craindrais de vous porter à perdre de vue ce qu'il y a d'essentiel dans la piété pour vous attacher à l'accessoire; je craindrais que vous ne fissiez consister la vie chrétienne dans certaines abstinences, dans certaines pratiques extérieures, tandis qu'elle consiste essentiellement à donner son cœur à Dieu. J'aurais obtenu de vous bien peu de chose, si j'avais obtenu seulement que vous renonciez aux plaisirs du monde. On peut s'abstenir du bal et du spectacle, et avoir un cœur égoïste, orgueilleux, impur, un cœur attaché au monde. Qu'importe que vous renonciez à la mondanité extérieure si vous gardez un monde au-dedans de vous; si le centre de votre vie, de vos affections et de vos pensées est toujours sur la terre; si votre cœur et votre trésor ne sont pas dans le ciel; si vous ne vivez pas en vue de l'éternité; si toute votre activité morale se rapporte à la vie présente, et

non pas à la vie éternelle? Vous aurez beau vous abstenir des plaisirs du monde, si vous conservez de telles dispositions, vous resterez étranger à la vie chrétienne; votre piété sera une affaire de commande, un rigorisme artificiel; elle n'aura rien de ce caractère heureux et libre, de ce saint abandon qui est essentiel à l'évangile. L'évangile est une loi d'amour et de liberté, vous en aurez fait une loi de contrainte et de servitude; vous ne vivrez pas sous la grâce, mais sous la loi; vous ressemblerez à ces chrétiens judaïques dont parle saint Paul, qui faisaient consister la piété à dire : « ne mange, ne goûte, ne touche point; » et votre abstinence, purement extérieure, des habitudes de la mondanité, n'aura d'autre résultat que de vous faire illusion à vous-mêmes sur votre véritable état devant Dieu : vous vous imaginerez être un vrai chrétien parce que vous vivrez en dehors des pratiques du monde, tandis que votre cœur sera peut-être aussi éloigné de Dieu, aussi attaché à la terre, aussi étranger à la vie nouvelle que celui du mondain le plus déclaré.

Si donc vous devez renoncer aux plaisirs du monde — et c'est bien là notre désir à votre égard, mes chers amis — si vous devez renoncer aux plaisirs du monde, il faudra, pour que ce renoncement soit salutaire, qu'il soit amené par une autre voie que celle d'un commandement direct et absolu. Il faudra vous abstenir de ces choses, non point pour obéir à

la parole d'un pasteur, ni d'aucun homme, mais par un effet paisible et spontané de votre développement religieux. Il faudra que le renoncement au monde, comme une plante délicate, naisse et se développe sur le sol même de votre cœur, au lieu d'y être transporté d'une manière artificielle et par une main étrangère. Quand un homme est « né de nouveau » selon la parole de Jésus-Christ ; quand par le changement de son cœur il est passé de la mort à la vie, et du monde à Dieu ; quand il a cessé de porter ses premières affections vers la terre pour les donner aux choses du ciel ; quand il a compris la seule chose nécessaire, saisi la bonne part et trouvé la perle de grand prix, alors, tout naturellement et sans effort, il cesse de chercher sa joie dans les plaisirs du monde, il ne les comprend plus. Alors il vit dans une sphère élevée et radieuse où ses regards contemplent Dieu lui-même ; il entend déjà comme un écho lointain des concerts célestes, et ni les sons de la musique la plus enivrante, ni les accents les plus sublimes de la poésie, ne valent pour lui les charmes de cette harmonie divine qu'il a commencé à goûter. Qu'irait-il faire dans ces réunions bruyantes où les enfants du siècle vont chercher des amusements qui n'ont plus de saveur pour lui ? il n'est pas besoin d'un commandement pour l'en détourner. Le principe qui dirige sa conduite, c'est l'essor libre et spontané d'une affection nouvelle, et non pas une soumission rigide et forcée

à des pratiques formalistes. S'il s'abstient désormais de la danse et du théâtre, ce n'est là qu'un résultat de détail entre beaucoup d'autres, c'est une des conséquences les moins importantes des principes nouveaux et puissants qui agissent en lui. S'il renonce aux plaisirs du monde, ce n'est pas qu'il y attache une importance exagérée, ni que ces plaisirs soient pour lui l'objet d'une sainte horreur, ni qu'il condamne avec une sévérité farouche ces choses, qui ne sont pas l'objet d'un commandement formel dans la parole de Dieu. Mais il a d'autres occupations et d'autres plaisirs. Ses affections et ses joies sont ailleurs. Son cœur n'est plus dans une salle de danse ou de spectacle : il est dans la maison du Seigneur, dans les réunions des enfants de Dieu, dans le lieu secret où il s'approche par la prière de son père céleste, dans les œuvres de charité, dans les devoirs sérieux de sa vocation, et aussi par intervalles — car il ne s'interdit pas des récréations innocentes et nécessaires — dans les joies paisibles et pures de la vie de famille ou de l'amitié chrétienne, dans les nobles jouissances de la littérature ou des arts. Et si vous lisiez dans son cœur ce qu'il éprouve à l'égard de ceux qui cherchent encore leur bonheur dans les plaisirs du monde, vous y trouveriez non pas un blâme sévère, ni une condamnation rigoureuse, mais bien plutôt un sentiment de charité et de compassion à la pensée qu'ils ne connaissent pas de meilleures joies.

Ainsi, mes frères, vous devez le comprendre, ce n'est point par des attaques directes et véhémentes que nous voulons combattre le goût que vous pouvez éprouver pour les plaisirs du monde, et la part que vous y prenez peut-être. Nous ne vous cacherons point que l'état moral de notre église sous ce rapport est pour nous un sujet de regret et d'humiliation. Sans attacher une importance exagérée à telle ou telle manifestation particulière de l'esprit de mondanité, nous ne pouvons pas nous dissimuler que l'amour du monde est répandu chez une portion nombreuse de cette église. Nous voudrions qu'une église intéressante et bénie à bien des égards, une église qui aime la prédication de l'évangile, qui ne supporterait pas un enseignement contraire à la parole de Dieu, qui se plaît aux œuvres de charité, qui sympathise à tout ce qui est bon, pur, aimable et digne de louange — nous voudrions qu'une telle église fût plus sérieuse, plus sainte, plus séparée du monde, plus conforme dans son caractère moral à celui de son chef crucifié. Nous nous affligeons et nous nous humilions devant Dieu en voyant tant de jeunes gens et de jeunes filles, qui ont promis solennellement de renoncer aux convoitises du monde, conserver les goûts et les habitudes de la mondanité. Un des plus ardents désirs de notre cœur est qu'il s'opère à cet égard une réforme dans notre église, et que les familles protestantes arrivent à se distinguer dans

cette grande ville par leur sérieux et leur sainteté. Mais nous voulons que cette réforme vienne du dedans et non pas du dehors. Nous voulons que le renoncement au monde soit chez vous le produit spontané d'une affection nouvelle, le choix libre et satisfait d'un cœur changé, plutôt que si ce renoncement vous était imposé comme un joug pesant, accepté seulement par l'homme extérieur. On peut appliquer ici la parabole du vin nouveau déposé dans de vieux vaisseaux. Le vin n'avait pas encore opéré tout son travail; et les vases dans lesquels on le déposait au temps du sauveur, qui étaient des outres de cuir, ayant perdu, par l'effet de la vétusté, la faculté de se dilater et de s'étendre, résistaient à la pression du vin en fermentation; dès-lors cette pression devait nécessairement avoir pour résultat de les rompre et de les déchirer; en sorte que le vin et les vaisseaux étaient perdus à la fois. Il en arrive de même lorsqu'on veut imposer prématurément à l'homme irrégénéré ces pratiques nouvelles, qui sont si bien d'accord avec les affections du chrétien. Les maximes qui ont cours dans le monde chrétien, relativement à l'abstinence totale des plaisirs du monde, paraissent à l'homme irrégénéré des sévérités excessives et arbitraires. Elles ne sont pas à sa portée morale, elles ne répondent pas à la lumière intérieure qu'il possède. Son esprit est stimulé à la révolte contre des exigences qu'il ne comprend pas, et contre un renon-

cement dont il ne sent pas la nécessité. Il s'agite et regimbe dans les entraves dont on a essayé de l'enchaîner; et il est à craindre que, dans un accès d'impatience, il ne rejette loin de lui le christianisme en même temps que ces exigences prématurées, qu'il est porté à confondre avec la piété elle-même. Il faut que le vin nouveau soit déposé dans des outres neuves, qui puissent céder et s'étendre au gré de la pression de ce vin nouveau. En d'autres termes, il faut que l'homme soit régénéré. Il faut que son cœur soit changé par le Saint-Esprit. Il faut qu'il passe par ce changement intérieur et profond que le sauveur appelle une nouvelle naissance. Il faut que les joies de l'amour divin, et les espérances de la vie éternelle, entrant dans le cœur, y prennent la place de l'amour du monde et de ses faux plaisirs. Alors le commandement de renoncer aux habitudes de la mondanité cesse d'être pénible, ou plutôt on n'a plus besoin d'en faire l'objet d'un commandement. Alors le chrétien abandonne ces choses, non point pour obéir à des croyances qui n'étaient pas justifiées à ses yeux, mais en vertu d'un choix libre et sans contrôle. Comme le vin nouveau est en rapport avec le vaisseau neuf, ainsi les habitudes de la sainteté sont en rapport avec les besoins intimes de celui qui est devenu une nouvelle créature en Jésus-Christ. En délaissant les frivolités et les amusements d'un monde qui passe, il ne fait que suivre les affec-

tions nouvelles qui ont pris possession de son cœur.

Quelques exemples familiers vous montreront dans leur application pratique les principes que nous venons d'exposer. Un jeune homme, qui commençait à s'inquiéter sérieusement de son salut, vint un jour trouver un chrétien avancé en âge, et lui demanda s'il lui était permis de continuer d'aller au spectacle. Le pieux vieillard lui répondit simplement qu'il pouvait y aller aussi longtemps qu'il se sentirait libre de le faire. Cette réponse, qui étonne au premier abord, et que nous ne voudrions pas prendre pour règle dans toutes les occasions de même nature, était profondément sage dans ce cas particulier, et bien en rapport avec l'esprit de l'évangile. Ce chrétien expérimenté connaissait l'histoire de ce jeune homme, et lisait dans son cœur; il le connaissait droit de cœur et de conscience, désireux avant tout d'accomplir son devoir et la volonté de Dieu; il le voyait sous l'influence d'un travail intérieur et de l'œuvre du Saint-Esprit; il savait par une longue expérience que dans de telles conditions le développement religieux du jeune chrétien était assuré : que bientôt les amusements frivoles où il avait longtemps cherché sa joie n'auraient plus de saveur pour lui, et qu'il lui deviendrait moralement impossible d'y participer. Mais il voulut attendre le temps du Seigneur et laisser le Saint-Esprit faire son œuvre, sans la hâter par un développement prématuré.

C'est dans le même esprit qu'Elisée répondit à Naaman lorsque celui-ci, aussitôt après sa conversion, lui demanda s'il pourrait continuer à suivre son maître dans le temple des faux dieux et à se prosterner avec lui devant l'idole, comme l'y obligeaient les devoirs de sa charge [1]. Elisée, sans l'approuver ni le condamner, se contente de lui dire : « va en paix. » Il le laisse à sa conscience ; il attend que sa conscience mieux éclairée lui rende impossible cette participation extérieure à un culte qu'il n'approuvait plus au fond du cœur ; il attend aussi que Naaman, plus avancé dans la vie nouvelle où il entrait à peine, ait acquis plus de force pour supporter les sacrifices et peut-être les souffrances auxquels devait l'exposer sa fidélité.

Laissez-nous encore vous rappeler un trait qui n'est pas étranger à notre sujet. On raconte que le célèbre prédicateur Whitefield se rendit un jour au milieu d'une foire bien connue à Londres, et qui était le théâtre de bien des divertissements frivoles. Il eut le courage de dresser une chaire au milieu de cette foule bruyante, et d'adresser à ces hommes, durant plusieurs jours, des exhortations sérieuses et pressantes sur leurs intérêts éternels. S'il eût voulu prendre pour texte les plaisirs et les vanités qui se donnaient libre carrière dans un pareil

[1] 2 Rois, V.

lieu, il lui eût été facile de les condamner de la manière la plus sévère; et peut-être, avec la puissante éloquence dont il était doué, fût-il parvenu à disperser ses frivoles auditeurs, et à mettre un terme à la fête mondaine qui les rassemblait. Mais il avait en vue des résultats plus profonds et plus durables. Il prêcha, non pas le devoir de renoncer aux plaisirs du monde, mais la nécessité de la conversion pour obtenir la vie éternelle; et un certain nombre de personnes, touchées au cœur par ses exhortations, se convertirent en effet et passèrent « de la mort à la vie. » La foire en question n'a pas été abolie: elle existe encore de nos jours, sans doute avec ses vanités et ses joies bruyantes. Mais l'œuvre de Whitefield n'en a pas moins porté ses fruits; et les âmes qui ont été amenées par lui dans cette circonstance à la conversion et au salut, l'accueilleront au dernier jour dans les tabernacles éternels.

Assurément il faudrait plus que le courage et l'éloquence d'un Whitefield, pour oser élever la voix à son exemple dans quelqu'un des lieux où les enfants du siècle se réunissent aujourd'hui à la poursuite du plaisir. S'il s'agissait de prêcher l'évangile dans une de nos salles de spectacle, ou au milieu d'un de ces bals nombreux et brillants qui se multiplient à cette époque de l'année [1], il n'est pas un ministre de Christ

[1] Prêché pendant le carnaval.

qui ne reculât devant une tâche pareille comme devant une chose absolument impossible. Et pourtant la conduite de Whitefield peut nous servir de modèle à certains égards : car nous ne sommes pas sans moyens d'action sur ceux qui prennent une part active aux plaisirs du jour. Il en est que nous pouvons rencontrer dans la maison de Dieu. Il est un certain nombre de personnes qui, associant le monde et Dieu, passent tour-à-tour du théâtre au temple, et du temple à la salle de bal. Parmi les personnes qui m'écoutent aujourd'hui il en est probablement plusieurs, et peut-être un assez grand nombre, qui mêlent ainsi les plaisirs du monde aux devoirs de la piété; il en est peut-être qui dans ce moment même sont préoccupées de leurs préparatifs pour les fêtes de cet hiver. Si vous êtes dans le cas dont je parle, mon cher auditeur, rassurez-vous : aucune censure sévère ne sortira de notre bouche : ce n'est pas pour prononcer anathème contre vos plaisirs que nous sommes montés aujourd'hui dans cette chaire. Nous sommes décidés à vous laisser sur ce point entièrement à vous-mêmes, à votre conscience, à votre cœur. Si vous avez le cœur à la joie, et aux danses, et aux travestissements frivoles dans les jours où nous vivons, allez prendre votre part de ces plaisirs-là. Peut-être il nous serait facile de vous les présenter sous un point de vue triste et défavorable. Il nous serait facile de faire ressortir un contraste navrant entre le malheur des temps et les

fêtes de la saison : entre les souffrances des pauvres et les joies dispendieuses des riches. Mais laissons cela : ce n'est point par des considérations de cette nature que nous voudrions vous détourner des plaisirs du monde, s'ils possèdent encore vos affections. Soyez libres : allez où votre cœur vous porte, suivez les lumières morales que vous possédez, faites ce que vous permet votre conscience. Nous ne vous donnerons pas d'autre règle de conduite que celle de l'apôtre : « que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit. » Nous ne voulons aujourd'hui ni condamner ni approuver les plaisirs du monde : c'est une question sur laquelle nous passons à l'ordre du jour. Autre est la question qui nous préoccupe ; autre est le message solennel dont nous sommes chargés auprès de vous par le Seigneur.

Ce message, que nous devons vous délivrer fidèlement avant de descendre de cette chaire, le voici. Le sauveur déclare que « si un homme ne naît de nouveau il ne peut entrer dans le royaume des cieux : » êtes-vous nés de nouveau ? êtes-vous devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ ? votre cœur a-t-il été changé par le Saint-Esprit ? votre trésor n'est-il plus sur la terre, mais dans le ciel ? vivez-vous en vue de l'éternité ? avez-vous saisi, comme Marie, la bonne part qui ne sera jamais ôtée, la seule chose nécessaire, la vie éternelle ? êtes-vous « affectionnés aux choses qui sont en haut plutôt qu'à celles qui sont sur

la terre? » Dieu est-il le centre de vos affections, et son amour le mobile de votre vie?

S'il n'en est pas ainsi de vous, mes bien-aimés frères, si votre cœur et votre trésor sont encore sur la terre; si la pensée de Dieu et le désir de faire sa volonté n'occupent dans votre vie qu'une place insignifiante; si vous travaillez seulement pour le temps, et non pas pour l'éternité; si vous ne connaissez ni les joies de la prière, ni les combats de la sanctification; si en un mot vous n'avez pas éprouvé ce changement intérieur et profond que Jésus appelle une nouvelle naissance, et saint Paul « une création nouvelle, » alors, ne vous y trompez pas, vous êtes en dehors du royaume des cieux, et si vous demeurez dans votre état actuel, vous serez infailliblement et éternellement perdus. Vous serez perdus, non point parce que vous allez au bal ou au spectacle, mais parce que votre vie est en dehors de Dieu; parce que, tout en faisant profession de l'adorer et de le servir, vous vivez dans l'indifférence à son égard; parce qu'il tient en réalité moins de place, dans votre cœur et dans votre vie morale, que le premier venu d'entre les hommes avec lesquels vous êtes en relation d'affaires ou d'affection. Votre participation aux plaisirs du monde n'est qu'un détail relativement insignifiant dans l'ensemble de votre état moral, qui est un état de rébellion, ou tout au moins d'indifférence à l'égard de Dieu. Songez-y bien : l'indifférence à l'égard du maître souve-

rain du ciel et de la terre, de celui qui vous a créés, qui dispose de votre existence tout entière, et duquel seul dépend votre bonheur ou votre malheur, dans le temps et dans l'éternité! l'indifférence à l'égard du Dieu qui est amour, de celui qui vous a comblés de ses bienfaits, qui est venu vous chercher et vous sauver quand vous étiez perdus, qui a livré pour vous son fils à la mort de la croix! ah! c'est là, c'est là qu'est le mal sérieux, profond, immense; c'est là qu'il faut se hâter de porter remède. Qu'importe le parti que vous prendrez relativement à tel ou tel détail minutieux de la conduite chrétienne, aussi longtemps que votre cœur est loin de Dieu? c'est votre cœur qu'il veut posséder : et il sait bien que du moment qu'il possédera votre cœur, tout le reste suivra ce don suprême, tous les détails de votre vie s'arrangeront d'eux-mêmes conformément à sa volonté. Voilà pourquoi, mes bien-aimés frères, au lieu de vous engager aujourd'hui à vous abstenir des plaisirs du monde, nous venons simplement vous demander de donner à Dieu votre cœur : rien de plus, rien de moins. Nous venons vous placer encore une fois en présence de la croix de Jésus-Christ, et au nom de l'amour infini que Dieu vous a témoigné sur cette croix, nous venons vous solliciter de l'aimer à votre tour; nous venons vous supplier d'entrer par l'amour de Dieu dans cette vie nouvelle sans laquelle personne ne peut voir le royaume des cieux. Il dépend de vous de naître de

nouveau et d'entrer dans la vie des enfants de Dieu. Il dépend de vous que vos affections soient détachées de la terre et portées vers le ciel. A la vérité vous ne pouvez point accomplir votre conversion par les seules forces de votre nature; mais la grâce de Dieu est là; toute prête à vous seconder, à vous donner tout ce qui vous manque, à produire en vous et la volonté et l'exécution, et les bons désirs et les bonnes œuvres. Dieu vous dit, comme le roi aux conviés de la parabole : « venez, car tout est prêt! » Oui, tout est prêt du côté de Dieu : le père a préparé votre salut, le fils l'a accompli par sa mort, le Saint-Esprit y dispose votre cœur et vous presse de l'accepter dans ce moment même. Vous seuls, par votre impénitence et par votre endurcissement volontaires, vous pourriez rendre inutile un si grand salut. Ah! qu'il n'en soit pas ainsi, mes bien-aimés frères! « cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près! » « aujourd'hui que vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas votre cœur! » Le temps est court, l'éternité approche; les plaisirs du monde peuvent bien vous la faire oublier, mais ils n'en retardent pas d'un seul instant la venue certaine et toujours plus rapide; chaque heure qui s'écoule, sérieuse ou frivole, dans le temple ou dans la salle de bal, vous avance d'un pas vers ce jugement éternel qui vous attend. Préparez-vous donc, pécheurs trop longtemps incrédules et impénitents, préparez-vous à la

rencontre de votre Dieu! Couvrez-vous, pendant qu'il en est temps encore, du manteau de la justice de Christ; repentez-vous et vous convertissez afin que vos péchés soient effacés; donnez votre cœur et votre vie à celui qui vous a tout donné. Alors vous posséderez au-dedans de vous la source vive de la sainteté, et tous les devoirs de détail découleront de votre cœur comme des ruisseaux fécondants. Alors vous trouverez en vous une joie, une lumière, une harmonie, une fête perpétuelle, auprès de laquelle pâliront toutes les splendeurs de la terre, et toutes les joies des enfants du siècle! Amen.

Février 1855.

LE TEMPS EST COURT.

Voici ce que je vous dis, mes frères, c'est que le temps est court.

(1 Cor., VII, 29.)[1].

Le temps est court : en d'autres termes, il nous faut bientôt mourir. Je ne viens pas aujourd'hui chercher à établir auprès de vous cette vérité : ce serait perdre mon temps à démontrer l'évidence. En théorie, la certitude et la proximité de la mort n'ont jamais été contestées par personne, et elles ne peuvent pas l'être. La durée moyenne de la vie humaine peut être fixée mathématiquement; et s'il existe pour chacun des chances de dépasser cette moyenne, il y a des chances égales de ne pas l'atteindre. Il est d'ailleurs à la plus longue durée de la vie une limite extrême que nul homme ne peut dépasser; en sorte

[1] Voir la note de la page 321.

que nous sommes rigoureusement certains qu'après un nombre d'années déterminé nous ne serons plus de ce monde. De plus l'expérience est là pour nous prouver chaque jour que la mort frappe à tous les âges, et que ni la jeunesse ni la santé ne sont une garantie contre ses coups. Allez visiter un cimetière, vous y trouverez des tombes de toutes les dimensions : vous en trouverez davantage de jeunes gens ou d'enfants que de vieillards. Les parents ont plus fréquemment à pleurer la mort de leurs enfants, que les enfants celle de leurs parents. Il faudrait donc véritablement être insensé pour mettre en doute que le temps est court, et que nous devons bientôt mourir. Mais s'il n'est point de vérité qui soit plus universellement admise en théorie, il n'en est point qui dans la pratique soit plus méconnue. Les hommes savent qu'ils doivent bientôt quitter ce monde, et pourtant ils vivent comme s'ils y devaient rester toujours. En vain la mort multiplie autour de nous ses avertissements les plus sérieux; en vain elle vient souvent interrompre nos occupations ou nos plaisirs, et barrer notre chemin sous la forme d'un convoi funèbre; en vain elle frappe à côté de nous, sous nos yeux, chez nos amis, dans notre famille : tous ces avertissements sont pour nous comme non avenus, aussi longtemps que notre cœur n'a pas été touché par l'Esprit de Dieu. L'homme naturel est à l'égard de la mort sous l'empire d'un charme fatal qui l'aveugle,

et il oublie sans cesse que lui aussi doit mourir. On le verra, chose étrange! suivre jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un ami ou d'un parent, sans que l'idée lui vienne de faire un retour sur lui-même ; il ira verser des larmes sur une tombe, mais il ne songera pas à se dire d'une manière quelque peu sérieuse : toi aussi ce sera bientôt ton tour ; et revenu du cimetière il reprendra ses occupations et ses projets temporels avec la même ardeur, avec le même oubli de la mort et de l'éternité que si rien ne s'était passé. Ce n'est pas, remarquez-le bien, que les hommes soient incapables de prévoir l'avenir, ni que cette prévision de l'avenir soit sans influence dans leur vie : car c'est toujours en vue de l'avenir que s'exerce l'activité humaine. C'est pour s'assurer dans l'avenir certains avantages, ou pour se mettre à l'abri de certains maux, que les hommes travaillent, usent de vigilance, s'imposent même des privations et des souffrances volontaires. Mais cette prévision vigilante, qu'ils déploient d'une manière si remarquable dans l'ordre des choses temporelles, leur fait absolument défaut quand il s'agit de la mort. Les mêmes hommes qui prévoient avec une sagacité admirable, et préviennent avec la plus active sollicitude tous les incidents fâcheux qui peuvent se présenter dans la vie, oublient de faire entrer dans leurs calculs le plus redoutable de tous les incidents et en même temps le plus certain, qui est la mort. Tant il est vrai que

l'humanité est plongée, à l'égard de ses intérêts éternels, dans un sommeil funeste et profond, dont elle ne peut être réveillée que par l'Esprit de Dieu! Cet étrange phénomène de notre nature, l'oubli de la mort, est un témoignage éclatant de la nécessité d'une régénération, et je n'aurais pas besoin d'autre preuve pour démontrer que « si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Dans ce moment même où je viens encore une fois remettre sous vos yeux les conséquences pratiques de cette grande vérité, le temps est court, je sais d'avance que mes paroles seront sans effet si elles ne sont accompagnées dans vos cœurs de l'action toute-puissante du Saint-Esprit. Vous les écouterez, vous les approuverez peut-être, vous en reconnaîtrez la justesse : mais si Dieu lui-même, par un miracle de sa toute-puissance, ne les applique pas à vos cœurs, vous en ferez l'application à tout le monde excepté à vous-mêmes. C'est pourquoi je supplie en ce moment le Seigneur de vous faire la grâce à tous de vous rappeler que les choses dont nous nous occupons ensemble sont des réalités, des réalités qui vous touchent personnellement; et qu'il n'est rien de plus certain au monde, pour chacun de vous en particulier, que ce fait sérieux et simple : le temps est court, c'est-à-dire, il faut bientôt mourir.

Les applications de cette grande vérité sont telle-

ment nombreuses que c'est à peine si j'aurai le temps, je ne dis pas de les développer, mais de les énumérer seulement devant vous. Essayons pourtant d'indiquer les principales.

Le temps est court d'abord pour la jouissance des biens de cette vie. La santé, la fortune, les satisfactions d'amour-propre, les joies du cœur et des affections, toutes ces choses ne vous sont que prêtées pour peu de temps, et bientôt, oui bientôt elles vont échapper d'entre vos mains pour faire place aux choses qui doivent durer éternellement. Comment donc pouvez-vous, mes frères, donner tout votre cœur, consacrer tout votre temps, dépenser toute votre énergie à la poursuite des biens terrestres, au préjudice des biens invisibles qui sont éternels? Il est vrai que cette recherche exclusive des biens temporels se couvre d'un prétexte plausible, qui est la nécessité de pourvoir à la subsistance de votre famille. C'est par amour paternel que vous agissez ainsi, c'est pour assurer le bien-être à venir de vos enfants. Mais vos enfants sont aussi des êtres immortels. Eux aussi sont engagés avec vous dans un voyage court et rapide, qui les conduira bientôt à un domicile éternel. Faudra-t-il donc, dans la préoccupation de leur préparer un bien passager, oublier d'amasser pour eux ce trésor invisible qui les enrichirait pour toujours; et pour leur rendre le voyage plus facile,

négliger de leur assurer une place heureuse dans le séjour d'où ils ne sortiront plus? Hélas! je ne connais que trop par mon expérience personnelle cette illusion de notre cœur, vain prétexte qui ne sert qu'à déguiser notre incrédulité! S'il est vrai que tout homme s'aime lui-même, la prépondérance qu'il accorde au temps sur l'éternité pour ce qui le regarde personnellement, est une preuve décisive qu'il ne croit pas à l'éternité, ou qu'il n'y croit que faiblement. Et s'il est vrai que les hommes aiment leurs enfants, la prépondérance qu'ils donnent au temps sur l'éternité pour ce qui regarde leurs enfants, est un témoignage non moins irrécusable de la même incrédulité. Cette sollicitude vigilante et infatigable avec laquelle les parents pourvoient au bien temporel de leurs enfants, est la condamnation la plus éclatante qu'ils puissent prononcer contre eux-mêmes, au sujet de leur négligence pour l'âme immortelle de ces enfants qui leur sont si chers. O mes frères! anticipons par la pensée sur les temps qui sont devant nous, étendons davantage nos calculs d'avenir pour ceux que nous aimons, faisons entrer dans ces calculs les éléments de la mort et de l'éternité. Songez combien rapidement les entreprises les plus heureuses, les fortunes les plus brillantes, les positions les plus enviées et les plus prospères, combien rapidement tout cela sera renversé par la seule marche du temps, qui bientôt nous aura relégués, nous et nos enfants, et les enfants de nos enfants, parmi les cho-

ses passées et oubliées ici-bas; songez à la venue certaine et rapide de ce moment où les corps de ceux que nous aimons deviendront la proie de la dissolution, et où leurs âmes, si elles n'ont pas été revêtues à présent de la justice des saints, seront plongées alors, dénuées et sans ressource, dans l'empire des ténèbres; essayez de vous représenter le désespoir qui alors deviendra le partage des familles sans piété, et les reproches amers que les enfants adresseront aux parents par la faute desquels ils auront perdu leur avenir éternel. Ah! si nous pouvions contempler à l'avance l'angoisse, la misère et la douleur qui tomberont alors sur ces êtres tant aimés, mais aimés seulement pour cette vie, et dont leurs parents n'auront assuré, au prix de tant d'amour et de tant d'efforts, que la prospérité temporelle, combien cette sombre perspective, ouverte sur l'avenir lointain, effacerait à nos yeux les teintes brillantes de l'avenir rapproché! alors sans doute l'éternité reprendrait dans nos préoccupations la place qui lui appartient; au milieu même des joies de la prospérité temporelle, nous apprendrions à nous « réjouir avec tremblement, » et nous apporterions un esprit de modération, un cœur détaché de la terre, dans la recherche et dans la jouissance de tous les biens de la vie.

Si le temps est court pour les joies de cette vie, il l'est aussi pour ses douleurs. Ici encore on voit se manifester l'incrédulité de la plupart des hommes et

leur oubli de l'éternité. Cette même disposition qui fait qu'ils s'attachent aux biens du monde, quand ils les possèdent, comme s'ils devaient les garder toujours, les porte, quand ils en sont privés, à s'abandonner au découragement et au désespoir comme si tout était perdu pour eux. Comme la maladie de l'âme est la même dans les deux cas, c'est aussi par le même remède qu'il faut la combattre. Nous avons opposé la brièveté de la vie à l'attachement exagéré pour les biens du monde : c'est aussi la brièveté de la vie que nous opposerons à la douleur exagérée que produit la perte de ces biens. Quelles que puissent être les épreuves dont vous avez à souffrir, mes bien-aimés frères, anticipez par la foi sur la marche du temps, contemplez les scènes de l'éternité qui doivent bientôt succéder à celles de la vie présente, et la résignation vous deviendra facile si votre foi est réelle.

Peut-être vous avez eu des revers de fortune ; vous avez échoué dans vos efforts pour acquérir les biens de ce monde, vous avez la douleur de voir votre famille réduite aux privations de l'indigence. C'est là une épreuve qui n'est pas sans amertume : mais rappelez-vous que « le temps est court. » Encore un peu de temps, encore quelques années, et si vous êtes de ceux qui ont mis leur espérance en Christ, si vous avez marché avec votre famille dans les voies du Seigneur, vous entrerez en possession de cet héritage incorruptible dont nulle puissance au monde ne pourra vous dépouiller ; vous puiserez dans les tré-

sors de Dieu lui-même ; vous serez recueilli, avec ceux que vous aimez, dans cette cité céleste où la pauvreté n'est plus, où les privations sont inconnues, où tout est richesse, joie et gloire éternelles.

Peut-être vous pleurez sur d'autres douleurs, plus intimes et plus profondes. Vous avez été appelés à rendre au Seigneur des êtres qui vous étaient bien chers et dont la vie semblait nécessaire à la vôtre. Vous les avez vus souffrir, languir et s'éteindre sous vos yeux quand toutes les puissances de votre âme auraient voulu les retenir; et maintenant, de toutes les joies attachées à leur présence, il ne vous reste plus qu'un souvenir mélancolique, qui vous suivra jusqu'au tombeau. C'est là une épreuve bien amère : mais rappelez-vous que « le temps est court. » Encore un peu de temps, et si vous avez marché avec vos bien-aimés dans les voies du Seigneur, vous les retrouverez; vous serez de nouveau rapprochés d'eux et pour toujours; vous les retrouverez, non plus tels qu'ils vous ont quittés, sujets aux infirmités et à la mort, mais affranchis pour toujours de toute souffrance, brillants d'une santé immortelle et d'une beauté divine. « Ils ne viendront plus vers vous » : car ce serait redescendre du séjour de la sainteté et de la gloire sur une terre de péché et de douleurs; « mais vous irez vers eux, » transfigurés comme eux à l'image du corps glorieux de Jésus-Christ.

Peut-être vous avez d'autres épreuves, plus diffici-

les encore à supporter paisiblement. Des personnes tendrement aimées ont répondu à votre affection par l'indifférence ou l'ingratitude; des hommes sur lesquels vous pensiez pouvoir compter vous ont offensés de la manière la plus sensible, et si vous obéissiez à votre penchant naturel, ce n'est pas le pardon qui sortirait de votre cœur. C'est là encore une épreuve amère : mais « le temps est court. » Encore un peu de temps, et les enfants de Dieu seront recueillis dans un séjour où les affections du cœur ne seront plus sujettes à aucune déception; où les joies qu'elles procurent seront profondes et inaltérables, autant qu'elles seront pures et saintes. Encore un peu de temps, et celui qui vous a offensé sera couché sur un lit de mort : son enveloppe mortelle entrera en lutte avec la puissance de la dissolution; hors d'état de nuire à personne, livré à la plus extrême détresse, il ne fera plus entendre qu'une faible voix qui ne pourrait que vous implorer si vous étiez présent, bien loin de pouvoir vous offenser encore; puis après un dernier et affreux combat, ses lèvres exhaleront leur dernier souffle, son regard terni s'éteindra, et tout son être sera plongé dans la région du silence et des ténèbres. Suivez-le plus loin encore par la pensée : contemplez son âme, séparée du corps, paraissant en jugement devant Dieu; voyez-la, si elle a été infidèle pendant sa vie terrestre, subissant de la part du souverain juge une sentence de condamnation éternelle — et dites si en présence de telles pensées il vous sera pos-

sible encore de conserver de l'irritation dans votre cœur, et de ne point pardonner.

Le temps est court aussi pour achever l'œuvre de votre sanctification, pour accomplir ce travail si vaste et si sérieux dont la conversion chrétienne n'est que le commencement. La course du chrétien est une lutte perpétuelle contre le temps; et il n'a pas une heure à perdre pour atteindre le but qui est assigné à ses efforts. Sans doute c'est la justice de Christ qui nous a obtenu le droit d'entrer au ciel; mais il y a une autre justice qui doit devenir inhérente à notre personne, pour que nous soyons rendus capables de goûter les joies du ciel. Christ a recouvré pour nous notre héritage; mais nous avons besoin de passer par une éducation progressive pour devenir aptes à entrer en possession de cet héritage céleste. « Sans la sanctification personne ne verra le Seigneur. » Notre place au dernier jour sera fixée, non d'après nos doctrines, mais d'après nos œuvres; et nous n'aurons aucune part au salut qui est acheté par le sang de Christ, si nous n'avons point eu part au salut personnel qui s'obtient par « le baptême de la régénération et par le renouvellement du Saint-Esprit. » Il s'agit de « crucifier le vieil homme » et de développer en nous l'homme nouveau; il s'agit d'échanger peu à peu le caractère charnel et terrestre, qui est notre état naturel, contre le caractère céleste qu'il nous faut absolument acquérir si nous voulons entrer au ciel.

Quand nous serons devenus saints, alors seulement nous serons sauvés dans le sens vrai et complet de ce mot. Pour que nous puissions nous approprier ce salut intérieur et personnel, il faut y « travailler avec crainte et tremblement; » il faut des prières ferventes adressées à celui qui peut seul « produire en nous la volonté et l'exécution selon son bon plaisir; » il faut une vigilance continuelle et des efforts infatigables sur nous-mêmes, pour que nous soyons trouvés sans tache au jour de Jésus-Christ; il faut lutter sans cesse contre les penchants de notre nature, en sorte que l'esprit de l'évangile finisse par en triompher, et que nous soyons enfin affranchis, sinon de la présence, du moins de la tyrannie du péché. Pensez-vous que ce soit là un travail dont il suffise de s'occuper, comme on dit, à temps perdu, et dans les courts moments de loisir que peut laisser une vie absorbée tout entière par les préoccupations temporelles? Une telle manière d'envisager le travail de la sanctification peut bien contenter ceux qui s'imaginent qu'une vie honnête et réglée selon le monde est une préparation suffisante pour la sainteté du ciel. Mais elle ne satisfera jamais ceux qui comprennent ce que c'est que d'acquérir un cœur nouveau et une vie nouvelle; ceux qui aspirent à réaliser dans leur personne les grâces qu'on a vues briller aux jours de la primitive église; ceux qui désirent sincèrement se consacrer tout entiers au service de leur Dieu sauveur, et lui offrir leurs corps et leurs âmes « en

sacrifice vivant et saint; » ceux qui savent que devant Dieu l'incrédulité est un péché; que le murmure contre la providence est un péché; que l'idolâtrie de la créature est un péché; qu'une pensée mauvaise est un péché; que la langueur spirituelle est un péché; qu'une bonne œuvre négligée est un péché; ceux qui se rappellent qu'un seul péché favori suffit pour frapper de stérilité toute une vie chrétienne; et que nous ne sommes appelés à rien de moins qu'à combattre et à vaincre le mal sous toutes ses formes, à tous ses degrés, dans tous les moments et sans une seule exception.

Voilà le travail qui nous est imposé avant de mourir. La distance entre le ciel et l'enfer n'est pas plus grande que celle qui sépare le péché de la sainteté. Mais si grande que soit la distance entre ces deux états d'âme, il faut qu'elle soit franchie de ce côté-ci du tombeau : de l'autre côté il ne serait plus temps. C'est un long voyage que celui qui est devant nous : et les moments qui nous sont comptés pour l'accomplir sont courts. Pour beaucoup d'entre nous le jour est déjà sur son déclin; déjà les ombres du soir commencent à nous atteindre : et nous sommes là hésitants, languissants, nous contentant de quelques désirs faibles et stériles en présence de la tâche immense qui nous est assignée! Et pourtant, je le répète, avant que ces corps mortels tombent en dissolution, il faut que la vie de Christ soit manifestée en eux! autrement, quand ils ressusciteront et qu'ils paraî-

tront devant son trône de gloire, ils ne seront pas trouvés dignes d'habiter avec lui le séjour de la félicité éternelle.

Il n'est qu'un seul moyen, mes frères, d'accomplir ce travail et de développer en nous le principe de la sainteté : c'est de marcher dès à présent, d'un pas ferme et persévérant, dans les voies de la sainteté. Le Saint-Esprit est donné à ceux qui lui obéissent; et chaque grâce de Dieu fidèlement employée devient la source et le motif d'une grâce nouvelle. Chaque œuvre de charité développe dans nos cœurs le principe de la charité. Chaque œuvre de support et de pardon nous fortifie davantage contre l'esprit d'irritation et de vengeance. Chaque œuvre de confiance en Dieu, chaque effort de notre âme pour rejeter sur lui nos inquiétudes, nous forme davantage à l'heureuse habitude de tout remettre à sa providence paternelle. Chaque tentation évitée ou vaincue nous rend plus forts pour combattre la tentation. Tous les actes de la vie chrétienne tendent à affaiblir chez l'enfant de Dieu les principes mauvais, et à fortifier les grâces dont il fait usage. Par l'effet de ce saint exercice, il acquiert de jour en jour un discernement plus facile de ce qui est bien, et une préférence plus décidée pour l'accomplir; comme aussi il éprouve un éloignement toujours plus prononcé pour ce qui est mal. C'est ainsi, disciples du Seigneur, qu'il faut vous frayer la voie parfois laborieuse et difficile, mais toujours salutaire et bénie, de la sanctification. N'épargnez ni prières, ni

vigilance, ni efforts pour accomplir cette tâche dont le temps est court, et qui décidera de votre éternité. Faites-vous une affaire sérieuse des intérêts de votre âme, écartez tous les obstacles qui pourraient entraver vos progrès, placez-vous sans cesse en présence de celui qui sonde les cœurs, fuyez sans cesse la tentation, poursuivez sans cesse les œuvres de la vie nouvelle. Rappelez-vous cette parole de l'Ecriture, si sérieuse et si effrayante : « le juste sera difficilement sauvé [1]. » Il obtiendra la vie éternelle; mais, comme le vainqueur qui remportait le prix de la course, il ne l'obtiendra qu'à grand peine, et il s'en faudrait de peu qu'il ne la perdît. Hâtez-vous donc et courez de telle manière que vous remportiez le prix. Mettez à profit le temps qui vous est donné, travaillez pendant qu'il est jour, et ne laissez pas la nuit vous surprendre avant que vous ne soyez mûrs pour le royaume des cieux.

Enfin le temps est court pour la repentance, pour la conversion, pour l'acquisition du salut qui est en Christ. « Si le juste est difficilement sauvé, que deviendra l'impie et le pécheur? » Peut-être tout ce que nous avons dit jusqu'à présent ne peut-il pas encore s'appliquer à vous. Les exhortations et les promesses de l'évangile ne s'adressent qu'à ceux qui ont donné leur cœur au Seigneur, qui ont déjà déposé au pied

[1] 1 Pierre, IV, 18.

de sa croix le fardeau de leurs péchés, et qui ont trouvé dans sa grâce par la foi la vie éternelle. C'est à vous de savoir si vous êtes de ces hommes-là. « Cherchez l'Eternel, » vous est-il dit, « pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. » « Aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas votre cœur! » « C'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut. » Ce jour de la grâce et du salut, ce temps favorable qui nous est accordé pour la repentance et la conversion aura bientôt passé pour nous. Encore un petit nombre d'années, peut-être un petit nombre de jours, et nous serons enlevés pour toujours à l'économie où Dieu a placé les appels de l'évangile, où il est encore temps de se repentir. La voix divine qui nous appelle à la repentance ne se fait entendre que jusqu'à notre mort : après la mort cette voix d'appel nous abandonne pour toujours. Alors la lumière du soleil de justice ne nous éclaire plus de ses rayons; la porte de la salle des noces est fermée aux vierges folles qui viennent y frapper; la « source ouverte à la maison de Juda pour le péché et pour la souillure » est scellée à jamais, et un abîme que nul ne peut franchir sépare les âmes impénitentes du sang de l'expiation. « Dans ces jours-là, » nous dit l'Ecriture, il y aura des âmes qui « crieront aux montagnes et aux rochers : tombez sur nous, et cachez-nous de la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'agneau! car la grande journée de sa colère est venue, et qui est-ce

qui pourra subsister? » La colère de l'agneau! quelle étrange association de mots! la colère de celui qui choisit pour son emblème le plus patient et le plus inoffensif de tous les êtres; la colère de celui qui est bon, doux, miséricordieux par excellence; la colère de celui qui a dit : « venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai; » la colère de celui qui est amour; la colère de Jésus!... Colère d'autant plus redoutable qu'elle n'a pu être allumée, dans un cœur comme le sien, que par une longue série de griefs amers et monstrueux. Cette colère de l'agneau ne peut pas être un vain mot : c'est une réalité terrible, et voilà le trésor que s'amassent pour le dernier jour les pécheurs impénitents. Ils sentiront alors qu'il n'est point d'indignation plus redoutable que celle de la tendresse méconnue, ni de vengeance plus accablante que celle de la miséricorde offerte et rejetée.

Il n'y a rien là qui doive nous étonner, quand on rapproche l'œuvre de Christ de l'accueil qu'elle rencontre chez la plupart des hommes. S'il est vrai que Christ a tant souffert pour les pécheurs : s'il est vrai que pour eux il a quitté son trône de gloire, a pris la forme d'un serviteur, et s'est condamné à une vie d'humiliations et de douleurs, terminée par la mort de la croix; si dans une lutte mystérieuse avec les puissances de l'enfer, il a souffert en son corps et en son âme la peine de tous nos péchés; s'il a supporté à notre place tout le poids de la colère divine, et bu jusqu'à

la lie la coupe de notre malédiction; si après avoir à un tel prix comblé l'abîme qui nous séparait de Dieu et nous avoir frayé un chemin pour revenir à lui, il est retourné au ciel, salué par les acclamations de l'armée céleste comme ayant accompli l'œuvre la plus excellente et la plus merveilleuse qui fut jamais, — quels devront être les sentiments qui rempliront son cœur si après tout cela, ramenant ses regards sur la terre pour voir jusqu'à quel point les hommes apprécient cette immense rédemption, et comme ils se pressent dans la voie du salut qu'il leur a ouverte, il ne rencontre que des cœurs ennemis ou indifférents; si tant d'amour et tant de souffrances et un si grand salut ne sont qu'un objet de dédain de la part des malheureux qu'il était venu chercher et sauver! songez à tout cela, mes frères, et vous n'aurez pas de peine à comprendre comment ce même Jésus qui maintenant frappe à votre porte avec une si tendre condescendance, qui vous attend et vous prévient dans ses compassions, comment ce même sauveur compatissant deviendra un juge irrité, comment cet agneau du Calvaire se transformera en lion de Juda, et fera tomber une vengeance terrible sur ceux qui auront méprisé sa miséricorde.

Ce jour de la colère est proche : « le temps est court. » C'est pourquoi l'Ecriture nous exhorte à « fuir la colère à venir, à « saisir la vie éternelle, » à « nous hâter et ne point différer de garder les commandements de Dieu : » autant d'expressions qui supposent

la nécessité d'agir avec promptitude et sans retard. Il y a urgence en effet. Car, sachez-le bien, pécheurs impénitents, votre condition empire de jour en jour, votre conscience s'endurcit de plus en plus contre les menaces de la loi, votre cœur devient toujours plus insensible aux attraits de l'amour divin, vous êtes enlacés toujours plus étroitement dans les liens du péché. Ce jour même peut accroître le danger qui vous menace. L'appel qui retentit à présent même à vos oreilles, s'il reste sans effet sur votre cœur, peut aggraver votre condamnation. Peut-être en ce moment même vous ajoutez à ce trésor de colère que les pécheurs s'amassent pour le dernier jour. Et ce dernier jour est près de vous, et vous êtes au bord de l'abîme de l'éternité, et le jugement est suspendu sur votre tête : car « le temps est court. » Ah! ne méprisez pas « les richesses de la bonté de Dieu, de sa patience et de sa longue attente; » mais « considérez que cette bonté vous convie à la repentance. » Mettez à profit les moments si précieux qui vous sont donnés, et saisissez la vie éternelle. Aujourd'hui Christ a été offert en victime pour vous, aujourd'hui votre salut dépend de vous. Aujourd'hui la porte du ciel vous est ouverte, et le pardon acheté par le sang de l'expiation vous appartient si vous le voulez. Dieu « ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Il ne désire pas glorifier en vous la puissance de sa colère, tout son désir est de glorifier en vous la puissance de sa grâce. Il ne demande qu'à vous

accueillir, comme le père de l'enfant prodigue, dès l'instant que vous reviendrez à lui. Venez donc avec confiance réclamer votre part dans ses compassions paternelles. C'est une chose bien simple que le salut évangélique, et je crains toujours de l'obscurcir en cherchant à l'expliquer. Pécheurs et perdus par vos péchés, Dieu vous a donné un sauveur, dont la justice doit suppléer au défaut de la vôtre. Vous n'avez autre chose à faire pour être sauvés que de recevoir simplement le pardon de Dieu, et de vous emparer par une foi sincère des promesses de sa parole. Mais il faut le faire avec un cœur entier et droit devant Dieu, décidés d'avance, quoi qu'il en coûte, à remplir toutes les obligations de l'évangile en même temps que vous en acceptez les promesses. Si vous faites cela, mes frères, dès aujourd'hui, en vain le temps sera court, il sera toujours assez long pour votre salut. Dieu est puissant pour faire son œuvre dans peu de temps comme dans beaucoup de temps. Il mûrit rapidement pour le ciel ceux qu'il appelle à la onzième heure; et dussiez-vous mourir aujourd'hui même comme le brigand sur la croix, si comme le brigand vous donniez aujourd'hui votre cœur à Christ, aujourd'hui même vous seriez avec lui dans le paradis! Amen.

Octobre 1853.

FIN.

TABLE.

—

	Pages.
L'expiation.	1
La bonne méthode.	22
Le monde invisible.	46
La conversion dans la jeunesse.	63
Le secret de la paix.	89
Humilité et charité.	107
L'abaissement de Christ.	126
Le nom qui est au-dessus de tous les noms.	145
La règle d'or.	170
Jonas. I. Sa désobéissance.	192
Jonas. II. Sa prière.	213
Jonas. III. Sa mission.	239
Jonas. IV. Ses murmures.	261
Les avantages de l'argent.	283
Les directions de Dieu.	302
La foi selon la bible.	321
La nature humaine.	340
Les plaisirs du monde.	362
Le temps est court.	380

FIN DE LA TABLE.

4251

APR - 9 1928

APR - 5 1928